
Le Verbe

voir • penser • croire

dossier

DU CRIME au Christ

délits, châtiments
et libérations

carnets

**Mission
à Kuujjuaq**

reportage

**Chrétiens
d'Algérie**

dans les draps

**Drague locale
et équitable ?**

Prix régulier : 12 \$
Avril • mai • juin 2016



*Au commencement était le Verbe, et le Verbe
était en Dieu, et le Verbe était Dieu.*

Il était au commencement en Dieu.

*Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait
rien de ce qui existe.*

*En lui était la vie, et la vie était la lumière
des hommes.*

*Et la lumière luit dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont point reçue.*

*La lumière, la vraie, celle qui éclaire tout
homme, venait dans le monde.*

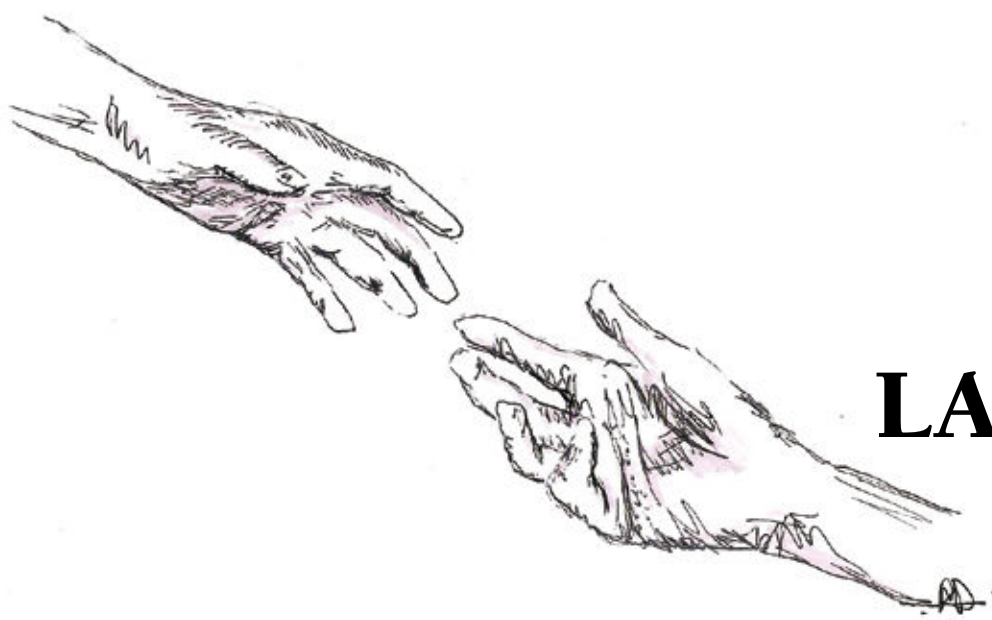
*Le Verbe était dans le monde, et le monde
par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.*

Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

*Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi
nous, et nous avons vu sa gloire, gloire
comme celle qu'un fils unique tient de son
Père, tout plein de grâce et de vérité.*



– Jean 1,1-5.9-11.14



LA CRÉATION

Après les douze premiers mois d'existence de notre nouveau magazine *Le Verbe*, nous nous sommes demandé jusqu'où tout ce brouhaha nous avait conduits.

Ne vous inquiétez pas, il n'est pas question de faire un bilan exhaustif ni un rapport comptable (non, pitié!). Seulement, nous jugeons essentiel de vous partager en quelques lignes ce qui a été fait à ce jour, ce sur quoi nous planchons actuellement, et quelle est notre vision à plus long terme.

Les premiers pas

Dans les mois précédant la publication du premier *Verbe*, une importante phase de «recrutement» s'est déroulée en catimini. Pendant des semaines, voire des mois, nous avons débusqué de (plus ou moins) jeunes créateurs parmi nos amis, les amis de nos amis, et même plus loin encore!

Résultat? Plus d'une cinquantaine de collaborateurs gravitent autour de la revue: illustratrices, journalistes, auteurs, blogueurs, bédéistes et photographes mettent la main à la pâte du *Verbe* de manière régulière.

Du virtuel au réel

Les médias sociaux pour rassembler, c'est bien beau, mais c'est insuffisant pour créer une véritable communion. Rapidement, nous avons ressenti l'urgence de nous rencontrer aussi «dans la réalité».

Approfondir les liens qui unissent les artisans de la revue et du site Web n'est pas notre seul souhait: nous voulons aussi des événements conviviaux lors desquels nous pourrions échanger avec des lecteurs et des curieux.

Le lancement du numéro de février-mars au Gesù (à Montréal) cet hiver a répondu à ce besoin. Il a été une réussite

sur plusieurs plans, mais nous retenons d'abord de cette soirée les riches rencontres faites avec des lecteurs et des gens qui venaient tout juste de découvrir la revue.

D'ailleurs, on remet ça. À Québec cette fois-ci. Rejoignez-nous à l'Espace Hypérion le 2 avril prochain pour rencontrer tout ce beau monde (détails à la page 49)!

Mission et médias

Nous avons le foisonnement des idées et un désir profond de réaliser la mission qui nous est confiée. D'un autre côté, la principale question concernant notre avenir pourrait se formuler comme suit: comment assurer la pérennité du *Verbe* dans un contexte de précarité généralisée dans les médias écrits? Si le nombre de nouveaux abonnés est en hausse lente mais constante, les recettes demeurent insuffisantes.

La solution? Élargir notre «offre médiatique», c'est-à-dire aller encore plus loin pour atteindre les objectifs de notre mission. Soyez patients. Nous vous donnerons plus de détails dans les prochains mois... Promis!

■

Enfin, il va sans dire que le bilan de cette première année se révèle très positif. Les défis de l'année qui vient nous piquent, nous stimulent et nous obligent à nous recentrer sur notre mission: rendre compte de l'espérance qui est en nous.

Nous nous confions donc à la Providence et à vos prières afin que nous ayons l'Esprit Saint comme guide dans chacune de nos décisions. ■

Sophie Bouchard
Directrice générale

Antoine Malenfant
Rédacteur en chef

3 Édito
Antoine Malenfant

6 Courrier

7 Désintox
Sarah-Christine Bourihane

8 La langue
dans le bénitier
Brigitte Bédard

Dans une paroisse
près de chez vous
Brigitte Bédard

9 Monumental
Pascal Huot

10 In memoriam
**Père
Benoît Lacroix**



14 Cellules
d'évangélisation
Antoine Malenfant

16 Tranche de vie
**Gunman
n'a pas peur
de mourir**
Brigitte Bédard



24 Société
**Un univers
parallèle**
Yves Casgrain

28 Reportage
**Dieu tatoué
sur le cœur**
Sarah-Christine Bourihane

33 Psycho
**Les âmes
emprisonnées**
Yves Casgrain

34 Rencontre
**En prison
pour la vie**
Antoine Malenfant



39 Vue de Rome
**Misericordiae
vultus**
Pape François

42 Reportage
**Chrétiens
d'Algérie**
Sarah-Christine Bourihane

50 Carnets
**Au nord
du 55^e parallèle**
Pascale Bélanger



59 Boules à mythes
La Cité de Dieu
Augustin d'Hippone

66 Prière
User ses genoux
Jacques Gauthier

68 Iconostase
**Divine
miséricorde !**
Jacinthe Allard

70 Classe de maitres
**Le génie
inconnu**
Michaël Fortier

74 Poésie
Intermarché
Valérie Laflamme

77 Controverse
**La maternité
en marge
de la vie?**
Arianne Lefebvre

81 Dans les draps
**Drague locale
et équitable?**
Marianne Durano

84 Cathostyle
**Babounes
de beautés**
Brigitte Bédard



86 Patate chaude
**Couronne
espagnole**
Dada & Soda



89 Patate chaude
Aux fourneaux?
Frédérique Francœur

91 Bouquinerie

92 Écran radar
Sophie Bouchard

93 Mosaïque

96 Artisans

98 Prochain numéro

Ce magazine utilise
la nouvelle orthographe.

Une boîte de chocolats

Je me suis dit: je vais commander un seul numéro, juste pour voir... Eh bien, je le déguste petit à petit. Pour que le plaisir dure... comme une boîte de chocolats qu'on ne mange pas d'un seul coup, même si j'adore le chocolat.

Quand je lis ce magazine, c'est comme si vous jasiez avec moi. C'est une écriture «vivante» et accessible. Je crois que vous avez gagné une nouvelle abonnée. Bravo à toute votre équipe!

– **Diane Giroux**, Oka

Bonjour, M^{me} Giroux!

Nous sommes très heureux de pouvoir commencer ce «dialogue» avec vous. C'est justement ce que nous souhaitons: jaser avec nos lecteurs. Merci pour vos bons mots et pour votre soutien.

– *L'équipe de rédaction*

Réévangélisation

Je viens de terminer la lecture de l'édition de février-mars 2016 (dossier sur l'histoire), que j'ai bien appréciée, comme toutes les autres éditions.

J'ai particulièrement aimé le chemin de Croix (de Jean-Philippe Trottier), qui est à conserver; j'ai bien l'intention d'y revenir.

J'aime beaucoup les différents témoignages, que ce soit des hommes et des femmes qui ont formé notre nation tellement en péril aujourd'hui, des grands écrivains français et autres qui ont marqué l'histoire et surtout ont été des agents de conversion, souvent à leur insu, de plusieurs de leurs contemporains et des générations qui ont suivi.

Merci! Je me joins à vous dans la prière pour que l'Esprit Saint poursuive, par votre magazine, l'évangélisation de notre monde, ou plutôt sa «réévangélisation», œuvre beaucoup plus difficile.

Joseph Alain Bédard,
Saint-Basile-le-Grand

Cœur et âme

Je veux tout d'abord vous féliciter pour votre si beau travail qui touche tant de cœurs. Je n'en reviens pas quand je pense à quel point nous sommes choyés d'avoir une revue de si belle qualité au Québec.

Vraiment bravo! On sent, en lisant les textes, en prenant la revue, que les gens qui y participent y mettent tout leur cœur et leur âme. Que tout cela est fait dans la prière et le souci de porter le message d'espérance du Christ et de son Église, dont chacun de nous est membre! Soyez bénis, comblés et soutenus afin que votre belle œuvre ne cesse jamais d'exister! Bonne continuité.

– **Marie-Ève Duval**, Saint-Calixte

Bonjour, M^{me} Duval!

Comment vous remercier pour ces mots d'encouragement? Certainement en continuant de faire ce que vous décrivez: travailler à la vigne avec humilité, dans la prière, en y mettant tout notre cœur et toute notre âme. Merci!

– *L'équipe de rédaction*



radio vm
AU CŒUR DE L'ESSENTIEL

NE MANQUEZ PAS LA CHRONIQUE MENSUELLE DU MAGAZINE LE VERBE

29 mars | 26 avril | 24 mai

À l'émission *Questions d'actualité*, animée par Jean-Philippe Trottier, 12 h 15

91,3 FM
MONTRÉAL

100,3 FM
SHERBROOKE

89,9 FM
TROIS-RIVIÈRES

89,3 FM
VICTORIAVILLE

104,1 FM
RIMOUSKI

CONGO

L'ANGLE MORT MÉDIATIQUE

Un immigrant doit s'arracher à sa culture pour en assimiler une nouvelle. Il devient ainsi un étranger pour lui-même et pour ses hôtes, qui ignorent souvent son vécu et son histoire.

Gaston Mumbere, un prêtre d'origine congolaise, a attendu trois ans avant de raconter les horreurs des massacres qui sévissent depuis plusieurs années dans sa région natale, à Kivu, dans l'est du Congo. Il croyait que le processus d'immigration et d'assimilation nécessitait de taire ce passé douloureux.

Mais qui en parlera si les médias québécois laissent la question congolaise dans l'angle mort? Le père Mumbere a fait le pari que ses préoccupations en rejoindraient d'autres. Pour sensibiliser la population québécoise à la situation de son pays ravagé par les crimes, il a fondé l'organisme Mouvement Paix au Congo.

Six-millions d'oubliés

Dans ses blogues, il redonne une dignité aux six-millions de morts qui n'ont soulevé que trop peu d'indignation sur la scène internationale. En 20 ans, des Congolais sont morts de famine, de maladie, ont été assassinés, enlevés, violés, égorgés et déportés. Un nombre aussi faramineux que

le nombre de morts laissés par la Shoah.

Force est de constater que ces faits ne sont pas dénoncés par les médias, comme le sont d'autres drames localisés ailleurs.

L'actualité parle des prouesses de l'équipe de football congolaise ou des accords financiers conclus avec d'autres puissances économiques. Enfin, des articles rappellent à juste titre que la guerre du Congo est une guerre oubliée des médias, mais sans plus : l'oubli succède au constat.

Même si la «Première Guerre mondiale africaine» est officiellement terminée, les nombreuses milices continuent toujours de violer, d'égorger et de semer la terreur. Même si les journaux ne l'affichent pas à leur une, le Congo – au 8^e rang des pays les plus pauvres au monde – alimente en matières premières (surtout le coltan, ou colombo-tantalite) les riches multinationales qui fabriquent nos téléphones intelligents.

La compassion échappe au kilométrage

La loi de la mort kilométrique ou de proximité, vous connaissez? En journalisme, un petit nombre de

morts à proximité du lecteur mérite une couverture médiatique comparable à un nombre important de morts situés à distance éloignée. La situation au Congo n'a pas joui de la même attention de la part des journaux nord-américains que la guerre en Syrie, par exemple, située à distance équivalente.

Le journalisme, qu'on appelle «quatrième pouvoir», exerce-t-il toujours son pouvoir au sens où l'on devrait l'entendre, c'est-à-dire celui de la recherche de la vérité et de la libre information? La couverture de la guerre au Congo ne semble pas, quant à elle, avoir échappé au joug des enjeux économiques et politiques.

Les sources de remplacement sont pour le moment celles qui donnent le mieux accès à l'information. Des sources comme Fides (un organisme d'information des Œuvres pontificales missionnaires) et Mouvement Paix au Congo permettent d'élargir le rayon de la compassion en détruisant les murs qui nous séparent de l'étranger et en nous rendant moins «ethnocentrés». ■

Pour aller plus loin :

Mouvement Paix au Congo : mouvementpaix-congo.blogspot.ca/



À tout péché, miséricorde

Ce proverbe français, dont on ne connaît pas l'origine exacte, est tout de même assez ancien, puisqu'on le retrouve dans certains écrits du 16^e siècle. Il signifie : quel que soit le péché que l'on ait pu commettre, on peut bénéficier de la miséricorde de Dieu, c'est-à-dire de son amour, de sa compassion et de son pardon.

Si l'on pousse un peu, on comprend que cette expression pourrait également être considérée comme une maxime, voire une mise en garde ou un avertissement adressés aux personnes trop promptes à juger sévèrement les pécheurs.

Cependant – l'expression le sous-entend –, c'est au moment où le coupable avoue son péché qu'il peut obtenir miséricorde, ce qui ressemble beaucoup à cette autre expression populaire : « Faute avouée est à moitié pardonnée. » Il n'y a donc pas de faute qui ne puisse être pardonnée ni même complètement effacée lorsque le pécheur se repent.

Dans sa bulle d'indiction du Jubilé extraordinaire de la Miséricorde, le pape François reprenait le texte de Vatican II : « Aujourd'hui, l'Épouse du Christ, l'Église, préfère recourir au remède de la miséricorde plutôt que de brandir les armes de la sévérité. » Et en janvier dernier, il publiait *Le nom de Dieu est miséricorde*, un entretien dans lequel il déclare que « l'attachement formel aux règles conduit à ne pas voir le salut que Dieu nous offre ».

On peut lire la recension du livre *Le nom de Dieu est miséricorde* sur notre site Web : www.le-verbe.com/culture/ladn-de-dieu/

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com



Frère Marcel Dumont, o.p.

Si vous voyez frère Marcel dans une paroisse près de chez vous, profitez-en, car il n'y sera pas pour longtemps. Il est un prêtre itinérant, en bon dominicain qui se respecte.

Comme le faisait saint Dominique, fondateur de l'Ordre des frères prêcheurs, le frère Marcel prêche de paroisse en maison, de communauté en congrégation, ou de famille en diocèse. Il ne s'agit que de l'inviter, en priant bien fort pour qu'il trouve une place pour vous dans son agenda.

« J'ai senti un appel de l'Esprit Saint à vivre ma mission de cette façon-là, explique-t-il, pour être plus près des gens. C'est un détachement de ma communauté afin de pouvoir prêcher et être présent, spécialement auprès des familles. »

Le frère Marcel est un spécialiste de la théologie du corps, une théologie qui, selon lui, « n'est pas une théologie de la sexualité comme telle, mais bien davantage une théologie de l'amour, de l'amour sponsal, de l'amour épousé – cet amour qui vit au centre de la Trinité. On est en train de découvrir ou de redécouvrir cet amour dans une grande beauté ! »

Il faut assister à ses conférences, retraites, enseignements ou prédications sur les mystères du mariage, de Marie ou de la Croix – ses trois dadas. Ils nous laissent pantois... et contemplatifs.

Pour en savoir davantage :

Formations sur la théologie du corps, les 9 avril et 14 mai, aux Services diocésains, 1073, boul. René-Lévesque O., à Québec, de 9 h à 12 h. Pour information : 418 831-8703.

Retraite mariale, *La maternité de Marie dans la prière du rosaire*, chez les Sœurs de la Charité de Québec, du 16 au 22 octobre.



L'église de Saint-Antoine-de-Tilly

Le long de la route 138, dans la région de Lotbinière, un arrêt s'impose au magnifique village ancestral de Saint-Antoine-de-Tilly, notamment pour y découvrir l'église datant de 1788. Située au cœur du petit hameau, dans la rue principale, l'église est construite de biais par rapport à la voie publique, ce qui permet d'augmenter sa visibilité et de souligner son importance dans la trame villageoise.

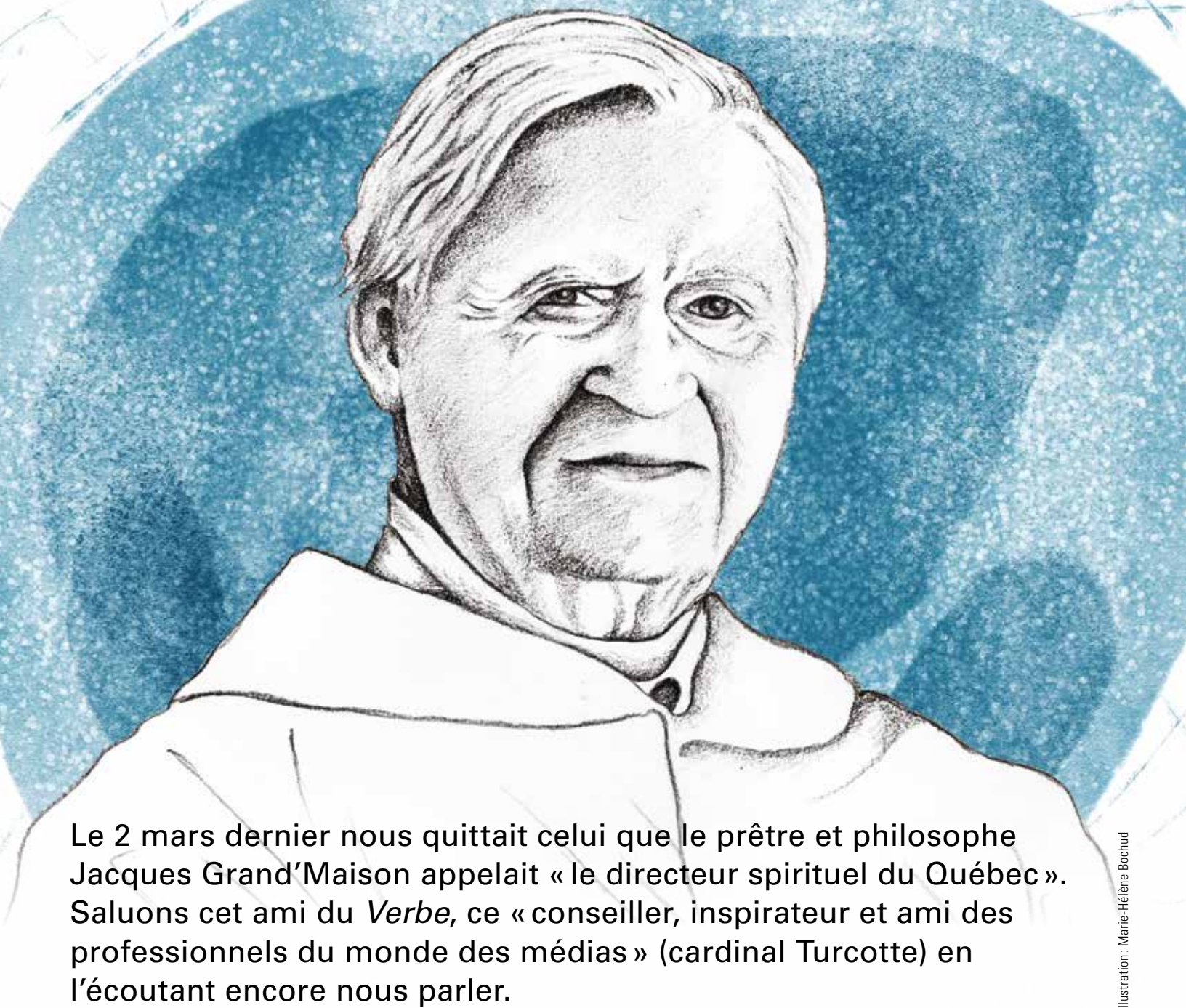
Le lieu de culte en pierre, classé immeuble patrimonial, se présente dans un plan en croix latine composé d'une nef à un vaisseau, d'un transept et d'un chœur terminé par une abside en demi-cercle. Sa façade a subi une refonte en 1902, à l'occasion du bicentenaire de la paroisse. Dans le but de conférer du prestige à l'église en la mettant

au goût du jour, on lui a ajouté une tour centrale surmontée d'un clocher achevé d'une croix et d'un coq, le tout encadré par deux tourelles.

Tributaire de Thomas Baillairgé (1791-1859), l'un des plus illustres architectes du Bas-Canada, le décor intérieur, inspiré de l'esthétisme classique, présente également un intérêt artistique et historique.

L'église de Saint-Antoine offre un témoignage important de notre histoire architecturale. Elle est représentative des églises catholiques rurales construites au Québec dans le dernier tiers du 18^e siècle. Sa visite, tout en invitant à la contemplation, se révèle un véritable cours d'histoire. ■

PÈRE BENOÎT LACROIX, o.p. (1915-2016)



Le 2 mars dernier nous quittait celui que le prêtre et philosophe Jacques Grand'Maison appelait « le directeur spirituel du Québec ». Saluons cet ami du *Verbe*, ce « conseiller, inspirateur et ami des professionnels du monde des médias » (cardinal Turcotte) en l'écoutant encore nous parler.

« Des années inoubliables. »

*À propos de ses études au
Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière (1927-1936).*

« Le Canadien français
aimera le moyen âge
comme on aime son enfance.
Ce moyen âge qui est en
chacun de nous. »

« Il n'a pas joué
son rôle. »

*En parlant du capitalisme. Déclaration faite en
août 2012, en pleine crise étudiante québécoise.*

« La nature n'est pas
là pour être possédée.
Elle est un don. »

*Commentant une éventuelle exploitation pétrolière dans le fleuve du
Saint-Laurent et à Anticosti.*

Sources :
Le Devoir.
Radio-Canada.
Pietro Boglioni, « Benoît Lacroix, o.p. »,
dans *Rabaska : revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 5, 2007, p. 87-99.

« Jamais nos machines à
calculer et autres détecteurs de
chiffres à penser ne viendront à
bout de la sagesse d'un habitant
de Bellechasse. »

Faisant référence à la région qui l'a vu grandir.

« L'homme est meilleur
que ses actions, il est plus
grand que ses actes. »

*Maxime rapportée par son amie la chroniqueuse
Josée Blanchette.*

« Mon état
de dominicain est
mon plus beau
titre de gloire. »

« La vie que l'on croyait
“partie” salue la vie qui
revient. La mort, pas plus
que la guerre, n'aura
le dernier mot. »

*Tiré de sa chronique pascale de 2003, « La pâque des
outardes », dans Le Devoir.*

JUBILÉ DE LA MISÉRICORDE

INVITATION À PASSER LA PORTE SAINTE DE QUÉBEC

12 DÉCEMBRE 2015 AU 13 NOVEMBRE 2016

L'expérience de la Porte Sainte

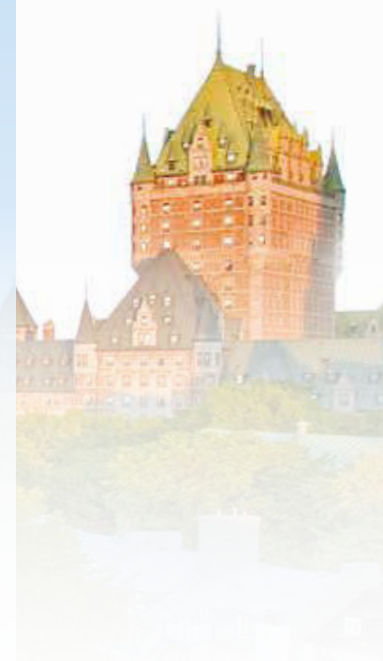
Le Jubilé de la Miséricorde se vit dans tous les diocèses catholiques du monde jusqu'au 20 novembre 2016. Pour l'occasion, toutes les Portes Saintes seront accessibles, y compris celle de la **Basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec**.

La Porte Sainte est liée à l'expérience du pèlerinage, symbole de la vie humaine, du passage terrestre vers un horizon d'éternité, au cours duquel nous rencontrons Dieu à travers nos passages personnels. Au cours du Jubilé de la Miséricorde, traverser la Porte Sainte, c'est apprendre à se pencher sur ses misères et sur les misères du monde pour les traverser en y entrevoyant l'appel de Dieu.

Vous êtes invités à venir faire l'expérience de celle de Québec, la seule qui soit située sur le continent américain, pour compléter de façon significative les activités diocésaines qui vous sont offertes. **La région de Québec, berceau de l'Amérique française et l'une des racines maîtresses du catholicisme sur ce continent, vous offre de multiples possibilités touristiques.**

Pour en savoir plus sur les possibilités de visite et de pèlerinage à la Porte Sainte de Québec, consultez notre site www.notredamedequébec.org et celui de l'Office du tourisme www.regiondequebec.com

« Qu'à tous, croyants ou loin de la foi, puisse parvenir le baume de la miséricorde de Dieu. » - pape François



LeVerbe

voir • penser • croire

LE SITE INTERNET LE-VERBE.COM C'EST :

plus de vingt blogueurs de tous horizons

des commentaires et analyses sur l'actualité

de nouveaux textes plusieurs fois par semaine

RÉCEMMENT SUR NOS BLOGUES



Jugement Alary: le mariage en questions

– Antoine St-Hilaire

Notre nouveau collaborateur soulève de nombreuses questions sur le récent jugement de la Cour concernant les conséquences civiles du mariage religieux.



Le problème avec le féminisme au Québec

– Brigitte Bédard

À l'occasion de la journée de la femme, Brigitte Bédard fait une lecture de l'état du féminisme au Québec...



Notre repère qui est aux cieux

– Alex La Salle

Un texte particulièrement drôle tout en étant profond? Ça se peut.



Comment faire un câlin au pape?

– Webmestre

Faire un câlin au pape? Il y a de bonnes et de mauvaises façons de procéder. Découvrez-les ici!

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

CELLULES D'ÉVANGÉLISATION



Qu'est-ce qui fait qu'un criminel change complètement et consacre sa vie au service des autres? Qu'est-ce qui peut bien transformer un homme à ce point? Pour Pierre Racicot («*Gunman* n'a pas peur de mourir», par **Brigitte Bédard**, p. 16), il suffit d'une petite phrase pour lui révéler la plus grande vérité.

Pour Carl (en couverture, «Dieu tatoué sur le cœur», **Sarah-Christine Bourihane**, p. 28), ça s'est passé autrement. La conversion n'en est pas moins spectaculaire.

L'équipe éditoriale a d'ailleurs choisi cette photo de couverture parce qu'elle donnait le ton au dossier. Les grâces de la repentance et de la prière, même si elles n'effacent pas les traces dans la chair d'une vie trouble, apaisent les âmes des bons larrons et chassent d'une douce lumière les ombres du mal commis.

Tous dans le même bateau

Combien de fois entendons-nous: «La Bible est un ramassis de violences, de meurtres, de viols... rien à voir avec une religion de l'amour»?

En effet. Jacob était un fourbe; ses fils, des traîtres; Aaron, un idolâtre; David, un adultère et un meurtrier; Matthieu, un escroc à la solde des Romains; Pierre, un lâche.

Ce qui, humainement, ressemble davantage à un désastre qu'à une histoire sainte constitue néanmoins la trame de fond, la matière première à partir de laquelle peut se manifester la gloire de Dieu.

Déjà, les hommes et les femmes avant Jésus Christ peinaient à accomplir la loi mosaïque. Cependant, à partir du Christ, on a la vague impression que les choses se corsent: «Eh bien! moi je vous dis: quiconque se fâche contre son frère en répondra au tribunal; mais s'il dit à son frère: "Crétin!" il en répondra au sanhédrin; et s'il lui dit: "Renégat!" il en répondra dans la géhenne de feu» (Mt 5,20).

Difficile, désormais, de tracer une ligne nette entre les méchants criminels et les gentils pharisiens qui respectent la loi, tout en haïssant secrètement leur frère.

Des basfonds de l'existence, *de profundis*, des entrailles d'un cachot, toute parcelle de réanimation,

toute lueur de résurrection, aussi faiblarde et fragile soit-elle, ne peut être attribuable qu'à la grâce.

Et cette grâce, dans les prochaines pages, c'est celle d'une rencontre avec un Dieu qui sauve, en la personne du Christ. Ce dossier se veut donc – vous l'aurez deviné – une poursuite de l'exploration, par notre équipe éditoriale, du thème de la miséricorde divine.

La vérité vous rendra libres

Dans son discours au Congrès des États-Unis d'Amérique, le pape François rappelait aux élus et à chacun de nous «notre responsabilité de protéger et de défendre la vie humaine à chaque étape de son développement».

Il poursuivait: «Puisque chaque vie est sacrée, chaque personne humaine est dotée d'une dignité inaliénable, et la société ne peut que bénéficier de la réhabilitation de ceux qui sont reconnus coupables de crimes. [...] Une juste et nécessaire punition ne doit jamais exclure la dimension de l'espérance et l'objectif de la réhabilitation.»

Ce sont donc quelques histoires de réhabilitation que nous mettons au jour dans ces pages.

Puissent ces récits de vie – vies détruites par la faute, mais reconstruites par le repentir et le pardon – inspirer au lecteur l'espérance qu'aucune personne n'est irrécupérable pour le Dieu de Jésus Christ.

■

«Rends-moi la joie d'être sauvé; que l'esprit généreux me soutienne. Aux pécheurs, j'enseignerai tes chemins; vers toi reviendront les égarés. Libère-moi du sang versé, Dieu, mon Dieu sauveur, et ma langue acclamera ta justice» (Ps 50). ■

Antoine Malenfant: Rédacteur en chef de la revue et du site *Web Le Verbe*, Antoine détient une formation en études internationales, en langues et en sociologie. Marié et père de six enfants, il demeure avec tout ce beau monde aux confins orientaux de la ville de Québec.

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

GUNMAN

N'A PAS PEUR DE MOURIR

1983. À 23 ans, Pierre est le criminel dangereux le plus recherché au Québec. Il s'est évadé encore une fois. Depuis ses 14 ans, les vols à main armée, les évasions, les séquestrations et les prises d'otages, c'est sa vie.

Quand il est arrivé dans la prison pour adultes, la toute première fois, à 18 ans, il avait fait une entrée héroïque: il revenait de l'hôpital, car il avait été tiré à bout portant par les policiers qui avaient eu trop peur de lui avec son «12 pompeux» artisanal entre les mains et son revolver à la ceinture.

Pour les détenus, c'était *Gunman*. Un gars qui joue du *gun*. Un gars qui n'a pas peur de mourir.

Vers la fin de sa vie de criminel, *Gunman* se fichait pas mal de tout; il braquait des banques sans gants ni cagoule. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire si on savait que c'était Pierre Racicot? Si on le chopait, de toute façon, il se suiciderait. Il l'avait toujours dit.

Le 1^{er} septembre 1983, il l'a fait. Il s'était toujours juré de ne plus retourner en prison: «Je me disais que ça finirait sur le trottoir, criblé de balles. Avec tous les crimes que j'avais faits, ma sentence serait trop lourde.

— Un peu à la Jacques Mesrine, quoi...

— C'étaient mes idoles, ces gars-là, quand j'avais 14 ans: Mesrine, Blass... Adulte, j'ai réalisé qu'ils étaient des minables, finalement. Des vies malheureuses. Jeune, je voyais ça comme une vie d'action. Aujourd'hui, je dis aux jeunes que je n'ai jamais été

autant dans l'action que depuis que Jésus est dans ma vie! Je leur dis que les apôtres, dans le temps, ils étaient comme eux, des jeunes prêts à changer le monde! Comme eux!»

Quand Pierre parle de l'amour de Dieu qui lui est tombé dessus au «Vieux Pen*» à Laval, des larmes lui roulent jusqu'au menton. Il s'essuie les yeux du revers de la main, ravale trois ou quatre fois, question de faire passer l'émotion, sourit, puis se met à rire de bon cœur.

«Ça me touche toujours quand je pense à l'amour que Dieu a eu pour un bandit comme moi! Ça fait 20 ans, pis j'en reviens pas encore!»

L'instinct de mort

En ce fameux 1^{er} septembre 1983, il aurait dû rendre l'âme, mais la police est arrivée à temps pour le sauver.

«J'avais du *stock* que je mettais dans des bouteilles de Tabasco avec des seringues de 12 cc. Tu peux en mettre jusqu'à 14 cc dans une fiole. J'avais une autre fiole de 3 cc pour me finir.

* Le pénitencier Saint-Vincent-de-Paul est un pénitencier fédéral ouvert en 1873. Fermé en 1989, il est désigné lieu historique national du Canada le 23 février 1990.



Photo : Jeffrey Déragon

— De quoi tu parles, là? D'une injection létale?

— Oui, c'est avec ça qu'on tuait les animaux du chenil où je travaillais, plus jeune. J'en avais gardé. Dans mon sac, quand je faisais des banques, j'avais toujours mes fioles pis mes grenades, au cas où je me ferais prendre, sachant que j'encourais une peine qui serait trop lourde. Ça m'a toujours habité. La vie, pour moi, c'était comme ça. Je ne connaissais rien d'autre. Me tuer, ça faisait partie de moi. Ça m'empêchait d'avoir peur de l'avenir. Je disais: "Vous ne m'aurez pas dans vos prisons!"»

C'est en prison pour adultes, à 18 ans, qu'il décide de braquer des banques: «Moi qui avais toujours eu peur de la prison pour adultes! Ça n'a pas pris de temps que j'étais bien à l'aise, surtout quand tu passes pour un héros. J'ai rencontré plein de criminels connus, des voleurs de banques. On a planifié plein de coups. Les maisons privées, c'était terminé!»

Dès sa sortie, c'est ce qu'il fait. «Je me souviens de l'adrénaline... J'ai continué pendant un an, seul, toutes les deux ou trois semaines, quand j'avais besoin d'argent. Je changeais de cagoule, de revolver. Je faisais les banques près des métros... Le premier qui arrivait, j'embarquais. J'entrais dans les banques avec mon *gun* sans même regarder s'il y avait un

gardien. Peur de rien. Si j'avais 10 000 \$, j'étais heureux. Des fois, j'en faisais deux: une après l'autre. C'était des *hold-upettes*.

— Des quoi?

— Des petits *hold-up* faciles...»

Puis, un *gang* l'approche pour attaquer un camion blindé. Pour organiser le coup, Pierre doit s'acheter quelques trucs. «Je fais un *hold-upette* de 4000 \$ dans l'avant-midi, pis dans l'après-midi, je vais rejoindre la *gang*. Bang! La police arrive! J'ai eu sept ans. La peine était trop petite pour me suicider... Mais ça, ça été vraiment difficile. Ce n'était pas la même prison. Là, j'étais avec les durs, au "Vieux Pen", avec les *tough* pis les tueurs.»

Paquet voleur

À cette époque, il y avait deux pénitenciers au Québec: Archambault et le «Vieux Pen». «Il y avait au moins un meurtre par mois, chacun leur tour. Certains ne mouraient pas sur le coup, mais restaient maganés... Ça jouait vraiment dur.

— C'est là que t'as rencontré Jésus?

— Non, je n'étais pas encore assez dans le trou...»



Photo: Jeffrey Déragon

« En d'dans, tu penses juste aux coups que tu vas faire une fois sorti, quelle banque tu vas braquer. Tu passes tes soirées à penser à ça. Tu t'endors en pensant à ça. C'est la haine qui te garde en vie. »

Pierre ne songeait même pas à cesser de voler ; c'était comme une drogue. Il en avait besoin. « C'était ma vie. En d'dans, tu penses juste aux coups que tu vas faire une fois sorti, quelle banque tu vas braquer. Tu passes tes soirées à penser à ça. Tu t'endors en pensant à ça. C'est la haine qui te garde en vie. Ça ne pouvait pas être l'amour ; je ne savais rien de l'amour. J'étais un tas de haine. Si tu me faisais quelque chose, je m'en souvenais. Même après deux ans, je te retrouverais et je te ferais payer, même si j'allais me faire prendre.

« Un policier, une fois, m'avait arrêté à Magog. Je m'étais évadé et j'étais allé lui défaire tout son chalet. Je me suis toujours vengé. En vieillissant, dans ce milieu-là, ta liste de vengeance s'allonge à l'infini, mais tu ne peux pas te venger parce que tu es toujours en prison... Alors, tu te dis que le prochain va payer pour tous les autres !

« Je savais que je faisais le mal... Des fois, je parlais à Dieu... Je lui disais : "Si tu existes, montre-toi ! Tu le sais, le mal que je vais faire !" J'étais quand même allé à l'école chez les sœurs... Il y avait un fond, mais

comme il ne se passait jamais rien, je me disais qu'il n'existait pas. »

Lors de sa première sortie supervisée, Pierre s'évade en séquestrant un garde. Dès le lendemain, il braque une banque. Il devient le criminel le plus recherché de la province.

« Je devenais dangereux... t'sais, quand t'as peur de rien. Il m'en fallait toujours plus. Je me croyais invincible. Un jour, on fait une banque, Bill [son partenaire de braquage] et moi, et en sortant, le paquet voleur se met à bruler ! Je les avais toujours repérés avec mes mains, en les tâtant un peu, mais pas cette fois-là.

— C'est quoi, ça, un paquet voleur ?

— C'est un paquet d'argent dissimulant au milieu une boîte métallique. Au bout de quelques secondes, la boîte s'enflamme et brûle tout... même le voleur. Ça fait de la grosse boucane rouge ou verte.

« Donc, cette fois-là, le paquet voleur prend feu dans mon sac. Je pense à mes grenades et je me dis que



Photo : Jeffrey Déragon

je vais sauter! Mais non, je réussis quand même mon coup, sauf que ma seringue de 3 cc, elle, avait brûlé... Là, je me disais que, quand je voudrais me suicider, il manquerait juste cette petite dose là pour être certain d'y rester.

«Je rencontre une autre *gang* qui prépare un [braquage de] blindé. Cette fois-là, on me dit qu'il faudra tuer les gardes. Là, j'étais rendu loin. Je n'avais jamais tué personne; j'avais eu de la chance.

«On décide de faire une banque la semaine précédente, question d'avoir de l'argent pour préparer le coup. Le vol tourne mal. Je prends un client en otage, mais ça ne fonctionne pas. On repart. Frustré, je décide de faire un *hold-upette* en après-midi avec Bill et un chauffeur. Je suis enragé d'avoir manqué le coup du matin.»

Dog Day Afternoon

Pierre et Bill feront comme d'habitude: braquer la banque et s'enfuir à vélo avec le butin jusqu'à la voiture et son chauffeur stationnée plus loin. Mais – contrairement à ce qu'on voit dans les films – rien ne se passe comme prévu: «J'entre, j'attends pour voir s'il y a un gardien, mais non. Je ne filais pas pour niaiser; j'étais vraiment fâché. Je prends une femme qui attendait là, et en sortant mon *gun*, je crie: "L'argent sur le comptoir!" Le directeur me regardait en me faisant un sourire. Je lui tire une balle à côté de la tête. Je crie: "Tu te dépêches!"»

Un passant avait entendu le coup et avertit la police. «On arrivait à la voiture sur nos vélos. Bill me crie qu'il y a un policier en arrière. Je pense qu'il *joke*, mais j'en vois un juste devant! Pour protéger notre chauffeur, on n'entre pas dans la voiture, on continue, et on entre dans la première maison qu'on voit. Une vieille dame arrive; je la menotte en criant à Bill de prendre les otages dans la maison.

«La maison était vide! On était fait. Je dis à Bill de se "ploguer des rouleaux de cents" pour avoir un peu d'argent en prison. Moi, j'en voulais pas, je savais que je n'irais pas en d'dans, que ça finirait là.»

Au bout d'une heure, la maison est cernée, les rues bloquées. Le téléphone sonne: c'est la radio, c'est CJMS! Pierre s'adresse donc sur les ondes à la police de Montréal: «J'ai des bombes! Si j'entends un grincement de vitre, je fais tout sauter avec mes otages!»

«Je voulais *dealer* la peine de Bill avant de me tuer. Je suis sorti négocier avec l'enquêteur, grenade suicide à la main. Au bout d'une heure, l'avocat de la couronne accepte de ne donner que sept ans à Bill. Alors, je dis à l'avocat: "Quand je serai mort, Bill va sortir avec l'otage." L'avocat me dit: "Qu'est-ce que tu fais là, Racicot?" Je réponds: "Tu sais tout ce que j'ai fait! Penses-tu que je vais passer le reste de ma vie en prison?" Il me supplie: "Racicot, fais pas ça!" Je lui dis de ne pas s'occuper de moi, et j'entre à l'intérieur. Je m'en vais dans une chambre, Bill reste avec l'otage, prêt à sortir. J'ai ma seringue de 14 cc dans laquelle j'avais mis 16 cc...»

J'écoute Pierre sans dire un mot. Il ne dit plus rien lui non plus. Sa gorge est nouée. Je pense que c'est sa tentative de suicide qui le bouleverse comme ça, mais non, ce n'est pas pour ça que ses yeux sont pleins d'eau et qu'une larme se met à couler.

Ce qui le bouleverse, c'est la réponse de Dieu: «Sans le savoir, avant de me *shooter*, je fais une prière de repentance... Je ne savais pas comment prier... J'ai dit: "Je sais pas si t'existes, mais si t'existes, reste avec ma femme pis mes enfants... Moi, je mérite l'enfer, mais reste avec eux..."

«Là, je me suis mis à pleurer. J'ai dit: "C'est quoi ce braillage-là avant de mourir?" Maintenant, je sais que c'était le Saint-Esprit, mais dans ce temps-là, je ne le connaissais pas! J'ai trouvé ça drôle d'avoir une émotion comme ça. Je n'avais jamais pleuré de ma vie.

«Je prends ma seringue, qui est censée être vidée en deux coups par intraveineuse, mais je sais que je n'aurai pas le temps de faire ma deuxième *shot* – j'ai peur de tomber avant la *shot* mortelle. Alors, je fais une intramusculaire dans la cuisse, et ensuite dans la veine.»

Pierre se réveille aux soins intensifs après quatre jours de coma.

Le réveil

À son réveil, il ne comprend pas ce qu'il fait encore sur cette terre. Il délire et hallucine pendant trois jours. Il passe en cour sur son lit d'hôpital et reçoit une peine de 22 ans d'emprisonnement. De retour au «Vieux Pen», il fait encore, sans le savoir, sa prière de repentance... et se tranche la gorge.

Le lendemain, il se réveille à l'infirmerie. On l'avait sauvé juste à temps.

«J'étais enragé. J'allais faire regretter au monde entier de m'avoir laissé en vie. J'étais devenu comme les autres : une brute.»

Deux années s'écoulent. Alors qu'il planifie une autre évasion, un certain Joe, lui aussi voleur de banque, l'invite au groupe chrétien du «Pen» en lui disant qu'il est un bon gars... «Ha! ha! Je comprends qu'il me trouvait bon, je venais de lui vendre encore une fois du hach à crédit! Tout d'un coup, il se met à me parler de Jésus et à prier sur moi. J'entends : «Jésus est mort à ta place sur la croix!»

«Et là, bang! À l'instant même, j'ai cru! Aussitôt qu'il m'a dit ça! J'étais complètement bouleversé... Comme je ne voulais pas me mettre à pleurer devant lui, je lui ai dit d'arrêter ses niaiseries pis de s'en aller...

— Qu'est-ce qui te touchait comme ça?

— Que Jésus... c'était vrai! Tout était vrai!»

Pierre est vite rentré dans sa cellule, et là, il se met à pleurer comme un enfant. Tout d'un coup, Dieu existait, et personne n'aurait pu le contredire. Il est resté là trois jours sans voir personne. «J'étais rempli de l'amour de Dieu! Mon cœur était ouvert à Jésus! L'Esprit Saint était en moi et je pleurais à chaudes larmes. J'étais incapable de me montrer aux autres comme ça. Je n'étais plus le même homme, et je me disais qu'on allait s'en apercevoir et venir me battre!

«Mais non! Quand j'ai commencé à fréquenter le groupe chrétien, à suivre les enseignements bibliques et à prier, les détenus disaient que je jouais au chrétien pour avoir ma libération conditionnelle! Ils ne me croyaient pas! Pourtant, je n'avais jamais souri de ma vie, et là, je souriais tout le temps! Ils venaient m'acheter de la *dope* et je répondais que je n'en avais pas. On ne me croyait pas!

«Je lisais la Bible et je ne comprenais pas comment ça se faisait que personne ne m'avait jamais parlé de ça! Tout d'un coup, le temps que j'avais à faire en prison n'avait plus aucune importance! Je savais que je passerais l'éternité avec Dieu et que les années ici n'étaient rien!



«Ma vie était totalement changée. Je savais que je devais cesser de faire le mal. Alors, je me suis dit que je ne m'évadera plus. J'acceptais tout!»

Le miracle

Un soir, alors qu'il priait dans sa cellule, Pierre entend une parole un peu folle : «Tu vas être libéré.» Libéré dans le sens de libéré de prison. Dans le sens concret des choses.

Comme sa libération était tout simplement impossible – on avait tout de même affaire à un criminel dangereux –, il était persuadé que c'était le Malin qui voulait le tenter, lui enlever la paix qu'il avait trouvée dans l'acceptation de sa sentence.

«C'était une émotion très forte qui m'avait pris lorsque cette parole était montée en moi. Le jour, quand je parlais de ça, on riait en me faisant comprendre qu'on ne me laisserait jamais sortir. Même mon agent de libération me disait de revenir sur terre avec mes histoires de Jésus. Alors, je me disais que c'étaient des tentations... Pourtant, le soir, seul dans ma cellule avec mon Dieu, ça revenait encore plus fort!»

« *Bonjour ! Je suis la sœur en Jésus Christ de Pierre Racicot. Il a changé sa vie. Il l'a donnée à Jésus ! Il est transformé.* »

Une femme du groupe, avec qui il s'était lié d'amitié, ne voyait pas les choses de la même manière. Elle dit à Pierre qu'elle irait rencontrer personnellement l'enquêteur des vols à main armée de Montréal pour lui parler de sa conversion. Pierre refusa de la laisser faire. Elle ne l'écouta pas et se pointa là, sans rendez-vous.

— Que puis-je faire pour vous, madame? lui avait-il demandé.

— Bonjour ! Je suis la sœur en Jésus Christ de Pierre Racicot. Il a changé sa vie. Il l'a donnée à Jésus ! Il est transformé, avait-elle répondu candidement.

Le matin de sa comparution devant les commissaires, on pose mille-et-une questions à Pierre. Pas une seule fois il ne tente de les persuader de le laisser sortir. Il ne parle que d'une seule chose : Dieu.

« Pourquoi je n'aurais pas volé, avant, hein? Donnez-moi une seule bonne raison ! Je ne croyais pas en Dieu ! La seule raison pour laquelle je ne vole plus, c'est parce que je crois en Dieu. J'ai trouvé la paix en Jésus !

« Je leur disais que je m'en fichais maintenant d'être en prison pour le reste de ma vie, parce que je croyais en Dieu. Que tout ce qu'il y avait, c'était que j'étais admissible à une libération conditionnelle et que, s'ils voulaient me laisser sortir, ils pouvaient le faire. Moi, ma vie de criminel, c'était fini !

« L'enquêteur des vols à main armée avoua qu'il n'avait pas d'objection. Il s'était fait dire que ma foi était vraie et il était venu vérifier. Il y croyait. Après 30 minutes de délibération, ils ont dit... »

Pierre ne parle plus, encore une fois. Ses yeux brillent encore plus fort. Il prend une grande respiration et, avec son doux sourire, il dicte les paroles qu'il a apprises, on dirait, par cœur :

« D'après votre dossier, Pierre Racicot, vous êtes un criminel irrécupérable. Vous avez eu toutes les chances possibles et imaginables dans votre vie. Cependant, à cause de votre foi, on vous laisse une dernière chance dans la société. »



Il est transféré à la prison de Cowansville. À son arrivée, ils étaient deux chrétiens parmi les détenus. Quelques semaines plus tard, à sa sortie pour la maison de transition, il en laisse 18 derrière lui.

Sa vie de chrétien libre a été un combat de chaque instant. Souvent, il a dû repousser la tentation du vol de banque. Ce qui le tenait, c'était l'évangélisation auprès des jeunes avec le groupe Prévention Action Jeunesse. Aujourd'hui, il anime un petit café chrétien au sous-sol de la paroisse Saint-Bonaventure, rue Saint-Zotique à Montréal. Il est aussi l'homme à tout faire.

Pendant cet après-midi que j'ai passé à ses côtés, Pierre n'a jamais pleuré sur lui-même ou sur son passé de misère. Il n'a pleuré que sur ce qu'il y a de plus beau en lui, l'amour de Dieu pour le bandit repent. ■

Brigitte Bédard : Journaliste indépendante depuis 1996, elle est aussi membre de notre conseil de rédaction depuis 2012. Elle vient de publier *Et tu vas danser ta vie* (Éditions Néhémie), son témoignage de conversion franc et direct.

Yves Casgrain
yves.casgrain@le-verbe.com

Le monde carcéral

UN UNIVERS PARALLÈLE OÙ LE TEMPS EST SUSPENDU

Rencontre avec Marion Vacheret,
chercheuse en criminologie

Prison. Ce petit mot de six lettres fait froid dans le dos. Tellement que nous n'aimons pas beaucoup en parler. Dans notre imaginaire, ce vocable désigne le lieu terrestre où l'enfer s'est incarné. Un enfer froid, sans amour, sans espoir, sans lois. Bien que certains observateurs souhaitent qu'il en soit ainsi, la réalité est beaucoup plus nuancée. En effet, dans ce monde clos, véritable univers parallèle, la vie est bien présente. Une vie qui éclate en une myriade d'émotions pures, brutes. Afin de nous aider à mieux saisir la complexité de ce monde étrange, où les lourdes portes métalliques peuvent tout à la fois se refermer et s'ouvrir sur le temps, *Le Verbe* a rencontré une experte qui consacre sa science aux hommes et aux femmes qui y vivent.



Marion Vacheret, illustration de Marie-Hélène Bochud

«Le monde carcéral est complexe. Il y a différentes approches et différentes philosophies. De plus, ce monde est en constante évolution.» Celle qui me sert cette mise en garde, M^{me} Marion Vacheret, est professeure à l'École de criminologie de l'Université de Montréal. C'est avec passion qu'elle nous parle de ce milieu mouvant. À certains moments, sa voix laisse filtrer l'amour qu'elle porte aux hommes et aux femmes qui vivent derrière les barreaux.

Afin de mettre la table, M^{me} Vacheret explique qu'au Canada nous avons deux régimes qui régissent les prisons. «Les prisons relevant du provincial sont

réservées aux personnes qui sont condamnées à une sentence inférieure à deux ans, ou encore à ceux qui sont en attente de jugement. Les établissements carcéraux gérés par le fédéral accueillent les prisonniers qui purgent des peines de deux ans et plus.»

Selon le site Internet de Service correctionnel Canada, le fédéral gère 43 établissements correctionnels. De ce nombre, 11 se trouvent au Québec. En 2013-2014, on comptait au Canada 38 844 personnes incarcérées, soit 15 141 personnes incarcérées dans les établissements fédéraux et 21 704 personnes incarcérées dans les établissements provinciaux.

« C'est devenu de la gestion de populations. »

Au Québec, nous retrouvons 18 établissements pénitenciers relevant du provincial. Dans 80 % des cas, les peines infligées sont inférieures à six mois. D'après Marion Vacheret, dans la province, « nous avons 5 000 personnes dans les prisons provinciales ».

L'universitaire fait remarquer « qu'au fédéral il y a de plus en plus de prisonniers qui sont incarcérés pour longtemps. Seulement un tiers des sentences sont inférieures à trois ans. Plus de 25 % sont des sentences à vie. Contrairement au système provincial, où il y a beaucoup de roulement dans la population carcérale, du côté fédéral, les prisonniers qui ont des sentences à vie peuvent accéder aux libérations conditionnelles seulement après 10 ou même 25 ans d'emprisonnement. Ces prisonniers vont donc sortir, mais cela prendra du temps. »

Et que fait-on durant ce séjour plus ou moins long derrière les barreaux? Autour de cette question, simple pourtant, des experts s'affrontent pour y apporter une réponse, car le choix abonde. Certains voudraient que les prisonniers purgent simplement leur peine, sans bénéficier d'une panoplie de programmes visant leur réhabilitation. D'autres, au contraire, souhaitent que la personne incarcérée, tant au provincial qu'au fédéral, ait la possibilité d'évoluer psychologiquement et émotionnellement afin d'être en mesure de bien réintégrer la société.

Une entreprise de réinsertion

Durant les années 1960 et 1970, les autorités canadiennes ont opté pour la réinsertion sociale des prisonniers. « Le Canada est un précurseur dans ce domaine. En Europe, dans les années 1970 et même jusque dans les années 2000, on était encore dans une philosophie répressive : "Tu as à faire ton temps, point !" Longtemps, nous avons été ceux que tout le monde regardait. En Belgique et en France, ils ont conservé une vision de la prison comme un outil de

neutralisation. On te neutralise, tout simplement », souligne M^{me} Marion Vacheret.

Au Canada, durant les années 1980, la mission de la prison était de transformer le prisonnier en un citoyen respectueux de la loi et de l'ordre. « Vous savez, j'ai rencontré un directeur de prison qui me confiait que, durant cette période, il avait eu l'impression de travailler pour une entreprise de réinsertion ! »

Cette option s'accompagne tout naturellement de la mise en place de divers programmes dont le but est la réhabilitation du prisonnier. « Nous avons donc un processus de prise en charge de la personne. Elle est condamnée. Elle va dans un établissement d'accueil, soit le Centre régional de réception. Elle va y passer six semaines, huit semaines ou dix semaines. Durant ce temps, elle va être évaluée. On va se demander si le détenu est un danger pour la collectivité ou encore s'il représente un danger d'évasion », explique M^{me} Vacheret.

Les experts du Centre régional de réception vont également étudier les facteurs criminogènes. « Ils vont regarder quels sont les problèmes personnels du détenu qui permettent de comprendre ses gestes criminels, dans le but de lui donner l'occasion d'évoluer, de changer, afin qu'au moment où il sortira de prison il puisse s'insérer dans la société comme un citoyen respectueux des lois. »

À la suite de cette évaluation, les autorités détermineront dans quel type de prison ils vont l'incarcérer (prison à sécurité maximale, moyenne ou minimale). Ils espèrent que ceux qui sont placés dans un établissement à sécurité maximale pourront évoluer vers une catégorie moins restrictive avant d'être relâchés.

Toutefois, avec les années, les choses ont changé. « C'est devenu de la gestion de populations. Nous nous rendons compte qu'il y a moins de détenus qui sont placés en libération conditionnelle. Il y a moins de gens qui sont incarcérés dans les pénitenciers les moins sécuritaires.

«À cause de l'évolution de la société, de l'évolution des politiques et de la lourdeur du processus, les autorités ont maintenant peur de faire des erreurs. Alors, lorsque l'on hésite, on enferme un détenu dans une prison à sécurité maximale au lieu d'un établissement à sécurité moyenne. C'est devenu un système qui contraint beaucoup, qui enferme plus. Maintenant, il faut mériter les programmes d'aide, les sorties anticipées», avance la spécialiste.

Burnout

Les restrictions budgétaires ont fait également très mal. Les cellules pour deux détenus ont fait leur apparition. «On construit des cellules un peu plus spacieuses, mais néanmoins aussi grandes qu'un mouchoir de poche, sans se préoccuper des répercussions de la vie à deux dans un tel environnement.»

Bien que les prisons n'aient jamais été des endroits de paix, elles sont devenues de plus en plus sources de grandes tensions, y compris chez le personnel. Le cégep Ahuntsic en offre une preuve en publiant sur son site Internet, dans une description de cours, que «le milieu carcéral est caractérisé par un fort taux de roulement de personnel».

Marion Vacheret souligne que les agents des services correctionnels sont également les victimes de ce changement de paradigme. «Il y a des réalités méconnues d'épuisement professionnel. C'est dur pour la personne incarcérée, mais cela l'est également pour l'agent de correction.»

La prison est un univers où la coercition est toujours au rendez-vous, avec ou sans programmes de réinsertion sociale. Voilà pourquoi les prisonniers possèdent maintenant un ombudsman. Responsable du Bureau de l'enquêteur correctionnel, il veille, avec son équipe, sur les droits des détenus, enquête sur diverses réalités du monde carcéral et fait des recommandations au gouvernement fédéral.

Les autochtones

Parmi ses dossiers prioritaires se trouve celui de la surreprésentation des autochtones dans les établissements carcéraux. Les dernières statistiques transmises aux médias par le Bureau de l'enquêteur correctionnel révèlent que 25,4 % des détenus sont autochtones, alors qu'ils représentent moins de 5 % de la population totale du pays.

L'ombudsman est d'avis que, pour régler cette délicate question, il est impératif de prendre en compte les «antécédents individuels et sociaux qui ont marqué la vie des autochtones au Canada – par exemple les séquelles du régime des pensionnats, les expériences négatives subies auprès d'organismes de protection de la jeunesse ou d'adoption, les antécédents familiaux de toxicomanie, l'expérience de la pauvreté et de mauvaises conditions de vie, le manque d'instruction».

Malgré des progrès en cette matière, l'ombudsman est préoccupé par l'absence de suites données à ses rapports et à ses recommandations sur les services correctionnels pour les autochtones.

Dans son très volumineux rapport final, la Commission de vérité et réconciliation du Canada, qui a fait la lumière sur le scandale des pensionnats pour autochtones, fait état de cette triste réalité. Elle n'hésite pas à relier le vécu des pensionnaires dans ces établissements à la surreprésentation des autochtones dans les prisons. Des témoignages cités dans le rapport démontrent que la violence manifestée par certains d'entre eux trouve souvent sa source dans le climat mortifère qui régnait dans ces pensionnats.



Les pénitenciers sont des lieux où des êtres humains vivent retranchés de la société. Souvent oubliés et laissés à eux-mêmes, les prisonniers nous rappellent notre fragilité. Est-ce pour cela que nous avons le terrible réflexe de détourner notre regard de leur réalité? ■

Yves Casgrain : Missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de leurs effets, Yves aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne. Son tout premier article professionnel a été publié dans *L'Informateur catholique* il y a plus de 25 ans.

Pour aller plus loin :

Alter Justice : www.alterjustice.org

Bureau de l'enquêteur correctionnel : www.oci-bec.gc.ca/index-fra.aspx

Rapport final de la Commission de vérité et réconciliation du Canada. Volume 5, *Pensionnats du Canada : Les séquelles*, Montréal et Kingston, London, Chicago, McGill – Queen's University Press, 2015, 444 pages.
www.trc.ca/websites/trcinstitution/index.php?p=891

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

DIEU TATOUÉ SUR LE CŒUR

Dans son ancienne vie, Carl Fournier se promenait en Harley-Davidson et vendait de la cocaïne. Il n'aurait jamais imaginé à ce moment-là qu'il ferait une consécration à Marie dans un monastère catholique. Dans la chapelle, à genoux, devant les moines émus, Carl se remémore sûrement le jour où il a été rescapé des chaînes du crime.

J'avais déjà rencontré Carl plusieurs fois au monastère des Petits frères de la Croix à Charlevoix. Il ne passait pas inaperçu. Frais converti, il avait la fougue et propageait sa joie de vivre autour de lui. Puis, je l'ai perdu de vue pendant quelques années. Durant ce temps-là, il avait rechuté. Je l'ai su quand on m'a dit qu'il avait retrouvé la foi. J'ai appris en même temps qu'il était un ex-motard. Un motard qui rencontre Dieu? Intrigant.

Carl est tatoué sur une bonne partie de son corps. Il a des *piercings* et une coupe *punk*. Son franc-parler est à la hauteur de son look.

Il me parle d'entrée de jeu de sa fiancée et de la morale de l'Église, devenue pour lui un chemin de liberté. «J'aimais les femmes, mais là, j'ai compris que j'avais le droit à une seule», me lance-t-il en riant.

Pour Carl, avoir une seule femme avec qui s'engager n'a pas toujours été une évidence. Né à Orsainville en 1968, il n'échappe pas à l'air de son temps. Le rejet de l'institution ecclésiale lui est naturel, et la liberté sur tous les points de vue est une quête.

Quand je lui demande de me raconter son enfance, il me parle de ses huit ans. Il avait de la difficulté à s'accepter. Il voulait changer de nom, de couleur de cheveux et d'yeux.

Puis, il me raconte le moment qui semble avoir déclenché tout le reste: «Dans l'année qui a suivi le divorce de mes parents, j'avais des pensées suicidaires. J'avais 10 ans et j'avais le mal de vivre. Je pensais déjà à consommer de la drogue.»

Et cela ne tardera pas.



La colle sniffée dans les cours d'arts plastiques, les joints de hach colombien fumés durant la pause du midi à l'école, les micropilules d'acide mauves prises le soir à la patinoire et les mélanges d'alcool fort pendant ses *buzz* composent le cocktail empoisonné de son adolescence.

Les *bad trips* ne l'arrêtent pas. «J'ai fini mon secondaire comme ça, c'est-à-dire *gelé ben raide*», se rappelle Carl.

Deux feux

Tout jeune déjà, avec ses grands-parents, il assistait occasionnellement à la célébration dominicale et rêvait de servir la messe. Plus tard, il ressent même l'appel à la vie monastique.

Mais Dieu ne fait pas le poids dans la balance de sa vie, du moins pour l'instant.

« C'est sûr que c'est un milieu dangereux où tu joues avec les poignées de ta tombe. »

«À cause de la souffrance que je vivais, à l'âge de 13 ans, j'ai fait un pacte avec le diable. J'écoutais Ozzy Osbourne, *Lucifer please take my hand*. À l'époque, je demandais à Satan de prendre mon âme. Aujourd'hui, c'est à Dieu que j'adresse sans cesse cette demande.»

Pour qualifier le chemin de Carl, il faudrait parler d'une lutte incessante entre le bien et le mal. C'est ce qui ressort tout au long de notre entretien. Sa relation à Dieu a été une relation d'amour et de haine.

Aujourd'hui, il sait par expérience que, pour choisir Dieu, il doit renoncer à Satan.

Droguer son mal

À mesure que le temps passe, Carl ressent le besoin de plus en plus criant de se droguer. Mais l'argent lui manque. Son travail de cuisinier n'est pas assez rentable. Les événements s'enchainent. Carl se met à vendre de la cocaïne et commence à côtoyer les motards de temps à autre.

«Au départ, je n'étais pas tant attiré par les motards, mais j'avais un côté guerrier valeureux et j'ai toujours aimé les motos.» Avec le recul, il réalise que c'était autre chose qui l'attirait. «J'ai beaucoup souffert du rejet dans mon enfance, et ça m'a rempli de colère et de haine. Le groupe criminel comblait mes carences et mes besoins de reconnaissance.»

Disons que ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre un ex-motard. Je veux tout savoir, mais Carl lésine sur les détails. Il me parle plutôt de l'essentiel : le cœur de l'homme, compliqué et malade.

«C'est sûr que c'est un milieu dangereux où tu joues avec les poignées de ta tombe. On trouve des gars bien gentils, mais ce ne sont pas tous des enfants de chœur et il y a beaucoup d'égos très forts. Plusieurs sont prêts à utiliser tous les moyens pour arriver à leur but, comme moi-même je l'étais. Heureusement, j'avais le sens de l'introspection : j'étais capable de reconnaître mes torts et c'est ce qui m'a sauvé. Mais il y en a qui préfèrent faire disparaître quelqu'un [plutôt que de devoir] reconnaître leurs erreurs.»

Carl gravit tranquillement les échelons de la hiérarchie de l'organisation criminelle. Il devient vice-président du club-école, une des étapes qui lui permettra un jour d'entrer dans le grand club.

Mais arrive l'événement qui devait sans doute arriver un jour ou l'autre : une opération policière de taille. Carl se fait prendre, vendu par un de ceux qu'il croyait être son frère, et avec lui, une soixantaine d'autres.

«J'ai fait une transaction avec l'agent source qui avait infiltré notre club criminel et je me suis retrouvé en prison. La consommation de drogue m'a amené à fréquenter le milieu criminel, et le milieu criminel, la prison.»



Sortie houleuse

Carl y purge une peine d'environ quatre ans, partagée entre la prison provinciale et la maison de transition. Dès qu'il y entre, il remarque à nouveau un certain signe de la présence de Dieu dans sa vie.

«Quand je suis arrivé dans ma cellule vide, il y avait une chose: une petite médaille de la Sainte Vierge par terre. J'ai pris un peu de dentifrice, je l'ai collée sur le miroir et je l'ai laissée là. La Sainte Vierge m'a toujours accompagné.»

À sa sortie, en 2004, Carl est en questionnement. Retourne-t-il à son ancien club-école?

Puis, il fait un grave accident de moto. Les conséquences: un traumatisme crânien, des fractures multiples aux côtes, une double fracture à la colonne cervicale, un pneumothorax. Qu'il s'en sorte avec si peu de séquelles tient d'un miracle, lui confirme-t-on à l'hôpital.

Après l'accident, il ne veut plus être dans le club-école. Mais il consomme encore de la boisson et

de la cocaïne de façon «*in et out*». Jusqu'à ce qu'une goutte d'alcool devienne une goutte de trop.

La rencontre d'une amie qui l'invite à une rencontre des AA (Alcooliques anonymes) le fait changer de cap.

«Je rentre dans la salle de meeting, et l'énergie qu'il y a là...! Des sourires, des yeux clairs et ronds, tout le monde de bonne humeur, prenant du café. Je me suis dit que la semaine prochaine, j'allais revenir. J'ai été trois ans abstinent. Après ça, j'ai eu une rechute, mais ça n'a pas duré. Après, j'ai refait deux ans d'abstinence, j'ai eu une rechute et ça n'a pas duré. J'ai refait un an, après ça, rechute. À un moment donné, j'ai plafonné là-dedans.»

Durant ce cycle de culbutes interminables, les questions spirituelles lui tournent aussi dans la tête. Mais là, il attend des réponses précises. «Je voulais savoir qui était Dieu. Dans les AA, ça ne rentrait plus. Je voyais ce qu'il se passait dans les salles, je ne me sentais plus bien. Je voulais trouver Dieu. "Dieu tel que tu le conçois", ça c'est le Dieu des AA. Mais en même temps, l'Église catholique, de ce que j'en avais entendu, je ne voulais rien savoir d'elle.»

Songe

Puis, un bon dimanche, il se rend dans un nouveau groupe de AA. Et là, petit clin d'œil de la Providence, il entend parler du monastère des Petits frères de la Croix, dans Charlevoix. C'est en 2009. Carl juge qu'il n'a rien à perdre.

Il entre au monastère, pendant la messe. Le prêtre est en train de parler de l'Évangile de Jean. Mais dès qu'il commence à écouter attentivement, il réalise que ça parle de lui. Qu'il s'agit de sa propre histoire.

Après la messe, Carl en parle immédiatement au frère hôtelier, qui lui répond que le prêtre souhaiterait le rencontrer. «Ç'a été ma première vraie confession. Le soir même, je me suis couché bien normalement et c'est là que j'ai fait le rêve qui a tout changé.»

Carl se réveille en pleine nuit dans le silence monastique et dans celui de son âme. Dans son rêve, il y a un chat blanc portant des cicatrices, un serpent, des rats et un brasier. «Le chat regardait un serpent qui essayait de manger des rats. Mais le feu consumait les rats. Puis, à la fin de mon rêve, le serpent est tout carbonisé. Il ne reste plus rien.

«Comment ça a résonné en moi? Le chat, c'était moi, un homme sage avec ses blessures. Les rats, c'étaient mes péchés. Le serpent, c'était le Malin. Le brasier, c'était le brasier du Christ. Le Malin, dans mon rêve, se nourrissait de mes péchés. Et le Christ les a tous consumés. À mon réveil, je savais que mes péchés étaient pardonnés.»

Suivent alors deux ans de conversion. Il suit des cours en théologie, fréquente assidument le monastère.

Mais les doutes reviennent, l'orthodoxie le dérange. Il abandonne la pratique. Et rechute.

Le combat

«Les habitudes étaient difficiles à prendre. J'ai mon côté motard aussi. Ce n'est pas de sortir un gars des motards qui est dur, c'est de sortir le motard du gars», me dit bien franchement Carl.

Carl retrousse sa manche et me montre un de ses tatouages. Il en a plein les bras. «Quand je suis retombé, c'est là que je me suis fait tatouer le démon. Ça, c'est la représentation que je me fais du diable.

Ça lui ressemble, hein? Il n'a pas l'air heureux, lui, là.»

Son tatouage du démon ne signifie pas pour autant qu'il rejette Dieu pour choisir à nouveau le clan du mal. Carl rechute, mais il ne rechausse pas complètement ses vieilles bottines. Il entre surtout dans un profond vide spirituel.

Ses excès de consommation finissent par le faire revenir aux AA. «J'étais démolé quand, en arrivant, j'ai pris mon jeton du nouveau. À la fin, je n'étais même pas capable de réciter le *Notre Père*. J'avais vraiment besoin de me confesser. Je me suis rendu compte que ce n'était pas la boisson, le problème, mais plutôt Carl et sa colère.»

Guerrier de la lumière

L'ex-motard rebrousse chemin et s'empresse de revenir à ses anciennes amours. «Je suis revenu au monastère, ça n'a pas été long.

«Dieu n'est jamais en retard. Il n'est pas en avance. Il arrive quand c'est le temps. Et là, c'est le temps. Là, je me suis abandonné.»

Carl a l'air heureux. Il irradie. Il me dit à quel point il a retrouvé la conscience du bien et du mal. Une conscience qu'il avait éteinte. Maintenant, il se laisse guider en toute docilité («autant que possible», me dit-il en riant) et essaie de laisser Dieu parler à son cœur, malgré le train de ce monde.



Quand nous nous quittons, il me laisse une prière qu'il a composée, intitulée *Le salut par la grâce*. Il la donne aussi aux gars de la rue qu'il croise de temps à autre. Il rêve de les amener prier au monastère. Il voudrait fonder une œuvre pour aider ces mendiants d'amour à trouver en Dieu ce que lui-même a trouvé au-delà de toute espérance.

Carl est convaincu que rien n'est impossible à Dieu. ■

Sarah-Christine Bourihane: D'abord embauchée (bénévolement!) à titre de stagiaire en journalisme, pour le plus grand bonheur du rédacteur en chef, Sarah-Christine rédige désormais plusieurs chroniques et travaille comme pigiste pour divers médias chrétiens québécois.

LES ÂMES EMPRISONNÉES

La population carcérale est psychologiquement fragilisée par le climat délétère qui règne dans les prisons. C'est un fait : cet endroit ne favorise pas le développement des personnes qui y vivent à leur corps défendant. D'ailleurs, elles sont nombreuses, celles qui voient dans le suicide un moyen de mettre fin à leur terrible douleur intérieure.

Ainsi, le Bureau de l'enquêteur correctionnel du Canada a déclaré que, entre 2011 et 2014, 30 détenus se sont enlevé la vie. Parmi eux, 14 étaient placés en isolement. Toujours selon le Bureau, le taux de suicide en prison est sept fois plus élevé que le taux de suicide dans la société.

Comment résister, en effet, dans un espace où la personne n'est presque plus considérée comme telle ? Comment ne pas chanceler dans cet univers parallèle le plus souvent ignoré par « les gens du dehors » ? Pourtant, la dure réalité psychologique des prisonniers est bien documentée.

M. Jean-Claude Bernheim, criminologue et chargé de cours à l'Université Laval, connaît bien cette situation, car il est l'auteur d'un livre-choc sur le suicide en prison. « Les personnes qui sont en attente de leur procès sont les plus vulnérables. On sait cela depuis 150 ans ! On sait que les détenus mis en isolement ont plus de propension à se suicider. Pourtant, on continue à mettre des prisonniers en isolement. Ce sont des réalités très, très bien connues, mais on ne fait rien ! » a-t-il confié au *Verbe*.

L'univers carcéral n'est pas un hôpital

Par ailleurs, le cas des détenus aux prises avec de graves problèmes de santé mentale est très préoccupant. Selon l'enquêteur correctionnel, en 2013, « près de 50 % de tous les détenus du Canada recevaient

au moins un service psychologique ou psychiatrique. Certains avaient des problèmes mentaux avant d'arriver, d'autres en ont développé en prison ».

Le Bureau de l'enquêteur correctionnel précise que « la plupart des individus qui avaient déjà tenté de se suicider avaient des troubles mentaux documentés ou étaient aux prises avec un problème de toxicomanie connexe ».

Pour Jean-Claude Bernheim, la prison n'est pas un endroit pour les prisonniers souffrant de problèmes de santé mentale, même s'ils ont été reconnus criminellement responsables de leur crime. « Faire de l'incarcération la mesure principale pour répondre à leur situation est tout à fait non productif, car l'univers carcéral n'est pas un hôpital ! »

Par ailleurs, une des manifestations les plus troublantes, après le suicide, est l'automutilation. Les statistiques démontrent que ce sont les femmes qui sont les plus à risque, et les femmes autochtones tout particulièrement.

■

À l'image du pape François, les chrétiens sont appelés à se préoccuper du sort des prisonniers, surtout ceux et celles qui sont aux prises avec un problème de santé mentale.

Prions pour eux. Et, comme François, reconnaissons qu'il n'y a pas vraiment de différences entre notre faiblesse et la leur. ■

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com



EN PRISON POUR LA VIE

Daniel Benson, intervenant psychosocial

Daniel Benson, illustration de Marie-Hélène Bochud

Daniel Benson est venu de Montréal ce matin pour prononcer une énième conférence dans une école. Aujourd'hui, il s'est rendu dans un collège de la région de Québec, où il nous a donné rendez-vous. Mais avant de prendre sa voiture, de « descendre par la 20 » et de s'enfoncer dans ses pensées, il a dû appeler son agent de probation.

Daniel est intervenant psychosocial, conférencier et condamné à vie pour avoir pris celle de son beau-père, le 23 juin 1982.

La quarantaine de jeunes, massés dans le petit local de pastorale du collège, est on ne peut plus captivée.

Les yeux bien ronds, ils écoutent Daniel – complet cravate, cellulaire à la ceinture, cheveux frais taillés et petites lunettes aux montures discrètes au bout du nez. Ils l'écoutent beaucoup plus attentivement que s'il s'agissait d'un cours d'algèbre ou de géographie : c'est qu'il leur raconte des histoires de meurtres, de violences familiales... et de longs parcours de rédemption. Dont le sien.

Après la conférence, nous nous rejoignons dans un bureau pour poursuivre l'échange.

Nous savions, avant de le rencontrer, qu'il avait tué un homme. Nous savions aussi que les détails sordides du meurtre de son beau-père – l'homme qui maltraitait sa mère – ne seraient pas au cœur de notre rencontre avec Daniel Benson. Il n'est pas si difficile d'imaginer ce qui pousse un jeune homme à tuer celui qui bat sa mère.

Nous ne savions pas, toutefois, à quel point la rencontre avec cet homme fier et digne nous en apprendrait sur le rôle des prisons, sur la vie d'un condamné à perpétuité et sur la résilience.

Les choses telles qu'elles sont

«J'ai fait quelque chose de terrible. J'ai enlevé la vie à quelqu'un.»

Daniel Benson ne mâche pas ses mots. Il ne cherche jamais à se justifier non plus. Il enchaîne : «Vous savez, quand il y a un crime quelque part, ou un

meurtre, c'est toute la société qui est victime. La peur s'installe dans le quartier, les médias s'enflamment.»

Comme ex-détenu, puis en tant qu'intervenant en milieu carcéral, disons qu'il est plutôt habitué : des crimes, il en a vu de toutes les sortes, de toutes les couleurs. Des crimes très horribles, d'autres moins laids.

Évidemment, l'acte est laid sur le coup. Mais les conséquences peuvent s'étirer sur des années, sur toute une vie, voire sur plusieurs vies.

«Moi, je connais une femme qui a assassiné son mari, qui était tout croche. Elle a deux enfants. Et depuis deux ans, un de ses enfants ne veut plus lui parler. Tu sais, souvent, les gens ne voient pas qu'il y a tout cela autour.

«Les enfants de ces familles-là se retrouvent un jour avec le père qui est mort, et la mère qui est en prison... Alors, ils en veulent à leur mère d'avoir tué leur père, même s'il était mauvais. Ils se retrouvent avec plus rien ! C'est donc extrêmement difficile de rapiécer tout ça, de réparer ça, de recoudre ça. Des fois, ça prend des années. Ça, c'est extrêmement difficile !»

Difficile, mais pas impossible. Daniel, depuis quelques années, en a même fait son métier, mu par une conviction sincère.

«Un crime, c'est toujours laid. Mais l'important, c'est : qu'est-ce qu'on fait après ?» dit-il.

À qui la faute ?

Toutefois, avant de nous entretenir de son travail d'intervenant social en milieu carcéral, Daniel Benson

prend le temps, comme il l'a fait avec les jeunes collégiens qu'il vient de rencontrer, de parler des responsabilités individuelles et collectives.

Qu'il s'agisse du crime ou du châtement, l'individu et la collectivité sont concernés tous les deux. Selon Daniel, ni l'individu ni la collectivité ne peuvent se soustraire complètement lorsque vient le temps d'établir la responsabilité du crime.

Conséquemment, tant le criminel que la société doivent être impliqués dans la tentative de réhabilitation.

«J'ai fait 17 ans de pénitencier. J'ai travaillé pendant 15 ans auprès des détenus. Un enfant qui mange deux repas par jour au lieu de trois est victime de la société. Des petits garçons de bonnes familles de Westmount, je n'en ai pas rencontré en prison. J'ai rencontré beaucoup de pauvres, beaucoup de personnes qui ont été battues quand elles étaient enfants.»

N'y aurait-il pas des exceptions à ces explications sociologiques du crime?

Il semblerait bien que oui. De rares hommes (et quelques femmes aussi) ne cadrent pas dans ce portrait de misère matérielle. Les racines du crime se trouvent parfois ailleurs dans l'histoire des gens.

«Quand on se met à travailler avec eux et à essayer de comprendre... Quand on gratte, on découvre qu'en dessous de tous ces gestes-là, de tout le dossier, du crime, des tatouages, de la laideur, il y a un être humain blessé.»

Il donne l'exemple de François, un homme qu'il a longtemps accompagné comme intervenant, condamné pour homicide après avoir tué sa femme avec un bâton de baseball. Une affaire de jalousie.

Daniel a compris un peu mieux la source d'une telle horreur en consultant le dossier auquel il avait accès.

«Quand il était petit, son père était un homme extrêmement violent. Et pour se protéger de son propre père, il avait caché un bâton de baseball dans sa chambre. Le bâton de baseball n'est pas arrivé soudainement dans sa vie. Il vient de très loin. S'il en est venu à tuer quelqu'un, c'est qu'il a répété le même *pattern* d'un père possessif, contrôlant. Et malheureusement, un désastre est arrivé.»

La prison : un mal nécessaire

Cela dit, si la faute peut être expliquée en amont, ces causes ne peuvent que rarement justifier le crime et décharger complètement son auteur.

Pour Daniel, qui a pourtant passé 17 ans derrière les barreaux, la prison est un mal nécessaire dans la société. Il est catégorique : il faut mettre à l'écart de la société, pour un temps, les personnes qui ne respectent pas les règles sociales.

«Mais, pendant qu'ils sont à l'écart, il faut leur donner les moyens de changer ou d'accepter cette société-là et ses règles. Si on ne le fait pas, on perd notre temps et notre argent pour rien. Strictement punir les gens, ça ne sert à rien.

«Parce qu'on pourrait se contenter de mettre quelqu'un en prison et de le fouetter tous les soirs. Premièrement, ça n'améliorera pas la personne. Ensuite, ça n'améliorera pas la société. Puis, ça va rendre la société moins sécuritaire. Si l'objectif de la prison et de la punition, c'est de rendre la société plus sécuritaire, il faut que la prison, en tant qu'institution, ait les instruments pour faire ce travail-là.»

Il rapporte d'ailleurs qu'au Texas – un État qui avait, jusqu'à tout récemment, une approche très répressive, *tough on crime* – on est en train de faire le constat que le système de justice pénale en place est un échec. Des milliards de dollars par année ont été gaspillés.

«Les gens qui sont *tough on crime* ont le droit de l'être, clame Daniel Benson. Mais ils doivent savoir que ce sont eux-mêmes qui vont devoir payer pour cette approche.»

Et sans grands résultats, pourrait-on ajouter.

Rencontres providentielles

Daniel croit que l'approche à privilégier en prison est celle qui permettra à la société de retrouver la paix troublée par le crime, et au criminel de devenir un citoyen exemplaire.

Il croit aussi en Dieu. Il croit donc que ce n'est pas par hasard qu'il a fait toutes ces rencontres dans sa vie : c'était pour qu'il donne au suivant. En ce sens,

ses années d'enfermement lui ont donné l'occasion de faire d'importantes rencontres. Chacune d'elles a été, selon lui, savamment planifiée par la Providence.

Il nous parle de l'agent de probation qui est devenu un mentor et un ami.

L'ancien prisonnier évoque aussi sa psychologue, qui ne lui disait pas un mot, mais qui lui a donné ce dont il avait cruellement besoin : une oreille attentive, sans jugements. C'est un peu à cause d'elle si, aujourd'hui, il tient tant à ce que son bureau soit un lieu où les détenus peuvent s'y exprimer librement.

«Maintenant, je dis aux gens en prison : "Si ça ne va pas bien, viens dans mon bureau, monte sur la table, casse les tasses, pisse dans le coin, roule-toi par terre si tu veux. Ce qui se passe ici va rester ici. Mais viens le faire quelque part ! Ne garde surtout pas ça en dedans, de peur que ça explose à un moment donné."»

Un mal pour un bien

«Si je n'avais pas fait de prison, je ne ferais probablement pas le travail que je fais maintenant. Les erreurs qu'on a commises, il faut qu'elles servent à quelque chose. Faut pas qu'elles servent juste à nous taper sur la tête.»

En effet, les erreurs de Daniel Benson lui «serviront» souvent dans son travail d'intervenant.

«Depuis des années, lorsque j'accompagne quelqu'un – souvent des gens condamnés pour meurtre –, durant la première rencontre, je ne parle pas du délit. Mon premier travail, c'est d'établir une relation avec la personne. Établir un lien de confiance. On parlera du délit une autre fois.

«Mais, à un moment donné, on va se mettre à parler des vraies affaires, quand le lien de confiance est solide.»

Aborder le crime franchement, tenter d'en parler le plus ouvertement possible, accompagner le détenu dans sa prise de conscience et dans un long processus de reconnaissance de ses torts : voilà les nouveaux défis quotidiens de Daniel.

Évidemment, il est impossible pour un meurtrier de se pardonner à lui-même s'il ne reconnaît pas au préalable ce qu'il a commis.

« Le crime seul doit placer l'être qui l'a commis hors de la considération sociale, et le châtiment doit l'y réintégrer. »

– Simone Weil (1909-1943), L'enracinement

Daniel renchérit : « Il y a tout un processus. La majorité des crimes, environ 80 % des homicides, sont commis par des gens connus des victimes. Ce sont des personnes qui ont déjà des relations entre elles : des amis, de la famille, peu importe. Donc, il ne faut pas seulement se réparer parce qu'on a enlevé la vie à quelqu'un. Mais il faut aussi réparer tout ce qu'il y a autour ! »

« Il faut absolument mettre les gens en face du mal qu'ils ont fait. Sinon, s'il n'y a personne qui les confronte, ils vont "faire leur temps, faire les programmes..." Non ! Il faut ramener ça à l'essentiel. »



La première fois qu'il est entré à l'établissement d'Archambault, à Sainte-Anne-des-Plaines, un grand frisson lui a traversé le dos quand le grillage a été fermé derrière lui. Vingt ans plus tard, lorsqu'il y est retourné pour travailler, il a encore eu ce grand frisson. Mais, contrairement à la première fois où il

y était entré, il savait qu'il retraverserait la grille vers la sortie avant la fin de la journée.

Désormais, il n'irait plus en prison pour purger sa peine, mais plutôt pour aider ceux qui écoulent la leur. Il irait en prison pour la vie de ceux qui y sont encore. ■

Pour aller plus loin :

Nous vous suggérons « La prison à perpétuité », un article sur notre site Web dans lequel Daniel Benson nous explique à quoi ressemble sa vie depuis qu'il a tué son beau-père, un jour de juin 1982, et ce que signifie techniquement une condamnation à vie.

www.le-verbe.com/societe/la-prison-a-perpetuite

« Il faut que le châtiment soit un honneur, que non seulement il efface la honte du crime, mais qu'il soit regardé comme une éducation supplémentaire qui oblige à un plus grand degré de dévouement au bien public. »

– Simone Weil (1909-1943), L'enracinement

MISERICORDIAE VULTUS



J'ai un grand désir que le peuple chrétien réfléchisse durant le Jubilé sur les *œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles*. Ce sera une façon de réveiller notre conscience souvent endormie face au drame de la pauvreté, et de pénétrer toujours davantage le cœur de l'Évangile, où les pauvres sont les destinataires privilégiés de la miséricorde divine. La prédication de Jésus nous dresse le tableau de ces œuvres de miséricorde, pour que nous puissions comprendre si nous vivons, oui ou non, comme ses disciples.

« Redécouvrons les œuvres de miséricorde corporelles : donner à manger aux affamés, donner à boire à ceux qui ont soif, vêtir ceux qui sont nus, accueillir les étrangers, assister les malades, visiter les prisonniers, ensevelir les morts. Et n'oublions pas les œuvres de miséricorde spirituelles : conseiller ceux qui sont dans le doute, enseigner les ignorants, avertir les pécheurs, consoler les affligés, pardonner les offenses, supporter patiemment les personnes ennuyeuses, prier Dieu pour les vivants et pour les morts. »



– Pape François

Extrait de la Bulle d'indiction
du jubilé extraordinaire
de la miséricorde

« Gloire à toi, Trinité !
Aux captifs, liberté ! »



**Trinitaires, passionnés de liberté !
Pour toi qui cherches ton chemin !**

Regarde la photo !

Contemple-la et laisse-toi interpeller par elle !

Tu vois le corps du Christ, sans bras, reposant sur un tronc, entouré de barbelés, et un Trinitaire essayant de les enlever.

La mission du Trinitaire est de libérer nos frères et sœurs qui sont persécutés à cause de leur foi, qui sont maltraités dans leur humanité, qui ont faim et soif de justice et de liberté ! Une belle mission toujours actuelle !

Il y a 800 ans, le Seigneur a appelé saint Jean de Matha pour fonder l'Ordre de la Sainte-Trinité et des captifs.

Le Seigneur continue toujours d'appeler et de dire :

« Viens et suis-moi ! »

Si tu veux en connaître plus sur les Trinitaires, communique avec :

Fr. Louis Gagnon, o.s.s.t, ou Fr. Michel Goupil, o.s.s.t,
Tél.: 450 461-0900 Tél.: 514 439-2244

courriel : vocationtrinitaire@gmail.com
www.trinitaires.ca

Maison Provinciale des Trinitaires
1481, rang des Vingt
Saint-Bruno (Québec) J3V 4P6

 Aide à
l'Église en Détresse
CANADA

PRIER • INFORMER • AGIR

AUJOURD'HUI DANS LE MONDE
200 MILLIONS DE
CHRÉTIENS PERSÉCUTÉS

À CAUSE DE LEUR FOI !



ACN © Carole AlFarah

Votre don change des vies : Tél. : 514 932-0552 • 1 800 585-6333 • acn-aed-ca.org



L'APPROCHE AVIVIA



Simplifier le processus d'achat de vos armoires de cuisine tout en vous permettant de participer à votre projet : voilà notre approche.

- Armoires en kit, assemblées ou non, de la largeur précise dont vous avez besoin
- Installez-les vous-même ou laissez notre équipe le faire pour vous
- Visualisez nos produits et nos prix en ligne et planifiez votre budget à votre rythme, selon vos besoins
- Convient tant aux clients résidentiels qu'aux promoteurs immobiliers

Des options écologiques, une qualité toute québécoise et un accompagnement personnalisé : visitez notre site web afin de découvrir l'approche Avivia.



MAGASINEZ VOS ARMOIRES
DE CUISINE EN LIGNE SUR
AVIVIA.CA



418 365-7821
Armoires AVIVIA
20, route Goulet
Saint-Séverin (Québec) G0X 2B0

CHRÉTIENS D'ALGÉRIE

Béjaïa est une ville de 200 000 habitants qui se situe à 180 km à l'est d'Alger, à flanc de montagnes et en bordure de mer. J'y cherche désespérément la communauté catholique du 10, rue Boudjadi. Mais, ici, Google Maps n'a rien répertorié et il n'existe pas de carte de la ville. J'arpente les rues, je demande l'aide des passants, et chacun me dirige vers un endroit différent. On me renvoie même à une ancienne église transformée en mosquée. Je le constate : à Béjaïa, tout le monde est musulman. J'en viens à penser que les chrétiens ont été rayés de la carte.



De gauche à droite : Zahia, le père Bruno et une paroissienne.





Quelques heures plus tard, je trouve enfin l'adresse, grâce à un traducteur qui parle arabe. Mais aucun signe n'indique qu'il s'agit d'une église. Pas de croix ni de clocher pour signifier le lieu de culte. Seules une clôture de métal et une cour intérieure s'offrent à moi. L'endroit m'apparaît être une résidence privée.

Je sonne malgré tout. Un homme vient me répondre. Rassurée, je crois voir sur son teeshirt le logo de la communauté du Chemin Neuf.

— Bonjour, vous êtes le prêtre Bruno Vuillaume?

C'est bien lui. Il m'invite à entrer et me présente quelques personnes de la communauté chrétienne locale de passage. Parmi elles, Zahia, une femme récemment baptisée, et Sihem, une catéchumène.

On m'invite immédiatement à prendre place autour de la table. Il est 16 heures, l'heure du café en Algérie. Je fraternise avec ceux que j'ai cherchés tout l'après-midi. Puis, je leur demande pourquoi ils ont choisi d'être catholiques. La discussion est lancée.

Une quête

Immédiatement, Zahia prend la parole. Avec ses grands yeux noirs pétillants, elle nous raconte avec ardeur comment sa recherche du vrai Dieu a culminé au baptême.

«Avant, en Algérie, l'islam était plus traditionnel, plus familial. Il y a seulement depuis une vingtaine d'années qu'on découvre un autre islam, si je peux dire plus radical

dans sa forme, plus legaliste. Moi, personnellement, j'ai vécu dans une famille où personne ne se préoccupait de la religion.»

«Puis, avec l'âge qui avançait, je constatais que j'aimais Dieu, mais je ne savais pas par quelle voie le suivre. Jusqu'à ce que je fasse la rencontre de prêtres catholiques par l'entremise de ma famille.»

Zahia nous décrit à quel point elle est fascinée par leur façon de vivre, leur simplicité et surtout leur humilité.

«J'ai voulu en savoir davantage. C'est pourquoi je suis allée voir un Père blanc pour lui partager mon désir de connaître le christianisme. Il m'a demandé si j'étais musulmane. J'ai bafouillé un "non" très hésitant. Puis, à mon étonnement, il m'a dit: "Tu n'as même pas lu le Coran et tu rejettes l'islam comme ça, sans motif. Lis le Coran."»

Je lui fais de grands yeux ronds, un peu stupéfaite de la tournure que prend le récit. Les autres n'ont pas l'air aussi surpris que moi.

— Pourquoi cette réaction?

Elle m'explique qu'ici, en Algérie, les musulmans qui deviennent catholiques doivent s'attendre à vivre un possible rejet de la famille ou une forme de marginalisation sociale. C'est pourquoi le Père blanc l'avait poussée à approfondir son désir. Il est d'ailleurs maintenant son parrain.

Zahia poursuit: «Je cherchais alors des pistes, soit à la télé, soit dans les journaux, pour trouver s'il y avait une

trace de christianisme en Algérie. Je n'en savais rien. Même s'il y a des églises, personne n'en parle.»

«J'ai donc trouvé une église protestante. Mais je n'ai pas trop aimé mon expérience. Alors, j'ai repris contact avec le Père blanc pour le lui dire, même s'il m'avait renvoyé la première fois.

«Quand il a vu que ma démarche était sérieuse, il m'a proposé d'en discuter. Et il m'a envoyé ici, à la paroisse. Quand je suis entrée, j'ai senti une certaine paix à l'intérieur. J'ai dit: "Seigneur, c'est ça que je veux." Je n'avais pas ressenti ça chez les protestants.»

La foi de leurs origines

Zahia nous parle alors de sa démarche de baptême, qu'elle reçoit en 2010. Son visage lumineux et serein nous dévoile à l'avance les fruits qu'elle s'apprête à nous raconter.

«La joie est toujours là dans mon cœur, je me sens très heureuse. Pour moi, c'est une renaissance. Ma personne est transformée. Ce que je suis aujourd'hui, ce n'était pas moi avant. J'étais un peu comme la plupart des femmes kabyles, animée d'une sorte de fierté mal

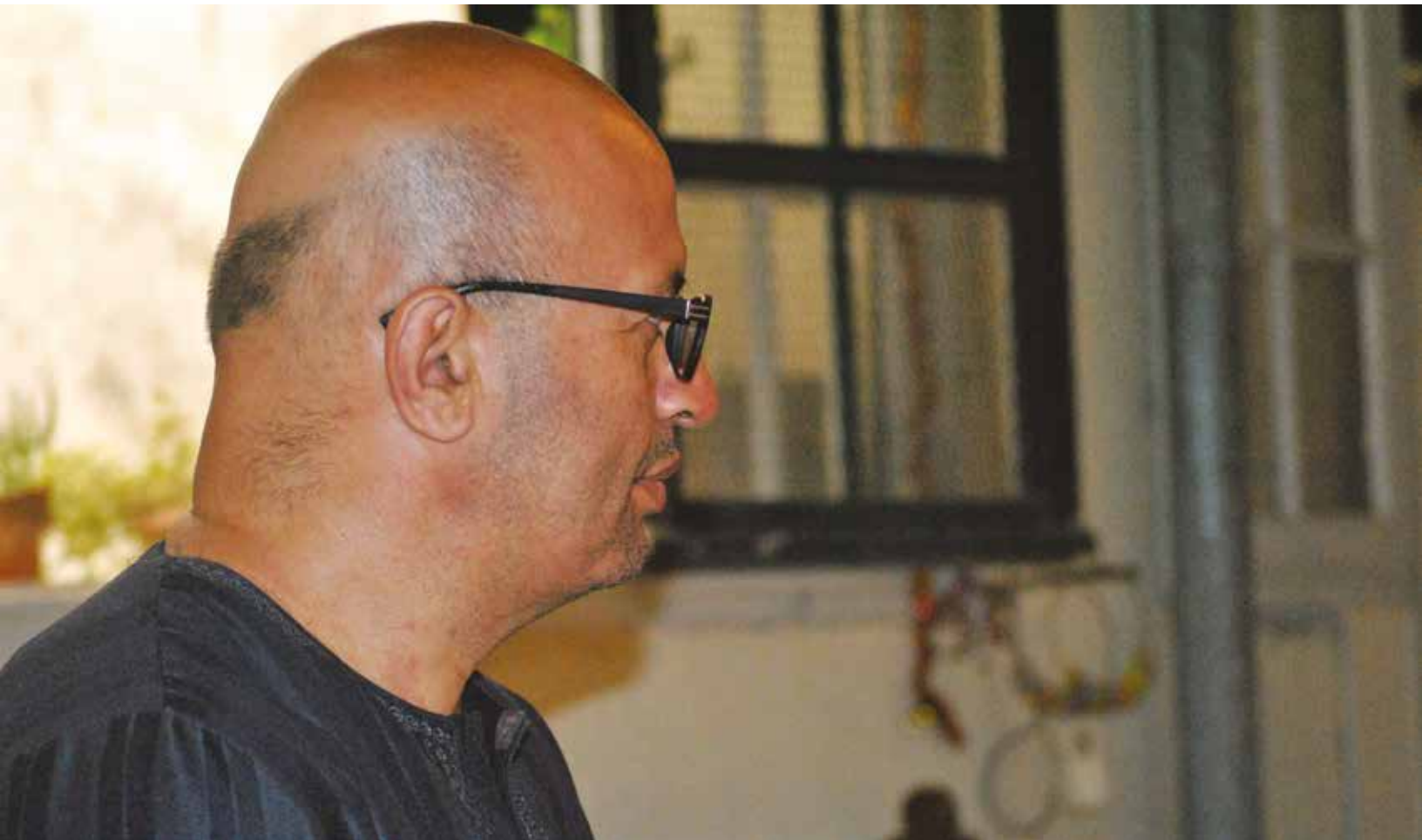
placée, un orgueil, une sous-estime de l'autre. Tout ça est presque parti.»

Quand je lui parle du mot «conversion» pour qualifier son parcours, à mon étonnement, Zahia n'est pas d'accord. «Il ne s'agit pas d'une conversion, mais plutôt d'un retour à mes origines. Avant d'être la terre de l'islam, la Kabylie était chrétienne», me fait-elle remarquer.

Jusque-là, tout le monde écoutait Zahia dans un silence attentif. Sihem, à l'autre bout de la table, toute captivée par le récit de sa sœur, renchérit. Elle aussi perçoit sa foi comme un retour aux sources. Elle pense même avoir toujours été chrétienne.

«J'ai reçu par héritage la foi musulmane. Quand j'avais sept ans, mon père me disait qu'il fallait avoir la crainte de Dieu, qu'il fallait faire les cinq prières comme ça et comme ça. Mais je voulais le vivre différemment. Je priais en parlant à Dieu dans mon cœur.»

Quand elle a rencontré par hasard les sœurs blanches, Sihem est tombée sous le charme. Ces sœurs vivaient comme elle l'avait toujours voulu. Pendant 18 ans, elle a donc partagé avec elles une relation d'amitié toute simple, sans qu'elle sente qu'on insiste pour la convertir.



«Puis, elles ont fini par quitter Béjaïa. Je n'avais plus de repères. J'ai senti la solitude. J'ai réalisé que mon Dieu à moi se comportait comme elles le décrivaient. Je ne l'avais pas su depuis tout ce temps, mais cela faisait 18 ans que j'étais chrétienne. Je suis venue à la paroisse pour dire que je voulais être baptisée.»

Vivre sa foi en pays musulman

On devine que Charles de Foucauld est un modèle pour les prêtres de l'Algérie. Si le père Vuillaume n'est pas aussi isolé que le père de Foucauld l'a été au milieu des Touaregs, il est quand même le seul prêtre dans la vaste jungle urbaine des 200 000 habitants de Béjaïa.

Même si ces chiffres sont peut-être révélateurs d'un contexte de christianisme bien minoritaire, le père Vuillaume demeure le prêtre des 30 chrétiens qui fréquentent la paroisse régulièrement. Une communauté petite, mais bien vivante, qui se compose à majorité d'étudiants subsahariens, de Kabyles, de passants curieux ou de protestants tout simplement désireux d'assister à la célébration dominicale.

«En France, il y a un prêtre pour 10 000 personnes, me précise le père Bruno. Les gens nous disent qu'il manque de prêtres, mais je leur dis qu'ils ont plus de prêtres que n'importe où ailleurs.»

Le problème n'étant pas le manque de prêtres, on soupçonne un manque de fidèles, même si l'un ne va pas sans l'autre. Mais les fidèles, comment les trouver? La tâche est ardue. Zahia et Sihem n'ont témoigné de leur foi qu'à leurs proches intimes, et Zahia le cache toujours à sa belle-famille.

«Le seul blocage que j'ai ici, me dit Zahia, c'est qu'on ne puisse pas en parler ouvertement. Je voudrais bien dire aux gens que je suis chrétienne parce que je suis heureuse. C'est comme quand on est amoureux. On a toujours envie d'en parler. Mais là, à cause de la pression sociale, je le garde pour moi.»

— Qu'en est-il de la législation en Algérie?

«Convertir un musulman à une autre religion est passible d'emprisonnement. Ici, donner une Bible dans la rue à quelqu'un, c'est illégal. On ne trouve pas de Bible dans les librairies non plus. On trouve des Corans partout, par contre», m'explique le père Bruno.

Avant d'exercer son ministère de prêtre à Béjaïa, le père Bruno l'a fait pendant cinq ans au Caire. En prenant son

expérience comme point de comparaison, il constate que les églises ici sont invisibles. «Dans certains quartiers du Caire, il y a de vraies églises avec des cloches et tout. Ce n'est pas comme ici, où tu cherches les églises.»

J'ai le sourire en coin en leur rappelant que j'en sais quelque chose.



Zahia termine par une histoire qui lui donne de l'espoir. «Un jour que je passais devant une librairie, j'aperçois des DVD sur la vie de Jésus, les grands prophètes, la Bible. Je fais exprès d'en acheter quelques-uns. Je vais chercher l'argent dans la voiture, et quand je reviens payer, on me dit que c'est déjà payé. "Mais comment ça, c'est payé?" "Quelqu'un a payé pour toi. La personne a dit que si tu avais pris quelque chose d'autre, il n'aurait pas payé."»

«J'ai l'impression que, parfois, Dieu nous rejoint là où on ne l'attend pas. Chaque fois qu'on a peur de faire quelque chose, Jésus est là pour nous dire de ne pas craindre.»

Sihem, enthousiaste, ajoute: «Je veux aller jusqu'au bout, être baptisée. Si je veux être chrétienne du point de vue du droit de la famille, c'est un grand risque par rapport à mes enfants. Il y a des articles de lois qui stipulent qu'une fois que la mère change de religion elle peut perdre la garde de ses enfants.

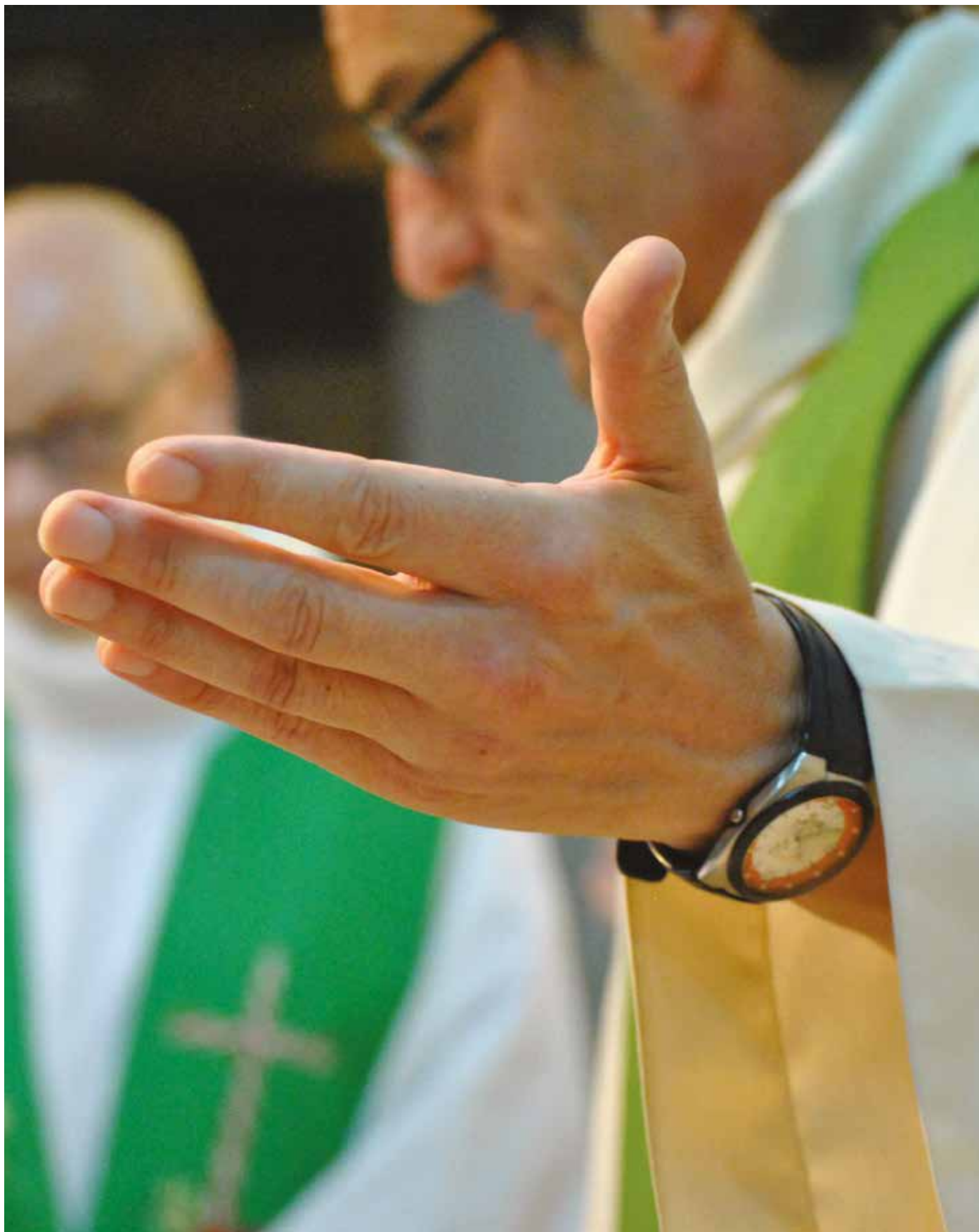
«Quand on a la foi, on ne peut pas mettre Dieu dans une balance. Je ne peux pas mettre quelqu'un avant Dieu. C'est une chose que je ne peux pas expliquer. J'ai très bien lu les statuts de la famille. On perd beaucoup de droits par rapport à la loi. Mais c'est le plus grand examen de foi que peut rencontrer une personne. La foi est en nous ou elle ne l'est pas. Je n'ai pas peur.»

La discussion se termine, car il est maintenant 17 h 30, l'heure de la messe.

Je les suis vers la petite chapelle. Nous sommes une quinzaine présents pour assister à la messe du dimanche, célébrée en Algérie le vendredi.

Dans un silence admiratif, en les regardant, je perçois des chrétiens qui doivent se battre chaque jour pour garder leur foi vivante.

Dans ce vaste pays désertique, j'y vois l'oasis du Christ. ■



TA MÈRE

n'en peut plus de voir ton vieux poster de *Rocky IV*
lorsqu'elle passe dans ta chambre pour
ramasser ton linge sale ?

TON PATRON

en a ras le bol des pensées positives
laminées pastel qui ornent les murs
de ton bureau ?

FAIS-LEUR PLAISIR. REFAIS TA DÉCO !



Affiches 18 pouces x 24 pouces

Le prix à l'unité: 12 \$ + taxes

Commande par téléphone seulement.
Frais de livraison en sus.
418 908-3438

suivez-nous sur



www.youtube.com/channel/UCa6h0fJY-WRvbEvvi_HPkqQ

LANCÈMENT

NUMÉRO

AVRIL - MAI - JUIN 2016

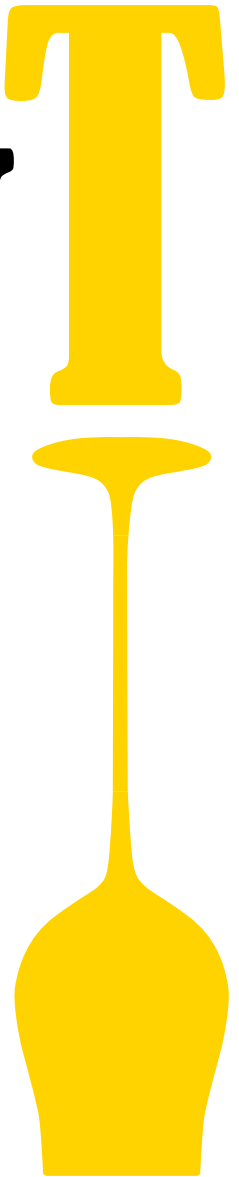
2 AVRIL 2016

17 h

ESPACE HYPÉRION

confirmez votre présence

— REDACTION@LE-VERBE.COM



suivi à **20 h** d'une soirée

POP Louange

**AD EXTRA
AVEC BRIGITTE BÉDARD
ET PIERRE RACICOT**

billets en vente sur

lepointdevente.com/billets/hyp160402001



Photo: Pascale Bélanger

AU NORD DU 55^e PARALLÈLE

Une Église au Nunavik

Pascale Bélanger
pascale.belanger@le-verbe.com

Larguée dans le Nord durant quelques semaines l'automne dernier pour un stage en santé publique, Pascale Bélanger en a profité pour visiter la communauté catholique de Kuujuaq. Un récit empreint de rencontres simples, de découvertes culturelles et d'élans missionnaires.



Je les ai rencontrés par un dimanche matin d'octobre. On m'avait dit que, dans la chapelle jaune, une petite cabane simplissime dans un paysage tout aussi dénudé, se retrouvait la communauté catholique de Kuujjuaq pour la célébration dominicale.

Dès mon entrée à l'intérieur de ladite chapelle, une femme menue, tout sourire, vient me souhaiter la bienvenue. De l'intérieur, une chaleur toute spéciale émane. Une famille est assise du côté gauche de la salle, des enfants inuits assis à côté des Blancs, des jeunes et moins jeunes, des handicapés, des bienportants.

Action de grâce

Un peu timide de nature, je prends place près de deux jeunes femmes. Je me présente. Elles enseignent à l'école primaire de Kuujjuaq, toutes deux originaires de l'Ontario. Arrivées dans le Nord depuis peu, comme moi.

Quelques minutes plus tard, un jeune homme entre et s'installe à côté de celui qui semblait être le responsable de la communauté. Le jeune homme sort son violon, puis nous répétons deux chants, tous ensemble.

Peu après, la célébration débute. La liturgie se fait en anglais et en français. Robert, le responsable, présente les Paroles que nous allons écouter, faisant ressortir tel ou tel passage et ponctuant la rencontre de silence. Après l'évangile, il laisse aussi la possibilité à chacun de partager sur la parole entendue.

La parole du jour nous parle d'un homme qui veut vivre, qui veut être heureux. Cet homme demande alors à Jésus ce qu'il doit faire de mieux pour le suivre. Jésus lui répond, plein d'amour : «Une seule chose te manque : va, ce que tu as, vends-le et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis, viens, suis-moi» (Mc 10,21).

En entendant cette parole, je me sens tout de suite interpellée, mais je n'ai aucune idée pourquoi. J'entrevois toutefois que mon expérience dans le Nord, trop brève, risque de me marquer comme le fer marque le bois.

Après la célébration, Robert et Judith invitent la communauté à se rendre dans la pièce annexée à la chapelle pour célébrer l'Action de grâce. Un grand Égyptien a préparé un copieux repas pour la trentaine de personnes que nous sommes. Plusieurs ont aussi apporté un plat ou un dessert à partager. Bref, c'est un vrai festin !

Nous mangeons avec appétit une dinde farcie, des cigares au chou, un riz fumant aux herbes, des pâtes aux lentilles et tomates, de délicieuses salades, du pain brioché et un assortiment de desserts sucrés à souhait. Les enfants sont ravis, et moi aussi !

C'est l'occasion pour moi de fraterniser davantage avec les membres de cette petite communauté de Kuujjuaq et de rendre grâce pour cette famille universelle que constitue l'Église.

C'est peu après que je découvrirai que cette communion fraternelle retrouvée au nord du 55^e parallèle est le fruit d'une mission qui a débuté il y a quelques années.

Robert

Comme la plupart des Blancs, en arrivant à Kuujjuaq en 2013, Robert connaissait peu encore la réalité nordique. Par contre, à l'écoute de son témoignage, je peux conclure que son parcours l'avait tranquillement préparé à vivre et à accueillir cette vie en région, loin des grands centres urbains.

Collégien, il s'était pris d'affection pour la philosophie, qu'il a étudiée ensuite à l'Université d'Ottawa. Selon lui, ces études lui ont fait graduellement remettre en question sa foi.

Or, à l'âge de 20 ans, Robert assiste à une conférence de Jean Vanier sur l'inspiration du poète. À ce moment, Robert sent un désir d'absolu naître en lui. Après sa conférence, Jean Vanier invite ceux qui veulent prolonger la discussion à passer la soirée en sa compagnie au café étudiant. Sans hésiter, Robert s'y présente. Lors de cette soirée, Robert entend parler de l'Arche, ces communautés où des personnes ayant des déficiences intellectuelles partagent leur quotidien avec ceux qui sont venus les aider. Une première graine est semée.

Après cette rencontre, la vie de Robert suit tout de même son cours. Il enseigne la philosophie au cégep de Rouyn-Noranda pendant trois ans. Il sent toutefois que sa vie ne doit pas en rester là, que son chemin doit être autre. Il commence à se lier avec des déficients intellectuels.

Peu à peu, c'est comme s'il entend un cri, un cri qui était «plus fort» que celui de ses étudiants. Il entend le cri de vingt personnes aux prises avec un handicap, vingt personnes qui vivent dans un sous-sol, qui ont été sorties de leur famille.

«J'ai compris, me dit Robert, ce que disait Jean Vanier : ils ont besoin de famille!»

Robert communique alors avec Jean Vanier, qui l'envoie à l'Arche en France. Par la suite, les deux hommes partent en Haïti. Puis, Robert poursuit la mission là-bas, seul. Il met sur pied une communauté de l'Arche et y reste 25 ans.

Après, il est temps de partir. Il sent qu'il doit laisser les Haïtiens prendre leur vie en main. «C'était une très belle communauté, me dit-il. L'important dans tout ça, c'était de suivre le Christ, c'était le cœur de ma mission : à travers le pauvre, je retrouvais la Parole et la présence de Jésus. C'est aussi le cœur de notre vie ici, à Kuujuaq : la Parole.»

Robert continue : «J'ai pu approfondir la vie communautaire en étant près des personnes ayant un handicap, mais aussi en étant entouré de jeunes Haïtiens qui ont une foi très vive.»

Judith

La jolie dame qui m'a souhaité la bienvenue lors de mon entrée dans la chapelle s'appelle Judith. Elle est mariée

à Robert depuis le début des années 2000. Ce «jeune» couple a germé à l'Arche.

Vers l'âge de 40 ans, Judith aussi a vécu à l'Arche une expérience qui allait moduler le reste de sa vie. «Un jour, j'ai lu un livre de Jean Vanier, puis plusieurs autres, et après des années de réflexion, je suis allée à l'Arche à Québec. J'étais attirée par la ville de Québec. J'y suis restée une dizaine d'années.»

Native de l'Ontario, Judith a été élevée dans une famille pratiquante, entourée de son frère et de ses deux sœurs. Dans la vingtaine, elle arrête de fréquenter l'Église. Elle y retournera un peu plus tard, puisque trop de questions la taraudent... Autour d'un thé, Judith me parle notamment du père jésuite Gilles Beauchemin, qui l'a aidée énormément à cheminer.

«L'expérience à l'Arche a été très riche, formatrice, m'a permis de m'épanouir ; ça m'a ouvert beaucoup de portes, sur le plan spirituel et sur le plan humain. Ce qui m'a le plus touchée à l'Arche, c'est la beauté des personnes qui ont un handicap, particulièrement ceux qui sont le plus démunis.»



Quelques membres de la communauté (photo : courtoisie Judith Elliott).



*« Je n'attends de vous aucun résultat.
Soyez une présence, une présence
d'Évangile, faites communauté. »*

– M^{gr} Gilles Lemay

Photo : Pascale Bélanger



Judith aussi a passé quelques années en Haïti. Elle en parle comme d'une grande expérience. «Être intégrée rapidement dans la communauté haïtienne, ce fut un privilège. Il y a plus de résistance ici [à Kuujuaq] à cause de l'impérialisme, à cause de l'histoire.» Robert complète toutefois: «Les Haïtiens ont vécu la même histoire, ils étaient les esclaves des Français, mais la différence en Haïti, c'est que les Haïtiens étaient maîtres chez eux.»

Judith poursuit: «Depuis qu'on est ici, je dois réapprendre l'histoire du Canada et du Québec, savoir comment le peuple inuit a souffert, et aussi les Premières nations, qui continuent à souffrir beaucoup.»

Une mission

Avant d'arriver à Kuujuaq, Robert et Judith se sont impliqués à l'Arche à Montréal, puis dans la même communauté à Amos. Lorsque Robert a cru que c'était le moment opportun de passer à autre chose, il est allé rencontrer son évêque, M^{gr} Gilles Lemay. «J'aime beaucoup l'Église, dit Robert. Donc, je suis allé voir M^{gr} Lemay». C'est à ce moment que le couple entend parler de Kuujuaq.

«L'évêque me dit qu'il avait entendu parler du Plan Nord et qu'il ne savait pas comment les Inuits vivaient ça. Il souhaitait que les Inuits voient que l'Église les soutient. Il avait peur que le Plan Nord envahisse le peuple. L'évêque nous a alors proposé de nous rendre, Judith et moi, à Kuujuaq pour y créer une communauté. Il nous a demandé de créer une communauté centrée sur l'Évangile, sur la Parole.»

En arrivant dans le Nord à l'hiver 2013, Robert et Judith font face à de nombreux défis. Une fois rendus sur les lieux, ils saisissent l'étendue des blessures historiques des Inuits. Robert et Judith me parlent notamment des écoles résidentielles: pendant sept générations, le gouvernement – en collaboration avec l'Église – a envoyé les enfants des Premières nations, dont ceux des Inuits, dans des écoles où ils ne pouvaient plus parler leur langue, où ils devaient effacer et renier leur culture.

Ils me parlent également d'un prêtre catholique qui a commis des crimes atroces sur les enfants inuits...

Dans ce contexte, le fait d'être des Blancs envoyés en mission par l'Église catholique peut certainement être mal perçu. D'autre part, à son arrivée, le couple réalise que le peuple inuit ne fait pas partie de l'Église catholique, mais plutôt de l'Église anglicane.

« Qu'est-ce que Jésus veut de nous ? Qu'est-ce que Jésus veut qu'on fasse auprès de cette communauté ? »

Puis, les Blancs, comme partout ailleurs au Québec, ne sont pas plus pratiquants dans le Nord. Si on se fie aux statistiques, il y aurait 400 catholiques à Kuujuaq. Or, aux célébrations dominicales, à leur arrivée en 2013, ils étaient deux ou trois, parfois quatre, en comptant Robert et Judith !

Certes, à ce moment, il y a eu une grande désillusion. Quel sens donner à cette mission ? « Pourquoi une mission catholique ici ? »

Malgré leur découragement, Robert et Judith se rappellent les paroles de l'évêque : « Je n'attends de vous aucun résultat. Soyez une présence, une présence d'Évangile, faites communauté. »

Robert et Judith enlèvent les quarante chaises dans la chapelle et commencent à faire un demi-cercle de quatre chaises. Avec celui ou ceux qui viennent les rejoindre les dimanches, ils lisent l'Évangile et partagent ensemble sur cette Parole.

Puis, ils font ce que l'évêque leur a demandé : « Soyez une présence ! »

Ils commencent à rendre visite aux malades à l'hôpital, aux personnes âgées, aux détenus. Ils tissent des liens avec l'Église anglicane, qui se réunit les mercredis soir, ils étudient intensément la langue, l'inuktitut, ils commencent à se faire des amis, ils se rapprochent des personnes handicapées. « Ces personnes n'ont pas de barrières, alors elles nous aident à faire des ponts ! Ils sont joyeux, ils aiment prier avec nous. »

Tranquillement, de nouvelles personnes viennent aux célébrations, une à une.

« Nous avons été appelés à être présents avec le peuple ; nous voyons bien que c'est un peuple souffrant. Qu'est-ce que Jésus veut de nous ? Qu'est-ce que Jésus veut qu'on fasse auprès de cette communauté ? Nous avons laissé Dieu nous nourrir et nous envoyer. »

Robert me parle du passage de l'Évangile où Jésus nous dit : « Tu veux être le premier ? Tu seras le serviteur. » Encore aujourd'hui, Robert et Judith se sentent appelés à servir ce peuple, simplement, avec ce qu'ils sont.

Devant la souffrance, la première réaction de l'homme n'est certainement pas de subir, mais plutôt de se défendre ou encore d'être proactif, de « faire » quelque chose. Devant toutes les difficultés que vivent les Inuits, les Blancs veulent trouver des solutions, veulent les aider.

Rapidement, Robert et Judith ont réalisé que la « compétence » que nous avons peut devenir écrasante pour eux. Notre présence, toutefois, peut leur donner du courage. C'est un apprentissage pour nous qui sommes habitués à être dans l'action pour nous sentir accomplis.

Avec le temps, Robert et Judith comprennent mieux ce qu'est leur mission : être les amis des Inuits. Évidemment, cela ne veut pas dire qu'ils ne se servent pas de leur talent ni de leur compétence pour les aider, mais ils ont souci de ne pas les envahir, de ne pas les écraser.

Robert me montre *Le Plan Nunavik* que les Inuits ont rédigé. « Ils ont un plan pour leur peuple, un plan à eux. »

La communauté

Pour ce couple envoyé en mission depuis maintenant trois ans, le sommet de leur semaine, c'est la Parole du dimanche. « On ouvre l'Évangile, on essaie de voir ce que nous dit la Parole et ce que Jésus ferait ici. Les mots du pape François nous fortifient également ; il nous invite à aller partout, à sortir, à aller aux périphéries. Je l'entends nous dire : « Sortez ! » »

Avec le temps, Judith et Robert ont formé un petit conseil composé d'eux-mêmes et de trois autres membres qui donnent leur appui à la mission à Kuujuaq. Cette structure leur permet d'établir les priorités pour leur communauté.





À l'heure actuelle, les fidèles sont au nombre de quinze à vingt chaque semaine. Plusieurs des membres sont de confession différente: anglicane, évangélique, méthodiste, pentecôtiste... Quelques jeunes professeurs, dont le violoniste, ont choisi de venir aux célébrations dans cette communauté catholique invitante pour entendre et méditer les Paroles de la semaine ainsi que pour recevoir et mieux donner par la suite cet Amour qui rassemble.

Outre les célébrations dominicales toujours festives et remplies de musique, la communauté organise notamment des soirées mensuelles de cuisine. Les membres se rassemblent également pour jouer à des jeux de société, en laissant une grande place à ceux qui ont une déficience physique ou intellectuelle. «Tout cela crée la communion!» me disent-ils.



De son côté, Judith visite les malades à l'hôpital chaque semaine, tandis que Robert discute avec les détenus au centre de détention de la ville. L'évêque continue à les accompagner dans cette mission, certes par ses prières, mais également en visitant la communauté à Kuujuaq une fois par année. Pour Noël et Pâques, le conseil essaie chaque année de trouver un prêtre du Sud qui puisse venir célébrer avec eux.

«Si on n'avait pas une communauté, on ne se sentirait pas capables de rester. L'évêque n'a pas envoyé deux individus, mais nous a demandé de créer une communauté», me dit Robert.

Puis, Judith complète: «On aime beaucoup être ici, souvent on dit merci d'être là, c'est un cadeau pour nous.»



J'ai quitté la communauté de Kuujuaq comme on quitte ses frères et sœurs. La rencontre de Robert et de Judith m'a portée pendant plusieurs semaines. J'ai vu des gens heureux. Vraiment heureux.

C'est vrai que le froid nordique a de quoi rebuter les plus aguerris, mais le Nord regorge aussi de petits trésors, de concentrés de chaleur et de beauté. ■

Pascale Bélanger: Littérature, philosophie et... nutrition. Voilà le parcours original d'une jeune femme qui ne l'est pas moins. Pascale est *fan* (dans l'ordre) de Jésus, d'*Orgueil et préjugés* et des mets italiens.

LA CITÉ DE DIEU

Augustin d'Hippone



Nos collaborateurs Laure Marais (directrice des éditions Néhémie) et Sylvain Aubé (avocat et blogueur sur notre site Web) ont sélectionné quelques extraits de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin. Ce texte, malgré ses 16 siècles d'âge, ne semble pas avoir pris une seule ride.

Les empires, sans la justice, ne sont que des ramas de brigands

En effet, que sont les empires sans la justice, sinon de grandes réunions de brigands? Aussi bien, une réunion de brigands est-elle autre chose qu'un petit empire, puisqu'elle forme une espèce de société gouvernée par un chef, liée par un contrat, et où le partage du butin se fait suivant certaines règles convenues?

Que cette troupe malfaisante vienne à augmenter en se recrutant d'hommes perdus, qu'elle s'empare de places pour y fixer sa domination, qu'elle prenne des villes, qu'elle subjugue des peuples, la voilà qui reçoit le nom de royaume non parce qu'elle a dépouillé sa cupidité, mais parce qu'elle a su accroître son impunité.

C'est ce qu'un pirate, tombé au pouvoir d'Alexandre le Grand, sut fort bien lui dire avec beaucoup de raison et d'esprit. Le roi lui ayant demandé pourquoi il troublait ainsi la mer, il lui répartit fièrement: «Du même droit que tu troubles la terre. Mais comme je n'ai qu'un petit navire, on m'appelle pirate, et parce que tu as une grande flotte, on t'appelle conquérant.»

Livre 4, chapitre 4



Différence des deux cités

Deux amours ont donc bâti deux cités : l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu, celle de la terre, et l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même, celle du ciel.

L'une se glorifie en soi, et l'autre dans le Seigneur ; l'une brigue la gloire des hommes, et l'autre ne veut pour toute gloire que le témoignage de sa conscience ; l'une marche la tête levée, toute bouffie d'orgueil, et l'autre dit à Dieu : « Tu es ma gloire, et c'est toi qui me fais marcher la tête levée » ; en l'une, les princes sont dominés par la passion de dominer sur leurs sujets, et en l'autre, les princes et les sujets s'assistent mutuellement, ceux-là par leur bon gouvernement, et ceux-ci par leur obéissance ; l'une aime sa propre force en la personne de ses souverains, et l'autre dit à Dieu : « Seigneur, qui es ma vertu, je t'aimerai. »

Aussi les sages de l'une, vivant selon l'homme, n'ont cherché que les biens du corps ou de l'âme, ou de tous les deux ensemble ; et si quelques-uns ont connu Dieu, ils ne lui ont point rendu l'honneur et l'hommage qui lui sont dus, mais ils se sont perdus dans la vanité de leurs pensées et sont tombés dans l'erreur et l'aveuglement.

En se disant sages, c'est-à-dire en se glorifiant de leur sagesse, ils sont devenus fous et ont rendu l'honneur qui n'appartient qu'au Dieu incorruptible à l'image de l'homme corruptible et à des figures d'oiseaux, de quadrupèdes et de serpents ; car, ou bien ils ont porté les peuples à adorer les idoles, ou bien ils les ont suivis, aimant mieux rendre le culte souverain à la créature qu'au Créateur, qui est béni dans tous les siècles.

Dans l'autre cité, au contraire, il n'y a de sagesse que la piété, qui fonde le culte légitime du vrai Dieu et attend pour récompense dans la société des saints, c'est-à-dire des hommes et des anges, l'accomplissement de cette parole : « Dieu tout en tous. »

Livre 14, chapitre 28

D'où viennent la paix et la discorde entre la cité du ciel et celle de la terre

Mais ceux qui ne vivent pas de la foi cherchent la paix de leur maison dans les biens et les commodités de cette vie, au lieu que ceux qui vivent de la foi attendent les biens éternels de l'autre vie qui leur ont été promis, et se servent des félicités temporelles comme des voyageurs et des étrangers non pour y mettre leur cœur et se détourner de Dieu, mais pour y trouver quelque soulagement et se rendre en quelque façon plus supportable le poids de ce corps corruptible qui appesantit l'âme.

Ainsi, il est vrai que l'usage des choses nécessaires à la vie est commun aux uns et aux autres dans le gouvernement de leur maison; mais la fin à laquelle ils rapportent cet usage est bien différente. Il en est de même de la cité de la terre, qui ne vit pas de la foi. Elle recherche la paix temporelle, et l'unique but qu'elle se propose dans la concorde qu'elle tâche d'établir parmi ses membres, c'est de jouir plus aisément du repos et des plaisirs.

Mais la cité céleste, ou plutôt la partie de cette cité qui traverse cette vie mortelle et qui vit de la foi, ne se sert de cette paix que par nécessité, en attendant que tout ce qu'il y a de mortel en elle passe.

C'est pourquoi, tandis qu'elle est comme captive dans la cité de la terre, où toutefois elle a déjà reçu la promesse de sa rédemption et le don spirituel comme un gage de cette promesse, elle ne fait point difficulté d'obéir aux lois qui servent à régler les choses nécessaires à la vie mortelle; car cette vie étant commune aux deux cités, il est bon qu'il y ait entre elles, pour tout ce qui s'y rapporte, une concorde réciproque.

Mais la cité de la terre ayant eu certains sages, dont la fausse sagesse est condamnée par l'Écriture, et qui, sur la foi de leurs conjectures ou des conseils trompeurs des démons, ont cru qu'il fallait se rendre favorable une multitude de dieux, comme ayant autorité chacun sur diverses choses, l'un sur le corps, l'autre sur l'âme, et dans le corps

même, celui-ci sur la tête, celui-là sur le cou, et ainsi des autres membres, et dans l'âme aussi, l'un sur l'esprit, l'autre sur la science, ou sur la colère, ou sur l'amour, et enfin dans les choses qui servent à la vie, celui-ci sur les troupeaux, cet autre sur les blés ou sur les vigiles, et ainsi du reste ; comme, d'un autre côté, la Cité céleste ne reconnaissait qu'un seul Dieu, et croyait qu'à lui seul était dû le culte de latrerie, elle n'a pu par ces raisons avoir une religion commune avec la cité de la terre, et elle s'est trouvée obligée de différer d'elle à cet égard ; de sorte qu'elle aurait couru le risque d'être toujours exposée à la haine et aux persécutions de ses ennemis, s'ils n'eussent enfin été effrayés du nombre de ceux qui embrassaient son parti et de la protection visible que leur accordait le ciel.

Voilà donc comment cette Cité céleste, en voyageant sur la terre, attire à elle des citoyens de toutes les nations et ramasse de tous les endroits du monde une société voyageuse comme elle, sans se mettre en peine de la diversité des mœurs, du langage et des coutumes de ceux qui la composent, pourvu que cela ne les empêche point de servir le même Dieu.

Elle use d'ailleurs, pendant son pèlerinage, de la paix temporelle et des choses qui sont nécessairement attachées à notre mortelle condition ; elle désire et protège le bon accord des volontés, autant que la piété et la religion le peuvent permettre, et rapporte la paix terrestre à la céleste, qui est la paix véritable, celle que la créature raisonnable peut seule appeler de ce nom, et qui consiste dans une union très réglée et très parfaite pour jouir de Dieu et du prochain en Dieu.

Là, notre vie ne sera plus mortelle, ni notre corps animal ; nous posséderons une vie immortelle et un corps spirituel qui ne souffrira d'aucune indigence et sera complètement soumis à la volonté.

La cité céleste possède cette paix ici-bas par la foi ; et elle vit de cette foi lorsqu'elle rapporte à l'acquisition de la paix véritable tout ce qu'elle fait de bonnes œuvres en ce monde, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard du prochain ; car la vie de la cité est une vie sociale.

Livre 19, chapitre 17

De la résurrection des corps

Voilà le monde qui croit maintenant que le corps de Jésus Christ, tout terrestre qu'il est, a été emporté au ciel; voilà les doctes et les ignorants qui croient que la chair ressuscitera et qu'elle montera au ciel; et il en est très peu qui demeurent incrédules.

Or, de deux choses l'une: s'ils croient une chose croyable, que ceux qui ne la croient pas s'accusent eux-mêmes de stupidité; et s'ils croient une chose incroyable, il n'est pas moins incroyable qu'on soit porté à croire une chose de cette espèce. Le même Dieu a donc prédit ces deux choses incroyables, que les corps ressusciteraient et que le monde le croirait; et il les a prédites toutes deux, bien longtemps avant que l'une des deux arrivât.

De ces deux choses incroyables, nous en voyons déjà une accomplie, qui est que le monde croirait une chose incroyable; pourquoi désespèrerions-nous de voir l'autre, puisque celle qui est arrivée n'est pas moins difficile à croire? Et, si l'on y songe, la manière même dont le monde a cru est une chose encore plus incroyable.

Jésus Christ a envoyé un petit nombre d'hommes sans lumières et sans politesse, étrangers aux belles connaissances, ignorant les ressources de la grammaire, les armes de la dialectique, les artifices pompeux de la rhétorique, en un mot de pauvres pécheurs; il les a envoyés à l'océan du siècle avec les seuls filets de la foi, et ils ont pris une infinité de poissons de toute espèce, de l'espèce même la plus merveilleuse et la plus rare, je veux parler des philosophes. Ajoutez, si vous voulez, ce troisième miracle aux deux autres.

Voilà en tout trois choses incroyables qui néanmoins sont arrivées: il est incroyable que Jésus Christ soit ressuscité en sa chair, et qu'avec cette même chair il soit monté au ciel; il est incroyable que le monde ait cru une chose aussi incroyable; il est incroyable enfin qu'un petit nombre d'hommes de basse condition, inconnus, ignorants, aient pu persuader une chose aussi incroyable au monde et aux savants du monde.

De ces trois choses incroyables, nos adversaires ne veulent pas croire la première; ils sont contraints de voir la seconde, et ils ne sauraient la comprendre, à moins de croire la troisième. En effet, la résurrection de Jésus Christ

et son ascension au ciel en la chair où il est ressuscité sont choses déjà prêchées et crues dans tout l'univers ; si elles ne sont pas croyables, d'où vient que l'univers les croit ?

Admettez qu'un grand nombre de personnages illustres, doctes, puissants, aient déclaré les avoir vues et se soient chargés de les publier en tout lieu, il n'est plus étrange que le monde les ait crues ; et en ce cas, il y a bien de l'opiniâtreté à ne pas les croire. Mais si, comme il est vrai, le monde a cru un petit nombre d'hommes inconnus et ignorants sur leur parole, comment se fait-il qu'une poignée d'incrédules entêtés ne veuille pas croire ce que le monde croit ? Et si le monde a cru à ce peu de témoins obscurs, infimes, ignorants, méprisables, c'est qu'en eux elle a vu paraître avec plus d'éclat la majesté de Dieu.

Leur éloquence a été toute en miracles, et non en paroles ; et ceux qui n'avaient pas vu Jésus Christ ressusciter et monter au ciel avec son corps n'ont pas eu de peine à le croire sur la foi de témoignages confirmés par une infinité de prodiges. En effet, des hommes qui ne pouvaient savoir au plus que deux langues, ils les entendaient parler soudain toutes les langues du monde.

Ils voyaient un boiteux de naissance, après quarante ans d'infirmité, marcher d'un pas égal, à leur parole et au nom de Jésus Christ ; les linges qu'ils avaient touchés guérissaient les malades ; et tandis que des milliers d'hommes infirmes se rangeaient sur leur passage, il suffisait que leur ombre les couvrît en passant pour les rendre à la santé. Et combien ne pourrais-je pas citer d'autres prodiges, sans parler même des morts qu'ils ont ressuscités au nom du Sauveur !

Si nos adversaires nous accordent la réalité de ces miracles, voilà bien des choses incroyables qui viennent s'ajouter aux trois premières ; et il faut être singulièrement opiniâtre pour ne pas croire une chose incroyable, telle que la résurrection du corps de Jésus Christ et son ascension au ciel, du moment qu'elle est confirmée par tant d'autres choses non moins incroyables et pourtant réelles.

Si, au contraire, ils ne croient pas que les Apôtres aient fait ces miracles pour établir la croyance à la résurrection et à l'ascension de Jésus Christ, ce seul grand miracle nous suffit, que toute la terre ait cru sans miracles.

Livre 22, chapitre 5

USER SES GENOUX

Dans un monde sécularisé qui semble se suffire à lui-même, l'agenouillement tend à disparaître, car ce geste témoigne du mystère de la foi. En ce jubilé de la Miséricorde, l'occasion est bonne de découvrir le sens profond de cette attitude de prière.

Quand j'étais novice à l'abbaye cistercienne d'Oka, je voyais dom Fidèle Sauvageau, l'abbé du monastère, prier à genoux chaque jour après la célébration de l'eucharistie. Il priait ainsi durant de longues minutes dans le chœur des moines, immobile, les mains appuyées sur une stalle, les yeux fixés sur le tabernacle. Son humble action de grâce à genoux traduisait les sentiments profonds de son âme. Après son décès le 4 février 2006, on a retrouvé dans ses écrits cette phrase qui en dit long du combat intérieur qu'il menait dans la foi : «Je vais où Dieu me mène, incertain de moi, mais sûr de lui.»

Édith Piaf, persuadée d'avoir été guérie par Thérèse de Lisieux lorsqu'elle était enfant, la priait chaque jour. «La Môme» insistait pour prier à genoux et demandait qu'on l'aide à s'agenouiller lorsqu'elle était trop épuisée. Dans le beau film sur sa vie, le réalisateur Olivier Dahan évoque la dernière nuit de la star. Alors qu'elle est alitée, Piaf a oublié de faire sa prière du soir ; elle demande qu'on l'aide à s'agenouiller. On lui répond qu'elle peut très bien prier au lit. Elle rétorque : «On ne prie pas allongé, mais à genoux.»

Adoration et humilité

Prier à genoux, c'est le corps qui se prosterne et le cœur qui s'abandonne. Cette attitude, fréquemment rapportée dans les Écritures, exprime la soumission à Dieu, l'obéissance à sa volonté et la confession des péchés. Que nous soyons criminels repentis ou non, nous fléchissons les genoux devant Celui qui nous dépasse et qui nous aime.

Prier à genoux, comme toute autre attitude corporelle, n'est pas neutre. C'est un geste d'adoration et de pénitence qui demande une certaine humilité. L'humilité est une attitude fondamentale dans la prière, par laquelle nous acceptons notre condition de créature en nous plaçant en adoration devant le Créateur. Nous devenons plus libres, car nous sommes dans la vérité de notre finitude humaine. Nous reconnaissons que Dieu est tout pour nous et que nous ne sommes rien sans son amour miséricordieux.

La station à genoux, proche de la terre, favorise cette attitude d'humilité (*humus*) et d'intériorité, si essentielle à l'adoration.

Adorer, en grec *proskynein*, évoque l'agenouillement et le prosternement. C'est l'attitude de l'être humain qui se sent tout petit devant l'infini de Dieu. Ployer les genoux devant Dieu, c'est reconnaître humblement que nous attendons tout de lui. C'était la prière du prophète Daniel : «Trois fois par jour, il se mettait à genoux, priant et confessant Dieu ; c'est ainsi qu'il avait toujours fait» (Dn 6,11).

Alors qu'elle visitait Francfort avec une amie, Edith Stein, qui n'était pas encore convertie au catholicisme, pénétra dans la cathédrale. Elle fut impressionnée par une femme qui entra dans l'église, avec son panier à provisions, et s'agenouilla pour prier. Ce temps d'adoration à genoux exprimait son amour pour Dieu et sa foi au Christ présent dans le tabernacle. La future carmélite, canonisée le 11 octobre 1998, se rappellera toujours l'humilité de cette femme anonyme qui avait laissé ses occupations quotidiennes pour s'entretenir avec quelqu'un dans un cœur à cœur silencieux.

«C'était pour moi quelque chose de tout à fait nouveau. Dans les synagogues et les temples protestants que j'avais fréquentés, on ne venait que pour les services divins.



Mais là, quelqu'un venait, au beau milieu de ses occupations quotidiennes, dans l'église déserte, comme pour un entretien intime. Je n'ai jamais pu l'oublier» (Edith Stein, *Vie d'une famille juive*).

À genoux devant le mystère

L'agenouillement est une attitude de prière si humaine qu'elle s'impose instinctivement par elle-même lorsqu'on est en présence du mystère. Bernadette Soubirous s'est mise spontanément à genoux lorsqu'elle a vu la Dame à Lourdes.

La jeune juive Etty Hillesum a vécu aussi une sorte de visitation divine qui l'a mise à genoux dans sa maison alors qu'elle n'avait reçu aucune éducation religieuse. «Histoire de la fille qui ne savait pas s'agenouiller», écrit-elle dans son *Journal*, où elle parle de l'agenouillement comme d'un geste intime de l'amour. Elle est morte à Auschwitz le 30 novembre 1943 à l'âge de 29 ans.

Jésus lui-même nous donne l'exemple de la prière à genoux. Conduit par l'Esprit Saint, il livre un combat terrible à Gethsémani. Humilié et brisé, il s'agenouille et s'en remet à la volonté du Père. «Se mettant à genoux, il pria: "Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe; cependant, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne"» (Lc 22,41-42).

Avant cet abaissement du Dieu fait homme qui nous relève par sa Croix, Jésus s'était agenouillé pour laver les pieds de ses disciples. Dieu, devant qui on se prosterne, devient quelqu'un qui s'agenouille devant nous. Ce Dieu en bas qui nous place à la hauteur de son regard de Ressuscité

a séduit Paul de Tarse, qui s'écriera qu'au Nom de Jésus «tout être vivant tombe à genoux» (Ph 2,10).

Dans la liturgie chrétienne, nous reprenons la louange liturgique céleste en nous mettant à genoux devant le Dieu trois fois saint: «Les vingt-quatre Anciens tombent à genoux devant celui qui siège sur le Trône, et ils adorent celui qui vit pour les siècles des siècles» (Ap 4,10).

L'inclination profonde

Une posture proche de l'agenouillement est l'inclination, qui exprime aussi l'intention profonde d'adoration et d'humilité: «Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous, adorons le Seigneur qui nous a faits» (Ps 94,6).

Nous devrions faire ce geste d'inclination profonde dans nos églises lorsque nous passons devant le tabernacle, qui renferme le pain eucharistique. C'est une marque de respect envers le Christ qui s'est donné à nous par amour. C'est aussi une marque d'action de grâces, puisque toute prière chrétienne part du Christ et aboutit à lui.

Nous devons trouver une juste expression qui manifeste le sens du mystère de Dieu. Si l'agenouillement n'est pas pratiqué par l'assemblée durant la consécration eucharistique, une belle inclination profonde peut suffire. Le tout doit être fait avec intériorité et simplicité. ■

Jacques Gauthier: L'auteur a publié récemment *Récit d'un passage* (Parole et Silence / Novalis), *Jésus raconté par ses proches* (Parole et Silence / Novalis) et *Chemins vers le silence intérieur avec Thérèse de Lisieux* (Parole et Silence).

Pour plus d'informations: jacquesgauthier.com.

Divine MISÉRICORDE !

L'icône de Jésus Miséricordieux n'en est pas vraiment une, car elle est une simple peinture. Je l'ai tout de même choisie, puisqu'elle a une valeur toute particulière pour le croyant. En effet, c'est Jésus lui-même qui l'a demandée à une sœur converse de 26 ans, Faustine Kowalska, de la Congrégation Notre-Dame de la Miséricorde. C'était en février 1931, à Plock, en Pologne.

Visitation

Faustine vivait déjà dans une intimité toute particulière avec le Christ, mais elle ne savait pas encore qu'il l'avait choisie pour faire connaître au monde son insondable miséricorde.

Elle raconte: «Un soir, alors que j'étais dans ma cellule, je vis Jésus vêtu d'une tunique blanche, une main levée pour bénir, la seconde touchait son vêtement sur la poitrine. De la tunique entrouverte sur la poitrine sortaient deux grands rayons, l'un rouge, l'autre pâle.

«En silence, je fixais mon regard sur le Seigneur, mon âme était saisie de crainte, mais aussi d'une grande joie. Après un moment, Jésus me dit: "Peins un tableau selon le modèle que tu vois, avec l'inscription: Jésus, j'ai confiance en toi"» (PJ 47).

Tête-à-tête

Je crois que c'est ce tête-à-tête unique qui attire dans ce tableau, cette manière nouvelle de représenter le Christ comme s'il se trouvait là, devant nous. On croirait le voir s'approcher et puis s'arrêter respectueusement pour nous saluer et nous bénir par son être et sa vie.

J'avais été touchée il y a quelques années en apprenant que la manière de prier des juifs est de se placer

intérieurement face à Dieu, de le concevoir juste devant soi. C'est le rappel et la grâce de ce tableau: Dieu est là, il fait toujours les premiers pas...

À nous de le reconnaître, de nous approcher à notre tour, de le choisir comme compagnon de route. «Je donne aux hommes un vase, avec lequel ils doivent venir puiser la grâce à la source de la miséricorde. Ce vase, c'est ce tableau, avec l'inscription: Jésus, j'ai confiance en toi» (PJ 327).

Deux tableaux ?

Aujourd'hui, les images de Jésus Miséricordieux sont nombreuses. Il est intéressant de savoir que le premier tableau, le seul qu'ait connu Faustine, est celui du peintre Eugeniusz Kazimirowski. Celui-ci était voisin de l'abbé Michał Sopoćko, directeur spirituel de la sainte depuis qu'elle avait déménagé à Vilnius en 1933.

Pendant plus de six mois, celle-ci se rendait chaque semaine avec lui à l'atelier de l'artiste en compagnie d'une supérieure de sa congrégation. Elle donnait alors ses commentaires et rectifications au courageux peintre.

À la fin, Faustine ne reconnaît toujours pas la splendeur du Seigneur. Celui-ci la rassure: «Ce n'est ni dans la beauté des couleurs ni dans celle du coup de pinceau que réside la grandeur de ce tableau, mais dans ma grâce» (PJ 313). Elle retrouve alors la paix, accepte le tableau et en paraît contente.

Le deuxième tableau (ci-contre) a été offert aux sœurs de la Miséricorde en 1943 par le peintre Adolf Hyla. Il désirait l'offrir comme exvoto en remerciement au Seigneur d'avoir sauvé sa famille pendant la guerre. Les sœurs ont

conservé le tableau dans leur chapelle à Cracovie jusqu'à aujourd'hui. Le premier tableau se trouve quant à lui au Sanctuaire de la Miséricorde divine à Vilnius.

Une fête !

«Je désire qu'il y ait une fête de la Miséricorde. Je veux que ce tableau soit solennellement béni, le premier dimanche après Pâques ; ce dimanche doit être la fête de la Miséricorde. Je désire que les prêtres proclament ma grande miséricorde envers les âmes pécheuses. Qu'aucun pécheur ne craigne de m'approcher» (PJ 49 et 699).

Jésus demande une fête, alors que, seulement une semaine auparavant, toute l'Église a célébré en grande pompe pendant trois jours le mystère pascal... Peut-être veut-il insister sur la puissance de salut de ce grand mystère, et s'assurer que les «retardataires» ou les distraits de toutes sortes aient la chance d'en profiter pleinement ?

Les textes de la liturgie de ce jour prennent aussi une perspective splendide à la lumière du tableau de Jésus Miséricordieux. C'est comme si l'on venait d'ajouter le dessin correspondant à la page d'un livre : l'apparition de Jésus ressuscité à ses apôtres et l'institution du sacrement de la pénitence.

Les marques des clous et les rayons rouge et blanc (le sang et l'eau) jaillissant de son cœur ouvert rappellent la croix, moment où la Miséricorde s'est déversée en plénitude sur l'humanité et sur tous les temps. Ils rappellent aussi la victoire définitive du Christ sur la mort et le péché qui nous permet de dire avec assurance : «Jésus, j'ai confiance en toi.»

Confiance

Au milieu de cette année de la Miséricorde, il me semble que le Seigneur redit à l'Église ce qu'il avait dit à Faustine : «Par cette image, j'accorderai beaucoup de grâces ; que chaque âme ait donc accès à elle» (PJ 570).

Pourquoi ne pas profiter de ce jubilé pour s'arrêter devant cette simple image, pâle reflet de la beauté du Sauveur ? Croire en cette visitation, oser le tête-à-tête et entrer dans sa fête par la confiance me semble le chemin d'une rencontre déterminante pour qui a soif de miséricorde ! ■

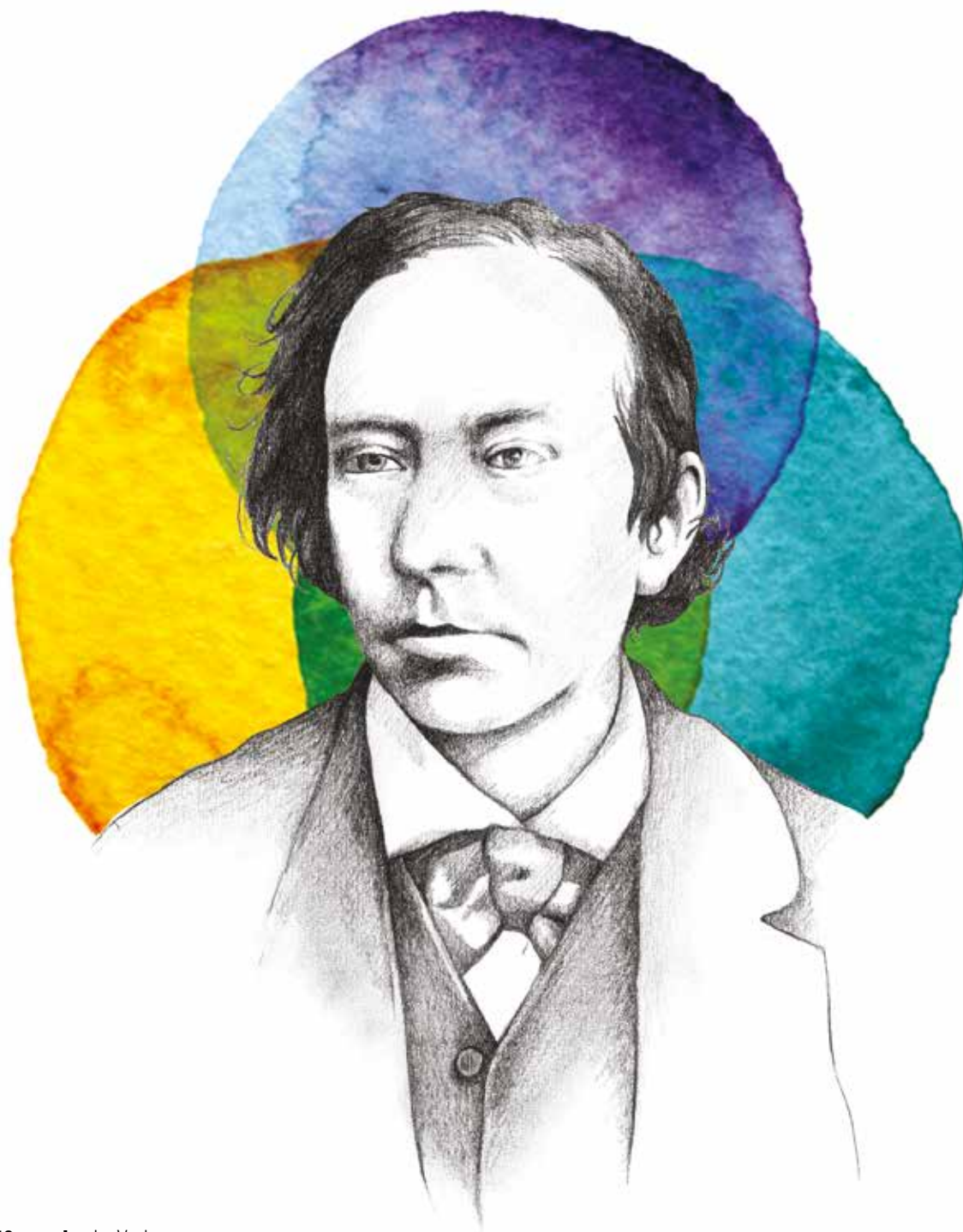
Pour aller plus loin :

Le petit journal de sœur Faustine, de Faustina Kowalska.



Ernest Hello (1828-1885)

LE GÉNIE INCONNU



Les flâneurs et les oisifs qui goutent le charme des après-midis passés à parcourir les rayons des bouquinerie ont peut-être déjà croisé, quelque part au fond d'une étagère poussiéreuse, le nom (qui n'est pas anglais mais breton) d'Ernest Hello sur la couverture d'un livre.

À l'époque de la Seconde Guerre mondiale, l'éditeur mont-réalais Variétés avait profité d'une clause dans la Loi canadienne des mesures de guerre pour rééditer, sans avoir à verser de droits d'auteur, les classiques et les grandes œuvres littéraires de la France qui, sous l'occupation allemande, avait interrompu ses relations commerciales avec le Canada.

L'écrivain et penseur catholique Ernest Hello (1828-1885) était du nombre de ces «classiques»: trois de ses ouvrages, dont *L'homme*, son chef-d'œuvre, avaient intégré le catalogue des éditions Variétés en 1945.

L'oublié

La guerre terminée, l'écrivain retomba dans l'oubli d'où il était provisoirement sorti. Il a fallu attendre les années 2000 pour voir son nom réapparaître dans la foulée du mouvement de redécouverte et de réévaluation des écrivains catholiques qui a donné, en France, une seconde vie éditoriale à des écrivains tels que Bloy, Péguy, Huysmans et Chesterton.

Hello, donc, resurgit, grâce à deux petits éditeurs – Jérôme Millon et les Éditions du Sandre – qui ont eu la hardiesse de remettre en circulation, dans des tirages très limités il est vrai, quelques-uns de ses titres: *Paroles du Seigneur*, *Physionomie des saints*, *Du néant à Dieu*, *Contes extraordinaires* et *Le jour du Seigneur*.

Parmi eux, *L'homme* brille par son absence; en effet, l'œuvre maîtresse de Hello n'a jamais été rééditée depuis 1945. Espérons qu'elle le sera prochainement et que notre article contribuera, dans la mesure de nos modestes moyens, à faire redécouvrir son auteur.

La recherche de l'unité

Qui est donc Ernest Hello?

On serait tenté de lui appliquer, en l'inversant, le mot qu'il avait au sujet de Pascal: «Il passa sa vie en face de lui, au

lieu de la passer en face de Dieu.» Certes, Hello n'est pas exempt de ce reproche. À certains moments de sa vie, la ferveur de son zèle cédant à la rancœur de son obscurité, il a commis des pages pleines d'amère ironie contre la critique littéraire de son temps, qui l'ignorait, et contre «l'homme médiocre», qui restait invinciblement tiède au contact de son âme ardente.

Mais le ressentiment de Hello envers ses contemporains, qui ne rendirent jamais justice à son œuvre, n'est que l'autre face de son amour de Dieu, qui éclate en elle à chaque page.

Comme l'ont fait remarquer Léon Bloy et Stanislas Fumet, deux de ses meilleurs commentateurs, Hello peut faire penser à Pascal par la profondeur étonnante de ses intuitions. Jamais il ne perd de vue l'unité de la vérité qu'il nous restitue par bribes. Notre monde, écrit-il, est «une parodie satanique de l'unité: il tâche d'aimer à la fois le vrai et le faux, le bien et le mal, le beau et le laid, Dieu et le diable», etc.

La confusion et l'indifférenciation ne sont pas l'unité. Pour la retrouver, il est indispensable de distinguer les choses entre elles et de bien les définir.

Le mystère et le vrai

Hello a, comme peu de penseurs, le génie des distinctions. Ainsi, dans un court texte intitulé «Le mystère», qui a été reproduit dans *Le siècle, les hommes et les idées*, il pulvérise presque prophétiquement le socle sur lequel reposera, au siècle suivant, la philosophie des existentialistes athées.

Pour ceux-là, l'existence est absurde, car le monde reste indifférent à l'appel de l'homme en quête de sens. Pour Hello, une telle idée présuppose la confusion des notions contradictoires d'incompréhensible et d'inintelligible:

«L'Incompréhensible est au-dessus de l'Intelligence; l'inintelligible est au-dessous de l'Intelligence.

«L'Incompréhensible, c'est le Mystère.

«L'inintelligible, c'est l'Absurde.

«L'Incompréhensible, trop grand pour nous, ne peut entrer tout entier dans notre Intelligence, à cause de sa dimension, et surtout, si nous parlons de l'Infini, parce qu'il a dépassé toute dimension.

«L'inintelligible, au contraire, ne peut entrer dans notre Esprit, parce que notre Esprit est trop grand, c'est-à-dire trop vrai pour lui. L'inintelligible ne peut être saisi par nous, parce qu'il est sans Vérité, et que notre Esprit est fait pour saisir la Vérité [...].

«L'Incompréhensible, c'est la chose qu'on n'embrasse pas.

«L'inintelligible, c'est la chose dans laquelle on ne peut pas lire.

«L'étymologie de ces deux mots établit supérieurement leur différence.

«L'Incompréhensible, c'est ce dont personne ne fait le tour (*non comprehendere*).

«L'inintelligible, c'est ce qui ne présente à l'œil de l'Esprit aucun caractère (*non legere intus*).»

Pour dire les choses autrement, c'est lorsque l'esprit reconnaît humblement ses limites qu'il lui est permis d'approcher le mystère. C'est lorsqu'il se fait le plus petit qu'il peut atteindre ce qu'il y a de plus grand.

Assimilez l'incompréhensible à l'inintelligible, *ce qu'on ne peut pas embrasser pleinement à ce qui ne fait aucun sens*, et il n'y a plus de mystère, il n'y a que l'absurde. Et s'il n'y a que l'absurde, il n'y a aucune vérité dont on puisse être sûr.

Ainsi donc, le mystère est l'horizon de la vérité. «Plus la lumière grandit pour l'homme, écrit Hello, plus le mystère

grandit avec elle. Chaque vérité qui apparaît se cache en apparaissant : car elle n'apparaît pas totalement, et plus l'homme la voit, plus il voit qu'il ne la voit pas. Plus il avance dans la route, plus la route est longue devant lui.»

L'homme médiocre

Si l'homme moderne – comprenons par là le fils «spirituel» du 18^e siècle – est fermé au mystère, c'est qu'il manque d'humilité. La forme de sa modestie, c'est la médiocrité, qui est le simulacre de l'humilité. Le type même de l'homme moderne, c'est «l'homme médiocre», l'individu du «juste milieu sans le savoir». Il est bienpensant, modéré, raisonnable et, surtout, *indifférent*, au sens où il tolère, voire *respecte* aussi bien la vérité que l'erreur, le bien que le mal.

Le 18^e siècle proposait au monde un athéisme de combat ; et cet athéisme avait au moins le mérite d'être conséquent ; non seulement il attestait l'existence de ce qu'il combattait (on ne combat pas ce qui n'est pas), mais il s'achevait logiquement dans l'abaissement de l'homme (car celui-ci tient sa dignité du seul fait qu'il a été créé à l'image de Dieu).

Pour les héritiers du 18^e siècle, ce combat n'a plus de sens, faute de *tension* ; dès lors, la force négatrice de l'athéisme se dissout dans l'indifférence.

C'est pourquoi la tiédeur de l'homme médiocre semble annuler le sens de la Croix : l'étincelle de la vie spirituelle, chez lui, s'est éteinte à jamais. En comparaison, le criminel, le blasphémateur attestent, par leurs actes et leur misère, le péché originel et, par là, la nécessité de la Rédemption. Mais l'homme médiocre, qui ne croit pas vraiment au péché, s'est exclu lui-même, comme dit Léon Bloy en empruntant à Hello, de «la matière rachetable, pour laquelle il est enseigné que le Fils de Dieu souffrit la mort».

La critique de l'homme médiocre par Hello est d'une importance capitale. Elle permet de sortir d'une opposition dialectique entre chrétiens et athées, justes et pécheurs,



C'est lorsque l'esprit reconnaît humblement ses limites qu'il lui est permis d'approcher le mystère. C'est lorsqu'il se fait le plus petit qu'il peut atteindre ce qu'il y a de plus grand.

etc., en montrant par quels souterrains chemine le mal à l'époque moderne.

Le mal veut la désunion, et il l'obtient en parodiant l'unité, qui est ce à quoi la charité aspire. Ce travestissement place l'homme médiocre sous le signe de la confusion et du simulacre.

Aussi confond-il sa neutralité tolérante, qui est l'expression de son indifférence, avec la charité. La charité n'est plus la charité quand elle devient une excuse pour tolérer le mal. Au contraire, la véritable charité suppose l'exécration du mal. Et Hello conclut par ce mot génial: «Le mal ne demande pas toujours de chasser le bien; il demande la permission de cohabiter avec lui. Un instinct secret l'avertit qu'en demandant quelque chose il demande tout. Dès qu'on ne le hait plus, il se sent adoré.»

Postérité de Hello

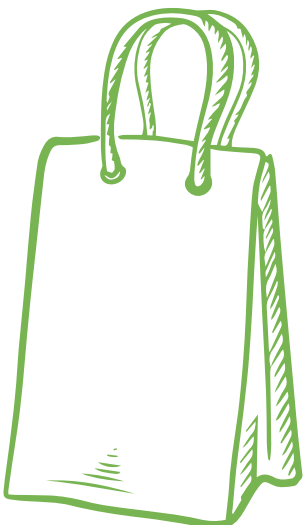
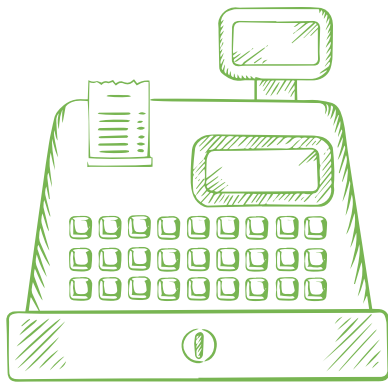
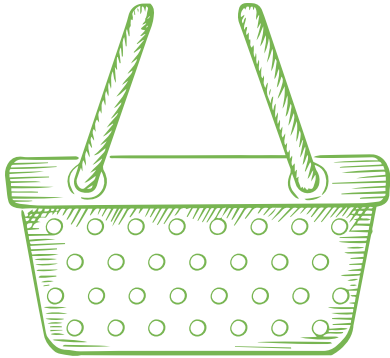
L'homme médiocre ne renvoie pas, du moins pas immédiatement, à une catégorie de personnes, mais à une figure de repoussoir au moyen de laquelle Hello peut déployer sa pensée de l'unité. C'est d'ailleurs cette aspiration constante à l'unité qui l'élève à des sommets peu fréquentés d'où il redescend rarement, et jamais sans avoir illuminé nos ténèbres avec quelque parole flamboyante.

À chaque page ou presque, on tombe sur une perle qu'on pourrait méditer pendant des heures. En voici quelques-unes, glanées ça et là au fil de ma lecture: «Le doute est le paradis de l'orgueil»; «Il me semble que le rire serait la parole de la Relation brisée, et que les larmes seraient la parole de la Relation sentie»; «La réputation vient d'en bas; la gloire vient d'en haut»; etc.

Un écrivain contemporain disait d'Ernest Hello qu'il est «le secret le plus jalousement gardé de toute la littérature française». En effet, l'obscurité qui persiste autour de lui, 130 ans après sa mort, paraît incompréhensible en regard de l'influence qu'il a eue en France (sur Léon Bloy, Joris-Karl Huysmans, Georges Bernanos, Paul Claudel, Julien Green, Olivier Messiaen, Henri Michaux) et à l'étranger (sur le philosophe russe Nikolaï Berdiaev, le poète italien Eugenio Montale).

En attendant qu'Ernest Hello obtienne la visibilité qu'il mérite, il survit à travers sa prestigieuse postérité. Au Québec, cette postérité a pour nom Claude-Henri Grignon, l'auteur d'*Un homme et son péché*. La psychologie de Séraphin, l'avare qui sacrifie la richesse à son amour physique de l'argent, doit beaucoup à l'analyse remarquable de l'idolâtrie sur laquelle s'ouvrent les premières pages de *L'homme*. ■

Michaël Fortier: Michaël détient une maîtrise en littérature française. Il lit beaucoup, écrit à l'occasion, et passe le reste de son temps à faire du vélo le long de la rivière Saint-Charles.



INTERMARCHÉ*

Avec leur beau *facing*, les tablettes mirobolantes
sont prêtes à accueillir les *spots*
Des néons qui crachent des tounes de matantes
J'en ai braillé une *shot*
Entre les cannes de tomates pis les p'tits pois

J pense aux fois où on est allés ensemble
C'était la grande aventure
Du bacon au fromage, en passant par les fraises
On s'en gavait pour digérer nos blessures

Subtilement, j'place un œil
Sur c'que jettent les aut' clients dans leur panier
J me console

Un homme seul
Mal habillé
Un chips au ketchup
Du jambon tranché
Un pain blanc
Des Corn Pops
Du café instantané

Un enfant qui morve
Deux enfants qui chignent
Trois enfants qui braillent
Une mère éreintée
Un poulet rôti
Une poche de patates
Quatre litres de lait
Du Kool-Aid

Quarante-huit rouleaux de papier de toilette
Un magazine *7 Jours*

* Ce texte a d'abord été publié sur le blogue de la Revengeance des Duchesses 2016 (www.revengeanceduchesses.com/intermarche) et est reproduit ici grâce à l'aimable autorisation de l'auteure et de la Revengeance.

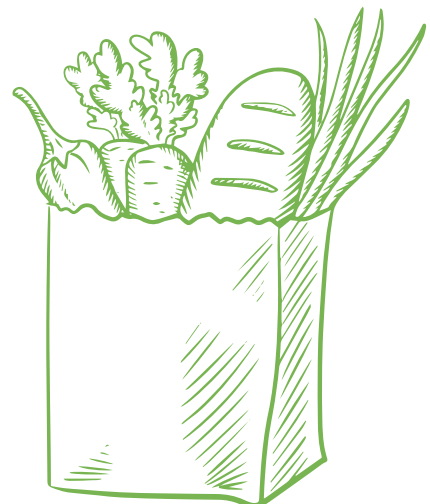
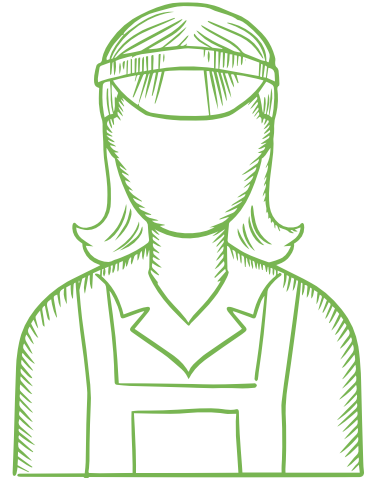
Un autre homme, distingué
Une casquette à la gavroche
Une *king can* Carlsberg
À 10 heures et demi du matin

Moi
Un filet d'porc
Trois livres
de carottes
Du yogourt
Liberté
(Pas mal)

L'Intermarché est le lieu ultime de mon ascension
J'suis pas une pioche qui s'fait avoir
Par des promotions bidon
J'calcule le prix par cent grammes, j'me fais croire
qu'y'a du monde à maison
qui dépend d'mes équations

Mylène la caissière *scanne* ma solitude
sur son tapis roulant à m'donne un reçu
Avec gratitude j'y parle de mes études
Le don est au fondement du lien social, savais-tu ?

Aujourd'hui, j'suis allée chercher des macaronis
Sans gluten
Juste pour toi
Y'en reste dans l'garde-manger
Ça veut p't-être dire que tu vas r'venir
J'espère
Sinon, j'vais rester pognée avec
Le motton dans gorge





ÉGLISE EN SORTIE >>

avec Francis Denis

Église en sortie est une émission sur la réalité de l'Église au Québec et au Canada francophone. Animée par Francis Denis et d'une durée de 25 minutes, *Église en sortie* est diffusée les vendredis soirs à 19h30. Gardant une perspective missionnaire, cette production originale de S+L vise à informer les catholiques et tous les francophones du Québec et du Canada sur les différentes initiatives apostoliques et catéchétiques des églises locales. Suivant l'invitation du pape François à la transformation missionnaire de l'Église, Francis Denis et ses invités vous accompagneront chaque semaine à la découverte de cette Église « en sortie » qui, selon les mots mêmes du Pape argentin : « est la communauté des disciples missionnaires qui prennent l'initiative, qui s'impliquent, qui accompagnent, qui fructifient et qui fêtent » (EG, n° 24).

www.seletlumieretv.org



Siège social
114, rue Richmond Est
Toronto, ON M5C 1P1
416 971-5353
1 888 302-7181



Fondation catholique
SEL ET LUMIÈRE MÉDIA

Division Montréal
1071, rue de la Cathédrale
Montréal, QC H3B 2V4
438 795-5029
1 888 302-7778

Vidéotron **242** Rogers **240** Cogeco (Ontario) **185** Shaw **160** Eastlink **356** Bell Fibe **654** Telus **159** Sogetel **28**

La maternité **EN MARGE DE LA VIE ?**

Les limites de la thèse Badinter



Photo : Creative Commons

Dans *L'amour en plus*, publié en 1980, Élisabeth Badinter, philosophe et féministe connue actuellement pour ses charges contre le port du voile et sa défense de la laïcité en France, retrace l'histoire sociale de la maternité. On peut y lire qu'essentiellement, avant le dernier quart du Siècle des Lumières, l'enfant est vu sinon comme une nuisance, au moins comme un obstacle à la réalisation des objectifs mondains des femmes comme des hommes.

Du 13^e au 18^e siècle, dès leur naissance, les enfants des pauvres comme ceux des bourgeois et de la noblesse sont envoyés chez des nourrices chez lesquelles ils meurent bien souvent, faute de soins et de mesures d'hygiène appropriées. Le simple transport du lieu de naissance à la maison de la nourrice les conduit fréquemment à la mort : soit ils tombent en travers de la paille mal tassée et ils se retrouvent écrasés par les roues, soit le froid et la faim les achèvent.

Le travail de Badinter consiste à montrer que, malgré l'évidence de la médiocrité des conditions de vie de ces malheureux chez les nourrices, les parents persistèrent à les y envoyer, parfois par nécessité financière, mais le plus souvent, simplement pour en être libérés.

La sociologue note une indifférence quasi complète des parents par rapport au sort de leur progéniture : ils ne prennent aucune nouvelle d'elle, au point qu'ils ignorent souvent si leurs petits sont encore en vie après quelques mois ou quelques années.

Tout ça pour dire que l'amour maternel n'est pas quelque chose de très en vogue jusqu'à ce qu'arrive Jean-Jacques Rousseau avec son *Émile* qui, toujours selon les dires de Badinter, constituerait la pierre angulaire de ce qu'on entend aujourd'hui par «famille moderne», c'est-à-dire un noyau d'amour et d'intimité autour duquel gravitent le père, la mère et les enfants.

Rousseau, inventeur de l'amour ?

C'est à partir de Rousseau que l'on se met à prendre conscience de l'importance de la mère dans le développement de l'enfant, que ce soit par le moyen de la promotion de l'allaitement de son propre bébé que dans les soins divers que la mère doit lui prodiguer jour et nuit.

Si elle faillit à la tâche, toutes les difficultés de l'enfant pourront lui être imputées.

C'est une idée que reprendra Freud quand il développera sa théorie de la femme. Cette théorie affirme, toujours selon Badinter, que la plupart des troubles que pourront avoir les enfants, les adolescents et les adultes sont causés par des manquements de la part de la mère. Badinter dénonce le poids de la culpabilité qui pesait sur les épaules des mères si elles ne respectaient pas les diverses injonctions : nourrir son enfant, ne pas l'emballoter comme c'était la coutume (emmaillotement qui serrait l'enfant de façon excessive et nuisait à sa respiration, mais qui évitait, pensait-on, que l'enfant se blesse vu sa fragilité), veiller à ses moindres besoins, sacrifier, en bref, tout ce qui ne concerne pas l'enfant.

En un mot, Élisabeth Badinter considère que Rousseau a donné le coup d'envoi au concept d'enfant-roi à qui la mère doit tout sacrifier, et que Freud n'a fait que l'appuyer en développant ses théories de la femme et de la mère.

La philosophe cite ensuite plusieurs ouvrages de recommandations sur l'éducation de la femme. Essentiellement, il s'agit de former une bonne ménagère, mais d'éviter le plus possible une excessive culture. On ne veut pas d'une femme qui fait la loi en raisonneuse ; on veut une docile épouse simplement dévouée à ses enfants et à son mari.

Voilà qui résume grossièrement une partie du livre d'Élisabeth Badinter. J'aimerais maintenant remettre en question la réalité actuelle. Badinter affirme qu'il n'existe pas d'*instinct maternel* dans le sens de comportement inné qui se retrouve chez *tous* les membres de la même espèce. Pour elle, selon les époques, le soin et l'amour des enfants sont valorisés ou non par la société, et c'est cette dernière qui conduit les mères ou bien à se débarrasser le plus tôt possible des enfants, ou bien à se sacrifier entièrement pour eux.

Ma question est : qu'en est-il aujourd'hui ?

De l'accomplissement

Il n'est pas question ici de régler cette histoire d'instinct maternel. Il est évident que, à toutes les époques, il y a eu

des femmes pour ressentir la maternité comme un accomplissement, et d'autres comme un boulet. Chaque société encourage plus ou moins tel ou tel modèle, et c'est sur cet aspect social que j'aimerais m'arrêter.

La mise en place des congés maternels et parentaux permet aujourd'hui une grande proximité de la mère comme du père auprès de l'enfant. La société québécoise actuelle reconnaît à l'enfant un statut aussi important que tout autre être humain. La présence et l'amour des parents sont présentés comme essentiels au développement du nourrisson.

Pourtant, peu de femmes sont enclines à abandonner leur emploi pour prendre en charge leur enfant. Le système de garderies québécois ne fournit pas aux demandes des parents, qui vont toujours s'accroissant. Élisabeth Badinter constate qu'en France les enfants sont très tôt mis en crèche, bien qu'il n'y ait, le plus souvent, aucune nécessité financière sous-jacente.

Pour Badinter, la réponse réside dans cette absence d'instinct maternel. Peut-être. Peut-être aussi qu'à force de mettre la maternité en marge de la vie les femmes n'envoient plus de s'accomplir par elle.

Par le moyen de l'institution scolaire, la société québécoise actuelle associe l'accomplissement de soi à l'insertion dans le monde professionnel.

Alors qu'au 19^e et au 20^e siècle il semble qu'on ait limité l'éducation des femmes à l'apprentissage des tâches domestiques, le système éducatif actuel est orienté principalement vers le marché du travail. Certes, il reste quelques traces de formation globale de la personne (ECR, histoire, philosophie au cégep), lesquelles font souvent le désespoir de la majorité des étudiants, mais globalement, une sorte d'inversion est survenue: les femmes sont passées d'une éducation strictement domestique à une formation axée sur la profession.

En d'autres termes, à partir de Rousseau jusqu'à tout récemment, et c'est ce qui dérange Élisabeth Badinter, l'accomplissement de soi, chez la femme, devait se réaliser

par la maternité et l'entretien d'une maison. Aujourd'hui, il n'en est plus question.

Pourtant, tôt ou tard, survient la réalité de la maternité (et de la «parentalité»). Quel est le rapport de la maternité dans l'accomplissement de soi? L'expression «accomplissement de soi», popularisée par le psychologue A. H. Maslow au début du 20^e siècle, fait essentiellement référence à la satisfaction des besoins de l'individu (besoins physiologiques, de sécurité, d'appartenance, d'estime et de réalisation).

N'y a-t-il pas une impasse quand un système d'éducation ne présente que l'avenue de la profession pour répondre à ces besoins.

Maternité et carrière

En fait, il arrive bien souvent que se produise une sorte de déchirure chez la femme, qui n'envisageait son plein épanouissement qu'au sein d'un groupe social donné, relevant le plus souvent du milieu professionnel.

On lui suggère alors de conjuguer maternité et carrière, de manière à ce qu'elle continue à s'épanouir tout en perpétuant la race, mais ce don-là, qui est le don à l'autre, n'est qu'un frein, un boulet ralentissant le véritable accomplissement de soi.

Autrement dit, bien qu'on présente aux élèves des héros, des modèles comme Martin Luther King, Mère Teresa ou Gilles Kègle, le don de soi n'occupe aucune place dans ce qu'il faut entendre par l'expression «accomplissement de soi». Curieux, quand même.

Et si, peu importe le lieu, s'accomplir passait nécessairement par ce don de soi? ■

Arianne Lefebvre: Passionnée de philosophie, de théologie, de littérature et de poésie, Arianne détient une maîtrise en études anciennes, un certificat en philosophie et un diplôme en philosophie pour enfants. Elle attend actuellement un sixième enfant.



France
«**Sur les pas des saints
franco-québécois**»
16 au 28 août 2016

Portugal & Espagne
«**Chemins d'intériorité**»
6 au 19 septembre 2016

Compostelle
«**Marcher avec son Dieu**»
11 septembre au 1^{er} octobre 2016

Israël : Terre Sainte
«**Au pays de Jésus, Marie et Joseph**»
22 octobre au 2 novembre 2016

Contactez-nous pour recevoir notre documentation gratuite !

Sans frais : 1-844-485-7965 • info@spiritours.com
www.spiritours.com

Titulaire d'un permis du Québec

Découvrez
les racines de
notre société
québécoise



Offert en librairie
et sur notre site Internet

29,95 \$



www.publicationsduquebec.gouv.qc.ca
418 643-5150 ou 1 800 463-2100
www.facebook.com/PublicationsQuebec

Publications
Québec

nouveauté

Récit d'un passage



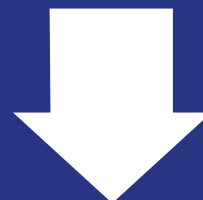
Jacques
Gauthier

En ces temps où l'on parle beaucoup de mourir dans la dignité, de compassion, ce récit apporte un témoignage très fort pour l'accompagnement des mourants. Jacques Gauthier relate la maladie et le décès de son beau-père avec amour et foi. Il écrit : «Que nous soyons sur notre lit de mort ou non, un monde immense habite en chacun de nous. C'est un monde de paroles et de silences, comme une maison non bâtie de mains d'hommes, où chaque pièce s'ouvre sur le désir d'aimer.» Un livre à découvrir.

Paris et Montréal
Parole et Silence / Novalis, 2016
190 pages
14,95 \$

¼ page
à partir de
230 \$

ANNONCER ICI...



c'est comme allumer un lampion
qui brille pour des milliers de lecteurs.

Pour plus d'info. : publicite@le-verbe.com ou 418 908-3438



DRAGUE LOCALE et équitable ?

J'avais en tête un article sur Tinder, la dernière tendance en matière de *speed dating* virtuel. Le principe est simple : après avoir défini votre périmètre de chasse et la tranche d'âge qui vous convient, vous pouvez *matcher* différents profils, c'est-à-dire signifier à l'autre qu'il vous intéresse.

De la drague locale et sans hypocrisie.

Je tape donc «Tinder statistique» sur Google, désireuse de découvrir quelle population a recours à ce type d'application, dans quels buts, pour quels résultats. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'ai obtenu les réponses suivantes : «Tinder façon open-bar, une expérience statistique», «Comment se situent vos stats par rapport à celles-ci?», «Comment j'ai obtenu 160 *matches* en moins de 10 h», etc.

Tinder, c'est la pensée statistique appliquée à sa propre performance amoureuse.

La rencontre d'autrui n'est souvent qu'un élément dans une moyenne générale, un point dans une courbe de croissance. C'est la dernière étape de notre désincarnation : l'autre n'est pas seulement un profil virtuel, c'est un chiffre. Le plus de *matches* possible dans le plus petit périmètre possible : la logique de la rentabilité maximale s'applique au sexe comme au reste.

Après tout, pourquoi pas ? Puisque l'on accepte de chiffrer ses performances au travail, de répondre à des sondages commerciaux et politiques, puisque la démocratie elle-même n'est qu'une affaire de statistiques, puisque l'on exige des taux de réussite pour nos enfants, puisque l'on chiffre jusqu'à notre intelligence (le fameux QI), pourquoi ne pourrait-on pas calculer notre «attractivité», pour rester dans le vocabulaire de l'entreprise ?

Quand le «combien» remplace le «pourquoi» dans tous les domaines de la vie, il ne faut pas s'étonner que la même logique envahisse l'amour lui-même.

Le mariage n'est pas la fin du plaisir, mais son commencement.

Obsédés du... nombre

Entremetteuses, courtisanes et autres bals des débutantes ne datent pas d'hier. Depuis toujours, les femmes ont fait l'objet d'une prédation plus ou moins institutionnalisée. Bien des portraits de nobles jeunes filles ont été réalisés afin d'arranger un mariage à distance.

En ce sens, Tinder, Meetic, et même l'application allemande Ohlala, qui facilite les rencontres tarifées, ne font en fait que mettre le numérique au service d'une vieille habitude machiste. Ce qui est vraiment nouveau, en revanche, c'est la soumission volontaire des individus à une logique de rentabilité, la réduction consentie de sa vie à des performances chiffrées. La catégorie de la quantité, longtemps tenue pour méprisable dans l'histoire de la philosophie, triomphe définitivement de celle de la qualité, trop subjective, trop subtile, pas productive.

Car voilà, la qualité ne se comptabilise pas, ne se vend pas, ne rapporte rien. Le mariage chrétien est un créneau d'investissement peu fiable. L'amour qui dure ne consomme pas : adieu applis innovantes, soirées mousses et *speed dating* ! On nous accuserait presque de ralentir la croissance.

Comme le montre bien une étude du *Marketing Trends Congress* significativement intitulée «Les célibataires, un marché en développement», c'est la recherche de la variété qui pousse à la consommation, là où la fidélité tend au contraire à limiter notre frénésie de nouveauté. Comme le conclut l'étude : «Cette population de *singles*, toutes catégories confondues, affiche des scores de consommation nettement supérieurs aux normes habituelles, et essentiellement dans les produits dits «relationnels». »

On comprend donc qu'une économie fondée sur la course à la croissance ait tout intérêt à favoriser une sexualité volatile, consumériste et instable, et à encourager pour cela toutes les applications de rencontres éphémères.

L'antidote au zapping

À l'opposé, le couple monogame et fidèle constitue un modèle d'amour gratuit et désintéressé. Loin de rechercher à accroître leurs performances, les conjoints acceptent au contraire de révéler à l'autre toutes leurs vulnérabilités. Loin de se satisfaire d'une consommation à court terme, le couple est appelé à construire sur le long terme.

L'amour n'est pas affaire de chiffres, mais de proportion. L'harmonie, comme la beauté, est un équilibre, une

convenance, qui déborde toutes les statistiques, qui fait exploser les cadres de notre mentalité de petit capitaliste.

Le mariage est à Tinder ce qu'un tableau d'Ingres est à *Vanity Fair*. D'un côté la célébration de l'unique, la patience des détails; de l'autre l'accumulation sans profondeur, la frénésie de la dépense.

Dans son ouvrage *Propos sur le mariage*, le philosophe danois Søren Kierkegaard parle ainsi d'un «saut qualitatif» entre la figure de Don Juan, éternel insatisfait, et celle de l'homme marié, incarnation du stade éthique. Tandis que Don Juan est condamné à retrouver la même jouissance à l'identique chez ses différentes conquêtes, l'époux, lui, approfondit chaque jour différents aspects d'une même femme.

La vraie richesse, la vraie variété, dit Kierkegaard, c'est l'époux qui en dispose, non le jouisseur. Comme il l'écrit dans *Journal d'un séducteur*, «la condition capitale pour toute jouissance, c'est de se limiter».

Le mariage n'est pas la fin du plaisir, mais son commencement. S'il faut dénoncer Tinder et consorts, ce n'est pas en vertu d'une quelconque morale ou, pire, par condamnation du sexe libre. Il faut proclamer au contraire que la vraie jouissance et la vraie liberté sont dans l'amour qui se donne gratuitement.

Le mariage est le lieu où le plaisir peut se vivre sans fard, en dehors de toute logique compétitive. C'est un plaisir qui nous libère de la peur et de la honte: peur de déplaire, honte d'être seul, trop souvent récupérées par le marché, les «produits relationnels» comme dit le *Marketing Trends Congress*.

*Il faut proclamer
que la vraie
jouissance
et la vraie liberté
sont dans l'amour
qui se donne
gratuitement.*

Loin du zapping, des *matches* et des statistiques, écoutons la voix éternelle du Cantique des cantiques, ce chant d'amour au cœur de la Bible: «Les torrents ne peuvent éteindre l'amour, les fleuves ne l'emporteront pas. Si quelqu'un offrait toutes les richesses de sa maison pour acheter l'amour, tout ce qu'il obtiendrait, c'est un profond mépris.» ■

Marianne Durano: L'auteure est agrégée de philosophie en France. En plus de collaborer à la revue d'écologie intégrale *Limite*, elle a écrit, avec Axel Nørgaard Rokvam et Gaultier Bès, *Nos limites. Pour une écologie intégrale* (2014).



BABOUNES

de beautés

Qui aurait cru un jour que la *baboune* serait tendance? Quoi? Vous ne le saviez pas? Mais oui, vous le savez, mais c'est que vous n'y avez pas prêté attention. La *baboune* s'affiche partout. C'est l'outil marketing numéro un de notre temps.

Pour ceux et celles qui ne savent pas ce que signifie le mot *baboune* (les Européens, par exemple), laissez-moi vous résumer ça simplement: contraction (les Québécois, si vous ne le saviez pas encore, sont les spécialistes des contractions) entre le mot «babine» (lèvre) et «baboue» (vieux français: moue, grimace).

Bon. Ça, c'est la définition qu'en donnerait peut-être un Français...

Singer la lassitude

Mais je me plais à croire, moi, que la *baboune* est simplement la francisation du mot anglais *baboon*, qui signifie «babouin», même si, en effet, il y a contraction, quoique la contraction en question ne s'applique pas aux mots, mais bien aux babines...

Mais bon! Ce qui est certain, c'est que «faire la *baboune*» revient à dire qu'on «fait la gueule», à dessein.

Bref, ce à quoi je veux en venir, c'est la tendance *baboune* dans le merveilleux monde de la mode.

Je parle de la super-belle-fille-de-couverture-de-revue-qui-fait-la-baboune. Je parle des filles (parce que la plupart ne sont pas encore des femmes) *babouneuses* qui défilent sur les podiums des *fashion weeks* du monde entier. Ces chanteuses, aussi, actrices ou *nobody* qui déploient leur *baboune* parce qu'on leur dit de le faire.

Je vous le dis, même pour une petite entrevue sympa dans *Elle Québec*, faut c'qu'il faut: le-costume-d'écolière-sexy-asexuée, les-cheveux-un-peu-ébouriffés-un-peu-dans-la-

face, les yeux tristes, la *baboune*. C'est tellement prévisible que c'en est devenu lassant... et banal. Et c'est ça le problème. On ne voit pas ce qu'on nous vend derrière cette mode *baboune*.

Le look triste

Je dis *baboune*, mais au fond, c'est plus que ça. À les regarder d'un peu plus près, ce qu'on voit, c'est la tristesse: une tristesse qui se vend et qui s'achète. Si au moins on pleurerait pour vrai... mais non, c'est du toc. Juste un *look*. Le *look* mélancolique, voire dépressif. Je dirais même «poqué».

C'est un *look* fabriqué par l'industrie. Les vedettes de tout acabit ne décident rien: elles obtempèrent aux dictats de l'industrie d'une culture qui s'impose.

On vend de la mélancolie. Presque du regret. De la fatigue, même!

Vous n'avez jamais remarqué le *look* fatigué? «Chu poqué pis c'est *chill*, man.»

Regardez les yeux cernés, maquillés pour accentuer les cernes, noircis, ou cachés derrière la main, les lunettes, la chevelure en broussaille. Et les regards qui fixent continuellement le vide, le lointain, le sol, le néant. Les bouches: sévères, contractées, fermées (ou entrouvertes pour mieux *babouner* ou pour faire sexy), rictus timide et empreint de mélancolie. *Look* robot, gueule de bois ou narcissique?

On a beau les habiller de tutus, de voiles, de lumière, de légèreté et de taffetas, ce sont d'abord des regards éteints, des visages émaciés, des corps sans chair et des femmes sans sexe.

La mort, quoi. La mort, madame, vous va si bien! ■

COURONNE ESPAGNOLE

8 portions

Ingrédients

Couronne

4 tranches de bacon coupées en deux

⅓ tasse + 1 c. à soupe de lait

4 œufs, légèrement battus

Sel et poivre

¼ tasse de poivron rouge

1 contenant Pillsbury de pâte à croissants

1 tasse de cheddar mi-fort râpé

Sauce épicée (optionnelle)

Guacamole

2 avocats

1 bouquet de coriandre

Jus de 2-3 limes

1 c. à soupe d'huile d'olive

Tabasco

Instructions

1. Préchauffer le four à 375 °F. Couvrir de papier parchemin une grande tôle à biscuits.

2. Cuire aux trois quarts les tranches de bacon. Elles doivent être cuites, mais encore souples et non rigides.

3. Dans un bol de moyenne taille, battre le lait, les œufs, le sel et le poivre avec une fourchette.

4. Dans un poêlon, réchauffer le poivron rouge. Ajouter ensuite le mélange à base d'œufs. Cuire jusqu'à ce que le mélange se tienne, mais soit encore légèrement baveux. À l'aide d'une spatule, déplacer le contenu de sorte que rien ne fige.

5. Ouvrir le contenant à croissants et séparer les 8 triangles. Sur la tôle à biscuits, disposer la partie la plus large des triangles en cercles pour obtenir un diamètre d'environ 4 pouces (voir photo à la p. 88).

6. Déposer les tranches de bacon sur chacun des triangles. Ajouter ⅓ tasse de fromage sur l'ensemble des triangles, puis déposer les œufs en cercle sur la base la plus large en forme de cercle.

7. Replier les pointes de pâte par-dessus les œufs et les coincer sous la partie large, créant ainsi la couronne.

8. Avec un pinceau, badigeonner le lait sur le dessus de la couronne. Parsemer ensuite les restes du fromage sur la couronne et mettre au four.

9. Cuire environ 20-25 minutes, jusqu'à ce que la couronne soit dorée.

10. Durant la cuisson, couper les avocats et écraser la chair dans un bol.

11. Ajouter la coriandre coupée, le jus des limes, le Tabasco, le sel, le poivre, l'huile d'olive. Bien mélanger.

12. Une fois la couronne cuite, couper en 8 parts, déposer le bol de guacamole au centre et déguster!

Par cette rubrique « Patate chaude », nous abordons la bonne chère en bonne compagnie. D'abord, les créatifs de Dada & Soda nous concoctent toujours de succulentes idées pour un repas du dimanche. Ensuite, un collaborateur essaie la recette à la maison, avec des parents ou des amis, et nous propose dans ces pages un compte rendu des discussions qui ont animé le partage des agapes (p. 89).





AUX FOURNEAUX ?

La place des femmes dans le couple

Dimanche matin, 11 h. Ça sonne à la porte. Nos bons amis Philippe et Emmanuelle viennent dîner dans notre nouvelle demeure pour la première fois.

«On mange simple ce midi!» Je leur ai concocté une délicieuse couronne espagnole. Idéale pour le brunch dominical.

La conversation s'anime rapidement, passant du traitement des eaux usées, aux nuits de leur petit, à notre nouvel achat de voiture. Une minifourgonnette... Si mon mari est aux anges, je leur dis que ce n'est pas mon cas.

«Disons que cette fois-ci, j'ai obéi à mon mari.» Je sens le malaise planer. Oups... je viens malgré moi de faire dévier la conversation vers le sujet très chaud de la place des femmes dans l'Église.

La soumission de la femme

J'explique à mon amie que, contrairement à ce qu'on pense, la femme ne doit pas obéir en tout temps à son mari en répondant à ses moindres caprices.

Inversement, celui-ci doit faire preuve de discernement et percevoir sa femme comme son égale, puisqu'ils ont tous deux été créés «dans une parfaite égalité en tant que personnes humaines» (Catéchisme de l'Église catholique, 369). Le Seigneur a conféré à la femme, autant qu'à l'homme, une «dignité inamissible» (CÉC 369).

La femme a un rôle actif et constant à jouer dans la prise de décisions. Il ne serait pas bon qu'elle ne fasse pas entendre sa voix.

«C'est bien beau, mais l'homme a quand même le beau rôle. Pourquoi le couple n'est-il pas plutôt un genre de partenariat?» demande Emmanuelle.

«C'est le cas! La femme et l'homme décident ensemble de pratiquement tout! Par contre, lorsqu'il n'y a pas

consensus, il faut bien que quelqu'un tranche», dis-je en coupant les portions de couronne. La vision du couple derrière cela est très logique, et n'est en rien dégradante pour la femme.

Selon la philosophie de saint Thomas d'Aquin, le couple est un partenariat orienté vers une mission commune: être image de Dieu et prolonger sa création. En ce sens, le couple est une collaboration, et «aucune collaboration ne se passe de chef. Et par conséquent, d'obéissance à un chef» (Pelletier). Le rôle du chef: assurer la cohésion et l'harmonie de la famille.

De son côté, la philosophe Edith Stein affirme que le leader du couple s'impose naturellement comme étant l'homme. Pourquoi? Parce que sa «nature spécifique» (Pelletier) le rend plus apte à la domination et au discernement que la femme. Ce qui n'empêche pas la femme de jouer de nombreux rôles dans le couple, en accord avec ses propres aptitudes naturelles.

D'un autre côté, la soumission de la femme a une visée éducative très concrète. Stein disait, lors de sa conférence intitulée *L'art éducatif maternel*, que «quiconque n'aura pas appris à obéir dans les premières années de l'enfance ne l'apprendra plus tard dans sa vie qu'au prix de durs combats, ou jamais».

Or, en société, l'obéissance est un passage obligé, une condition de l'intégration sociale. Nous devons obéir à notre patron, à la loi, aux règles du civisme... L'enfant doit donc apprendre très tôt à obéir, d'abord en se soumettant aux règles de ses parents. Cette obéissance lui sert aussi à se développer. «Je n'imagine pas ce qui arriverait si l'enfant prenait toute son énergie à découvrir par lui-même que le four est brûlant, ou qu'il est dangereux de traverser la rue sans regarder. Il n'aurait de temps pour rien d'autre.»

Emmanuelle n'a pas l'air de me suivre. J'en viens au vif du sujet.

«Ce que je veux dire, c'est que c'est en imitant qu'on apprend. À cause de sa proximité avec sa mère, qui l'a porté et élevé, l'enfant s'associe plus à elle qu'à son père. S'il voit que sa mère vit dans l'obéissance libre et heureuse de son mari, cela lui apprend que l'obéissance n'est pas une punition, mais en quelque sorte une condition du bonheur.»

«Nous savons tous que le bon vieux "fais ce que je te dis et non ce que je fais" ne marche pas. Mieux vaut prêcher par l'exemple.»

La soumission de la femme n'a donc pas pour but de la dégrader. En se soumettant à son mari, elle favorise la bonne coordination du couple et de la famille, en plus d'incarner les bienfaits de l'obéissance pour ses enfants.

«Ce qui m'étonne, c'est qu'on ne parle que de la moitié de la parole de saint Paul ("Femmes, soyez soumises..." [Ép 5,22-24]). La moitié qui nous fait problème, celle qui ordonne à la femme d'être soumise à son mari. Mais la deuxième partie est tout aussi exigeante, sinon davantage! L'homme doit être soumis aux lois de Dieu et aimer sa femme comme sa propre chair. Je me demande ce qui est plus facile entre les deux.»

La maternité comme destinée première

Jean-Paul II disait que «les textes bibliques, à commencer par la Genèse, nous permettent constamment de retrouver le terrain où s'enracine la vérité sur l'homme, un terrain solide et inviolable au milieu des multiples mutations de l'existence humaine». Il rejoint ainsi Edith Stein: les saintes Écritures sont profondément anthropologiques. L'homme et la femme ont des aptitudes naturelles correspondant à leur sexe, ce qui façonne leurs différents charismes.

«À l'origine, Dieu créa l'homme et la femme pour être *image de Dieu* et pour peupler la terre. Une des missions les plus importantes de l'humain sur Terre est donc de se marier et de fonder une famille en accueillant les enfants donnés par Dieu.»

C'est pourquoi on a souvent l'impression que l'Église met l'accent sur la fonction procréatrice de la femme.

On ne peut nier que la femme est créée pour la maternité. Son corps tout entier est fait pour concevoir et porter la vie. Au grand désespoir de certaines et au grand bonheur d'autres.

Plus encore, la femme porte la maternité dans son âme, d'abord en étant axée sur les choses concrètes plutôt qu'abstraites. Elle l'incarne par son don de profondeur et de sentimentalité. Par son «appréhension intuitive du concret et du vivant» (Stein), se traduisant par son attitude envers les domaines humains. Elle est attirée vers le *vivant* et le *personnel*. Benoît XVI disait qu'elle est orientée vers l'autre, vers son *éveil*, sa *croissance*, sa *protection*. Ces qualités font d'elle un être tout désigné pour s'occuper de ses enfants. Pour les élever, les éduquer, veiller à leur bien-être et à leur épanouissement.

Son «génie féminin», comme l'appelait Benoît XVI, ne l'attire pas que vers la maternité physique. Il pousse certaines femmes à s'investir dans d'autres missions que celle, toute particulière, que représente le mariage.

À ce titre, Benoît XVI invitait à la prudence en affirmant qu'il serait très réducteur, voire catastrophique, de limiter la femme à sa fonction de procréatrice biologique. Il dit que «la maternité peut trouver des formes d'accomplissement plénier même là où il n'y a pas d'engendrement physique». Ainsi, la femme met à profit son génie dans les fonctions que son charisme l'appelle à occuper.

On voit par exemple de nombreuses femmes missionnaires. D'autres sont moniales, d'autres donnent leur vie en travaillant auprès des malades. Elles ont un «rôle irremplaçable à tous les niveaux de la vie familiale et sociale qui impliquent les relations humaines et le souci de l'autre» (Benoît XVI).



L'assiette de couronne espagnole est vide. Les hommes ont desserré leur ceinture, et la conversation dévie sur un autre sujet. Je pense que mon repas a été une réussite. Étonnamment, nos maris n'ont pas dit un mot de la conversation... ■

Pour aller plus loin :

Benoît XVI, *Lettre aux évêques de l'Église catholique sur la collaboration de l'homme et de la femme dans l'Église et dans le monde*, [en ligne]. [www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/documents/rc_con_cfaith_doc_20040731_collaboration_fr.html]

Stéphanie Chalut, *Jeanne Mance, féministe béatifiée ?*, [en ligne]. [www.le-verbe.com/societe/jeanne-mance-feministe-beatifiee/]

Jean-Paul II, *Mulieris dignitatem*, [en ligne]. [w2.vatican.va/content/john-paul-ii/fr/apost_letters/1988/documents/hf_jp-ii_apl_19880815_mulieris-dignitatem.html]

Yvan Pelletier, *Edith Stein – La nature de la femme*, notes de cours.

Camille Tronc et Alexandre Meyer, *Sois soumise, meurs pour elle: le mode d'emploi*, [en ligne]. [fr.aleteia.org/2015/11/13/sois-soumise-meurs-pour-elle-le-mode-demploi/]



LE COMBAT D'UNE VIE

«La vie est la vie, défends-la», priait Mère Teresa. Voilà quel fut le combat d'une vie, celle du professeur Jérôme Lejeune, généticien français connu pour avoir découvert la cause génétique de la trisomie 21. Passionnée par la beauté de la vie, j'ai découvert dans ce recueil de conférences inédites la puissance de la bataille qu'il a menée pour que la vie, particulièrement la plus fragile, soit protégée.

Au cours de ces différentes conférences, Jérôme Lejeune ne cesse de s'émerveiller du miracle qui s'accomplit en chaque nouvel enfant à naître, et nous met en garde contre les dérives pouvant découler des découvertes scientifiques.

Le professeur Lejeune était de ces médecins qui luttent contre la maladie, tout en restant au service du patient, particulièrement ceux atteints de trisomie 21, car, disait-il : «Je n'ai plus qu'une solution pour les sauver, c'est de les guérir. La tâche est immense, mais l'Espérance aussi.»

Jérôme Lejeune, *Au commencement, la vie. Conférences inédites (1968-1992)*, Mame, 2014, 167 pages.



DEBOUT, LES PÈRES !

Un article dans *Le Point* avait attiré mon attention sur ce bouquin... Je n'ai pas été déçu ! Le pédopsychiatre Stéphane Clerget dresse un bilan de la situation des garçons aujourd'hui. Ceux-ci ont beaucoup plus de difficulté à construire leur identité à cause, entre autres, du retrait de la figure du père, de la surféminisation du corps éducatif et de l'image de l'homme et de la virilité véhiculée dans les médias.

Ce livre est très bien documenté, appuyé sur plusieurs études récentes. Je n'ai pas pu m'empêcher, en le lisant, de mettre des visages et des noms sur la situation de certains garçons que je connais, aux prises avec des difficultés d'apprentissage, des dépendances, de la délinquance, etc.

L'auteur propose des solutions concrètes, comme le dit le sous-titre, tant pour l'école que pour la santé et la maturité des garçons, afin de les aider à devenir des hommes debout, adultes. Ce livre est des plus pertinents pour notre temps !

Stéphane Clerget, *Nos garçons en danger ! École, santé, maturité. Pourquoi c'est plus compliqué pour eux et comment les aider*, Flammarion, 2015, 272 pages.



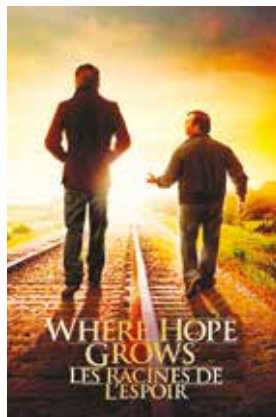
« ON N'A JAMAIS FINI DE CREUSER »

Déjà conquise par la généreuse personnalité de sœur Lorraine Caza, CND, je me suis empressée d'ouvrir ce premier livre écrit sur sa vie. On y découvre le cheminement d'une femme attirée par Dieu dès son plus jeune âge, une théologienne ayant pour devise : «On n'a jamais fini de creuser»...

En parcourant le récit de cette vie au déroulement étonnant, nous traversons l'histoire ecclésiale du Québec de 1935 à aujourd'hui à travers les yeux de l'auteure, sociohistorienne de formation. Celle-ci se plaît à nous présenter les étapes importantes de la formation de la pensée de sœur Lorraine : les livres, les théologies et les rencontres marquantes. Aussi, elle nous fait plonger au cœur de la vie de la congrégation de Notre-Dame, fondée en 1659 par sainte Marguerite Bourgeoys, grande figure inspiratrice de sœur Lorraine.

Je dirais que Françoise Deroy-Pineau a su nous donner, dans ce petit livre, le meilleur de cette femme remarquable par sa liberté et son ouverture.

Françoise Deroy-Pineau, *Lorraine Caza, femme de prière, femme d'action*, Médiaspaul, 2015, 232 pages.



Les racines de l'espoir

Ce film chrétien à petit budget a le mérite de faire valoir la joie de vivre des trisomiques. À ce sujet, il ne faut pas manquer le générique final.

L'amitié qui naît entre un ancien joueur professionnel de baseball aux prises avec l'alcool et un commis d'épicerie trisomique sympathique est vraiment touchante.

Ce n'est pas le film du siècle, mais il met en valeur l'amitié, la fidélité et la foi. C'est édifiant.

Les racines de l'espoir (v. o. *Where Hope Grows*), États-Unis, 2015, drame, 99 minutes.

Classement : général. Réalisation : Chris Dowling. Interprètes : Brooke Burns, Kristoffer Polaha, Billy Zabka.



Room : Le monde de Jack

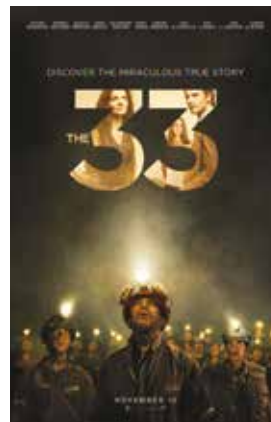
Vous avez vu le film *La vie est belle*, avec Roberto Benigni? À certains égards, *Room* lui ressemble. Jack, cinq ans, n'est jamais sorti de la chambre aux allures de bunker où il vit seul avec sa mère. Pour le protéger, sa maman lui a même fait croire que le monde de la télé est pure fiction. Les arbres, les gens, les rues, le monde extérieur n'existent pas pour Jack. Il n'y a qu'elle, lui et le méchant Nick, qui les tient captifs dans cette pièce sordide. Vous voyez le rapprochement? Mentir à son enfant pour lui éviter de souffrir?

Brie Larson (Ma) et Jacob Tremblay (Jack) y sont remarquables.

Un film bouleversant, malgré quelques longueurs, où l'existence goute parfois la mort, mais célèbre aussi la vie.

Room : Le monde de Jack (v. o. *Room*), Canada-Irlande, 2015, drame, 118 minutes.

Classement : 13+. Réalisation : Lenny Abrahamson. Interprètes : Joan Allen, Brie Larson, Jacob Tremblay.



Les 33

Tout le monde a entendu parler des 33 mineurs coincés pendant 69 jours au fond d'une mine de cuivre et d'or au Chili.

Eh bien! dans cette production, c'est comme si vous y étiez.

D'abord, il y a les paysages spectaculaires, immenses et éblouissants de soleil qui contrastent avec le refuge sombre et hostile où les ouvriers sont confinés après l'effondrement de la mine.

Évidemment, comme dans toute catastrophe, l'homme y est à son meilleur ou à son pire, les deux côtés se révélant parfois même dans un seul d'entre eux.

Entre l'angoisse, le courage et l'espoir, sans l'ombre d'un doute, Dieu était avec eux.

Les 33 (v. o. *The 33*), États-Unis – Chili, 2014, drame historique, 128 minutes. Classement :

général. Réalisation : Patricia Riggen. Interprètes : Antonio Banderas, Juliette Binoche, Rodrigo Santoro.

CALEPIN DE VOYAGE

Le Canada qui façonne le cœur

Anne-Laure Dollié
redaction@le-verbe.com

Mon cœur avait déjà réservé une place spéciale à ce beau pays qu'est le Canada, mais voilà que la place s'agrandit! J'y ai fait des rencontres merveilleuses qui façonnent mon voyage encore maintenant, alors que j'ai passé la frontière des États-Unis il y a une semaine de cela.

Un tour du monde ne pouvait pas mieux commencer!

La joie de l'annonce

À Vancouver, j'ai rencontré des jeunes missionnaires qui annonçaient le Christ sur le campus de l'Université UBC. Lorsque je leur demandais ce qui les avait poussés à tout quitter pour se consacrer à l'évangélisation, ils me répondaient: «Il n'y a rien qui me donne plus de joie que d'annoncer le Christ!»

Leur seule motivation à se lever chaque matin est de travailler à la mission donnée par Jésus lui-même:

«De toutes les nations, faites des disciples.»

Ce n'est pas une tâche facile, car il n'est pas dit que chacun veuille entendre le message du Christ ou soit ouvert à un dialogue spirituel. Ainsi, être missionnaire en première ligne est éprouvant émotionnellement, parfois plus que physiquement.

Le shérif

Ma rencontre avec le shérif de Saint-Denis, dans la Saskatchewan, fut une ouverture d'esprit quant à la Providence du Seigneur. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre un shérif, n'est-ce pas?

Arthur Denis a des rêves, des idées, des projets... et tout se réalise grâce à la place qu'il laisse à l'Esprit Saint dans chacune de ses entreprises, hautes en couleur, je dois dire!

En allant à la messe sur un traineau, parcourant les prairies enneigées de la Saskatchewan, il me dit: «Vivre de la Providence de Dieu... Et si c'était ça, la vie normale?»

Cela me renvoie directement à mon propre projet de tour du monde et à ma vie tout court. Quelle place est-ce que je laisse à l'Esprit Saint? Com-



ment est-ce que j'accepte l'imprévu? Est-ce que j'accepte qu'il vienne de Dieu?

Ces questions sont quotidiennes, et les réponses se précisent tout au long du voyage. Je vis un vrai pèlerinage autour du monde, et surtout dans le cœur.

Mon voyage se poursuit aux États-Unis, et la joie me poursuit, moi! Parfois, je me sens bien indigne de la gentillesse et de la générosité des gens à mon égard, mais... Et si c'était ça, la vie normale?

Pour voir les vidéos et suivre Anne-Laure autour du monde:
dipinsideworldtour.blogspot.ca/

HISTOIRE SAINTE

Les langues au temps de Jésus

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Lors d'une rencontre avec le premier ministre israélien Benyamin Netanyahu à Jérusalem, le pape François a dû le corriger sur un point de détail historique: la langue maternelle de Jésus est l'araméen et non l'hébreu.

Après l'exil à Babylone, la langue hébraïque connaît un déclin et est remplacée par l'araméen. Elle demeure néanmoins la langue liturgique des Juifs. On suppose donc que



Jésus parlait couramment l'araméen de la Galilée, tout en utilisant l'hébreu dans les lectures à la synagogue ou dans les disputes bibliques et théologiques.

Pour être plus précis encore, on devine que son dialecte maternel était légèrement différent de l'araméen parlé à Jérusalem. Dans l'Évangile de Marc, la langue de Pierre le trahit au moment où il renie Jésus. «Certainement, tu es aussi de ces gens-là, car ton langage te fait reconnaître» (Mt 26,73).

On garde même des traces de cette langue de l'époque dans le Nouveau Testament. Joachim Jeremias, un théologien luthérien et spécialiste des langues orientales, a répertorié 26 mots de Jésus en araméen: *Abba*, *Effata*, *Thalitha koum* en sont des exemples.

Et le grec ?

Les historiens ont de bonnes raisons de penser que Jésus parlait le grec. Depuis la conquête d'Alexandre le Grand de Macédoine, au 3^e siècle avant notre ère, le grec s'étend géographiquement. Il devient une langue de dialogue entre les peuples, à l'image de l'anglais aujourd'hui.

Les juifs doivent le parler pour discuter avec les étrangers ou pour faire des transactions commerciales. Comme le ministère de Jésus ne se limite pas à la région de la Galilée, la Judée et la Samarie, mais s'étend aux zones limitrophes, ses échanges ont dû se faire en grec. Certains dialogues de l'Évangile portent aussi à le croire, comme son dialogue avec Ponce Pilate ou la conversation avec le centurion romain.

Si l'on peut dire d'un point de vue strictement historique que Jésus devait être trilingue, du point de vue de la foi, on peut croire que sa nature

divine a transcendé toutes les langues pour comprendre chacun dans sa langue maternelle.

MOTS DITS

Armageddon

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Armageddon: c'est le titre d'un film américain de Michael Bay sorti en 1998, dans lequel la NASA ne dispose que de 18 jours pour tenter de sauver l'espèce humaine de l'impact d'un immense astéroïde.

Le mot est repris dans la culture contemporaine pour parler d'Apocalypse, de la dernière lutte de l'humanité avant sa propre extinction, du combat ultime entre le bien et le mal.

Mais l'expression n'est pas un néologisme venu des Américains. Son symbolisme fort à connotation spirituelle remonte à l'histoire de l'Ancien Testament.

Il renvoie à un mont en Galilée, baptisé Har Megiddo, où, en 609 av. J. C., se serait joué un combat entre le roi Josias et le pharaon Nékao II. La défaite de Josias est synonyme de catastrophe, annonciatrice de la défaite ultime des puissances du monde face à Dieu.

Le terme n'est employé qu'une fois dans la Bible: «Ils les rassemblèrent au lieu dit, en hébreu, Harmagedôn. [...] La Grande Cité se scinda en trois parties, et les cités des nations croulèrent; et Babylone la grande, Dieu s'en souvint pour lui donner la coupe où bouillonne le vin de sa colère» (Ap 16,16).



TROUVAILLE

Food for Life

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com



Avez-vous déjà mangé les pains Ézéchiél 4,9 ou Genèse 1,29? Vous pouvez les trouver au congélateur de la section «bio» ou «sans gluten» de votre supermarché.

Food for Life, qui fait ces pains depuis les années 1960, prend la Parole de Dieu au sérieux et fait son pain sur ses recommandations. Sur l'emballage, on lit: «Ézéchiél 4,9: "Prends du blé, de l'orge, des fèves, des lentilles, du millet et de l'épeautre; mets-les dans un récipient; tu t'en feras du pain."»

Le pain Genèse 1,29 ne contient pas moins de 16 grains différents, ce qui fait dire à Food for Life que la Parole a inspiré ce pain afin de «rendre grâce à Dieu pour la beauté de sa création»: «Dieu dit: "Voici, je vous donne toute herbe qui porte sa semence sur toute

la surface de la terre et tout arbre dont le fruit porte sa semence; ce sera votre nourriture."»

Tous les pains Food for Life sont faits de grains germés, pour le bonheur des personnes atteintes de la maladie cœliaque, des diabétiques, des végétaliens... et des Juifs, car bien évidemment, c'est cachère.

Pour en savoir davantage :
www.foodforlife.com

AFFRANCHI

Saint Jérôme

Raymond Boutin
raymond.boutin@le-verbe.com

Né à Stridon (nord-est de l'Italie) vers 347 d'une famille chrétienne aisée, Jérôme se rend à Rome vers l'âge de 12 ans. Il se passionne pour la littérature classique. Il demande le baptême vers 366 et séjourne à Aquilée (ville d'Italie sur le bord de l'Adriatique), où il approfondit ses connaissances en théologie.

Se brouillant avec sa famille, il se fait ermite vers 373, apprend l'hébreu, se fait ordonner prêtre et traduit des livres saints. Revenu à Rome en 382, il est chargé par le pape Damase d'établir un texte officiel de l'ancienne version latine de la Bible. «Durant les 34 dernières années de sa vie, Jérôme se consacre à composer un texte latin de l'Ancien et du Nouveau Testament qui soit plus fidèle aux manuscrits originaux grecs et hébreux. Concurrément, il rédige ses commentaires sur la Bible.» Il meurt en 420 à Bethléem.

Cette traduction prendra le nom de Vulgate, qui vient du latin *vulgus* qui signifie «la foule» ou «le peuple en général». Le latin était justement à ce moment-là la langue du peuple. Ainsi,

cette traduction devenait à la portée de tout le monde.

Comme ermite, saint Jérôme a dû faire face à beaucoup d'aventures. Parmi elles, une légende rapporte qu'il a rencontré un jour un pauvre lion qui boitait. S'approchant de lui comme d'un simple gros chat, il examine la patte malade et enlève une épine qui s'était logée dans un de ses coussinets. Dès lors, le lion le suivit jusqu'au monastère, où il vécut. Magnifique légende!

De nombreux pays ont émis un ou plusieurs timbres illustrant saint Jérôme. Quelques-uns le présentent avec un livre à la main (la Bible), d'autres comme un personnage émacié, selon l'idée qu'on peut se faire des ermites.

Le timbre qui est présenté ici a été émis par la République rwandaise le 12 mars 1973 à l'occasion de l'année internationale du livre. Il représente le saint entouré de livres dans son cabinet de travail et pratiquant sa médecine sur la patte du lion. C'est une peinture de l'artiste Colantonio (1420-1470).

Saint Jérôme est considéré comme le saint patron des traducteurs. On célèbre sa fête liturgique le 30 septembre.



Qu'ils gribouillent ou qu'ils numérisent, qu'ils aient l'œil photographique ou le pinceau agile, ce sont les artisans qui ont tracé les couleurs de ce numéro du *Verbe*.



Jacynthe Bergeron
(«Dans les draps», p. 81) est

une artiste multidisciplinaire, une vraie. Musique, sculpture, peinture et... tricot ! Après une formation en enseignement des arts, elle a transmis sa passion artistique à des centaines de jeunes dans les écoles de Québec. Elle vit aujourd'hui de son art, qu'elle expose tantôt sur son île (d'Orléans), tantôt dans les pubs de la Vieille Capitale.



Marie-Hélène Bochud
(«In memoriam», p. 10, «Société»,

p. 24, «Rencontre», p. 34 et «Classe de maître», p. 70) est une artiste et illustratrice originaire de La Pocatière, dans le Bas-Saint-Laurent. Sa grande passion pour le dessin l'amène à compléter, en 2014, un baccalauréat en pratique des arts visuels et médiatiques à l'Université Laval.



En toute délicatesse, **Caroline Dostie**
(«Édito»,

p. 3) donne vie à ses paysages intérieurs. Ses réalisations picturales interrogent la souffrance

et l'espoir ainsi que la précarité de l'équilibre entre les deux. Son discours sur la fragilité de l'humain se traduit par des portraits anonymes et par des formes organiques. Elle souhaite établir par là une atmosphère propice à l'introspection.



Derrière **Dada & Soda**
(«Patate chaude», p. 86) se

cache la créative Joëlle-Eugénie, designer culinaire. Créateur de tables et d'événements gourmands, Dada & Soda propose des recettes simples et succulentes. Suivez-le sur Facebook/ [dadaandsoda](#).



Passionné par l'être humain et par son histoire, **Jeffrey**

Dérakon («Tranche de vie», p. 16) a étudié en journalisme à l'UQAM. Quand il n'est pas dans les livres ou au cinéma, c'est à moto ou sur ses deux pattes qu'il parcourt les routes que la vie veut bien placer sur son chemin. Dans ces moments privilégiés, il aime bien partir à la rencontre de l'autre, s'immiscer un instant dans le quotidien des gens, avec son appareil photo pour compagnon.



Rapidement identifiable par la vivacité de son trait et

le style original de ses personnages, **Yves Guézou** (p. 14) a une tournure d'esprit qui lui est propre. Et l'effet des dessins de cet artiste basé en France débouche rarement sur de la mélancolie. Après avoir traité une vaste palette de sujets, dans des supports variés (*Valeurs actuelles*, *Le Point*, *L'Auto Journal*, Nathan, Hachette, Bordas...), Guézou se consacre à présent à un thème qui mêle le spirituel et... le spirituel.



Photographe de presse et artiste en arts visuels, **Pascal Huot**

(«Monumental», p. 9) explore et travaille principalement la photographie, la peinture et le dessin. Il est titulaire d'un baccalauréat avec majeure en histoire de l'art et mineure en études cinématographiques et d'une maîtrise en ethnologie de l'Université Laval. Depuis quelques années, Pascal mène de front son travail de photojournaliste et d'artiste peintre, et collabore à de nombreuses publications québécoises.



Gabriel Lapointe
(page couverture et «Reportage»,

p. 28) est photographe et illustrateur. Parallèlement à ses multiples projets artistiques (réalisation de vidéoclips, direction photo de publicités, ateliers scolaires d'initiation au cinéma, etc.), il a obtenu un certificat en histoire de l'art à l'Université Laval.



Si **Judith Renault**
(«Prière», p. 66) contribue surtout

au *Verbe* par ses talents en graphisme, la photographie est sa première flamme. Elle est actuellement étudiante au baccalauréat en design graphique à l'Université Laval.

Le Verbe

Abonnement à partir de 5 \$ par mois

Optez pour le paiement préautorisé

- Cout réparti sur l'année
- Paiement par carte de crédit
- Réception de la publication en continu
- Adhésion facile et sécuritaire



- ☐ 5 \$ / mois (paiement préautorisé)
- ☐ 60 \$ / an (5 numéros)
- ☐ 100 \$ / an (2 exemplaires par envoi, 5 numéros)

☐ Je souhaite recevoir le 2^e exemplaire chez moi.

☐ Envoyer le 2^e exemplaire à l'adresse suivante:

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code postal _____ Tél. _____

Date de naissance (JJ/MM/AAAA) _____

Courriel _____

Taxes incluses si applicable.
Tout abonnement est payable d'avance et est non remboursable.

Notre organisme a besoin de vos dons !

Don	Crédit d'impôt**	Don réel après crédit
50,00 \$	17,50 \$	32,50 \$
100,00 \$	35,00 \$	65,00 \$
190,00 \$	66,50 \$	123,50 \$
250,00 \$	96,50 \$	153,50 \$
500,00 \$	229,00 \$	271,00 \$
1 000,00 \$	494,00 \$	506,00 \$

** Selon les taux du fédéral et du Québec 2015. Source: Agence de revenu du Canada

• Voici ma contribution ponctuelle:

☐ 50 \$ ☐ 100 \$ ☐ 500 \$ ☐ 1 000 \$ Autre: _____ \$

• Je désire faire un don **mensuel** par prélèvement automatique (Visa ou MasterCard). Je pourrai modifier cette contribution ou y mettre fin en tout temps.

☐ 10 \$ ☐ 25 \$ ☐ 50 \$ ☐ 100 \$ Autre: _____ \$

☐ Je désire recevoir un reçu officiel (25 \$ et plus).

N° d'enregistrement de notre organisme sans but lucratif : 13687 8220 RR 0001

MODE DE PAIEMENT

Visa ☐

MasterCard ☐

Chèque ou mandat ☐

Montant total _____ \$

N° carte: _____ exp.: _____ Signature: _____

Merci de votre appui !

VOTRE ADRESSE

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code postal _____ Tél. _____

Date de naissance (JJ/MM/AAAA) _____

Courriel _____

Le Verbe

voir • penser • croire

L'INFORMATEUR CATHOLIQUE
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

CINÉMA

Des chrétiens devant et derrière la caméra

Notre palmarès de 10 films
à voir (ou à revoir)

Cheyenne Carron,
réalisatrice française émergente



Photo : Courtoisie Cheyenne Carron

Le Verbe

voir • penser • croire

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Brigitte Bédard, Sophie Bouchard,
Sarah-Christine Bourihane, Alexandre Dutil,
Simon Lessard, Antoine Malenfant, Laurent Penot

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Geneviève Bélanger, Benoît Boily - prêtre,
Sophie Bouchard, Laurier Côté, Jean Grégoire,
Pascal Proulx.

DIRECTRICE GÉNÉRALE : Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF : Antoine Malenfant

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : Robert Charbonneau

GRAPHISTE : Judith Renauld

MARKETING ET PUBLICITÉ : publicite@le-verbe.com

ADJOINTE ADMINISTRATIVE (abonnements)
Suzane Arseneault • info@le-verbe.com

TÉLÉMARKETING : Silvia Zumaran

Le Verbe est produit par l'organisme de charité
L'Informateur catholique
(enregistrement : 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias
catholiques et œcuméniques (AMéCO).



Le Verbe est publié cinq fois par année, est imprimé
chez Solisco et est distribué par Messageries
Dynamiques. Port payé à Montréal, imprimé au Canada.



Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada ;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2368-9609 (imprimé)

ISSN 2368-9617 (en ligne)

Canada Nous reconnaissons l'appui finan-
cier du gouvernement du Canada.

Nos listes d'adresses peuvent à l'occasion être communiquées
à des organismes de bienfaisance ou de charité.
Les personnes qui n'y consentiraient pas sont priées
de nous en aviser.

LE VERBE

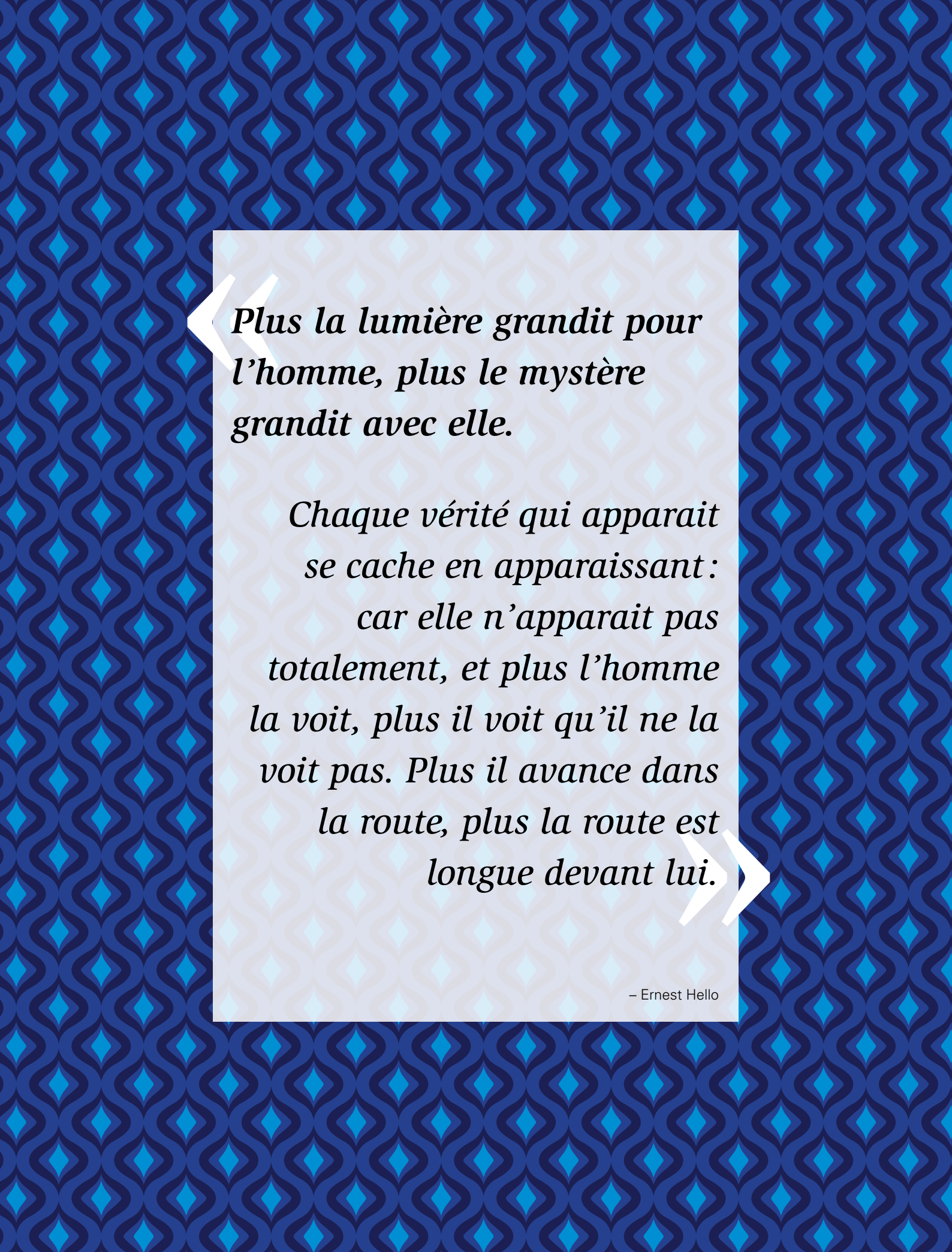
L'Informateur catholique
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél. : 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

Les photos ou illustrations des pages 7, 8, 74, 75, 84 et 94
sont tirées de la banque d'images Fotolia.



PAGE COUVERTURE

Carl Fournier,
photo de Gabriel Lapointe



*Plus la lumière grandit pour
l'homme, plus le mystère
grandit avec elle.*

*Chaque vérité qui apparaît
se cache en apparaissant :
car elle n'apparaît pas
totalement, et plus l'homme
la voit, plus il voit qu'il ne la
voit pas. Plus il avance dans
la route, plus la route est
longue devant lui.*

– Ernest Hello

LAVE-MOI ET JE SERAI BLANC PLUS QUE LA NEIGE

Ps 50

le-verbe.com

418 908-3438

#10174	4.00\$	Messageries Dynamiques	0 2
			
7	78313	04368	6
			#02

leVerbe